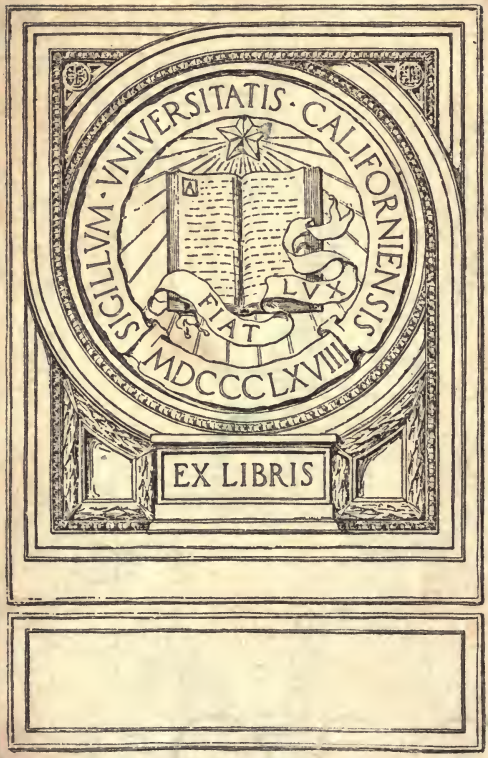
UC-NRLF
$B 307 755


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

L'ENVERS

DES

ÉTATS-UNIS

L'ENVERS

DES

ÉTATS-UNIS

PAR

GEORGE MOREAU

Deuxième édition

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1906

Tous droits réservés

E168
M75

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Published 14 February 1906.
Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March 3d 1905 by Plon-Nourrit et Cie.

UNIV. OF CALIFORNIA

L'ENVERS DES ÉTATS-UNIS

I

LE VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS

Une excursion aux États-Unis est devenue chose banale. La facilité des communications, la rapidité des paquebots, le confort des installations ont aplani toutes difficultés, et New-York aujourd'hui voisine avec Paris. Quinze jours suffisent pour traverser deux fois l'Océan, et le voyage, autrefois si redouté, ne présente plus aucun danger.

Aussi les touristes se précipitent vers le jeune continent, animés de soucis divers et de préoccupations différentes. Les uns,

363880

chasseurs déterminés, ambitionnent les lauriers de Bas-de-Cuir; les autres, coureurs de dots, songent avec complaisance à la rondeur des dollars, tandis que le menu fretin des visiteurs court hâtivement vers les rives de l'Hudson ou les chutes du Niagara.

Ces voyageurs, pour la plupart, ne disposent que d'un temps très limité. Beaucoup restent en Amérique de huit à quinze jours, ignorant profondément la langue du pays, ahuris au milieu de l'activité locale, stupéfaits comme un Bas-Breton brusquement jeté au carrefour Montmartre, mais tous prétendent revenir avec des idées très arrêtées, une connaissance exacte du caractère yankee, et une conception fort nette des théories politiques ayant cours à Washington.

Christophe Colomb nous a donné l'exemple, et ses successeurs nous ont encouragés.

Mais ces hardis explorateurs ont limité

leur œuvre et bien des petits coins sont demeurés inconnus, non pas de ces espaces géographiques dont la reconnaissance constitue un fait matériel et indéniable, mais des arcanes sociaux, des mystères économiques où l'imagination a beau jeu, surtout lorsqu'elle se base sur des faits insuffisamment observés.

L'immortel Génois a fait école. Il a montré la route vers l'ouest, et les enquêteurs modernes s'y précipitent, dédaigneux de leurs prédécesseurs, pour revenir enchantés de leurs constatations personnelles. La fièvre des découvertes existe toujours. Les accès violents qui produisaient de grandes choses ont fait place à des affections chroniques, mais anodines, qui se traduisent par des crises de curiosité, généralement sans résultat.

En avons-nous vu de ces Humboldts nouveau jeu envahir les steamers qui sillonnent l'Océan ! En avons-nous rencontré dans les

Pullman cars! Les uns admirent, les autres blâment, au hasard de leur humeur, la plupart du temps sans savoir pourquoi.

Au départ d'Europe, les carnets de notes sont préparés; les amis sont avertis qu'ils recevront des lettres documentées; quelquefois un journal ou une revue attend des remarques profondes et des vues originales.

Mais l'Océan a une influence néfaste sur les meilleures intentions. Ce vieux grondeur de Neptune a une façon de secouer les estomacs qui engourdit les plus vives intelligences et le temps a des complaisances qui incitent à remettre au lendemain ce qui ne peut être fait le jour même. Le carnet reste vierge, les amis attendent et les périodiques trouvent ailleurs la copie promise.

Les duretés de la mer n'empêchent point le malade de se muer en matelot fini. Tout bourgeois qui a fait ses six mille quatre cents milles entre la Manche et New-York, est évidemment devenu un juge expert en

matière nautique et une autorité aux yeux de ceux qui n'ont jamais quitté le plancher des vaches.

La curiosité passe pour un vilain défaut. Mais ce sentiment peut devenir une qualité. Un mari soupçonneux qui surveille sa femme commet évidemment un acte malséant qui choque les règles de la galanterie, mais un citadin qui presse de questions l'ami qui revient d'outre mer montre une soif de science et un état d'âme qu'on ne saurait trop louer.

Aussi le voyageur, de retour dans ses pénates, tâche de satisfaire les pauvres d'esprit qui l'interrogent, et jamais il n'hésite quand il s'agit de les documenter sur les régions qu'il a parcourues. Puis les assertions se discutent, les controverses naissent et les auditeurs approuvent ou critiquent les descriptions qui leur sont faites. D'ailleurs le blâme et la louange augmentent la précision du conteur. Il émerveille les admira-

teurs en leur narrant « plus fort que ça ». Il confond les détracteurs en perfectionnant et amplifiant ses récits.

L'Amérique est vite et bien jugée, entre la poire et le fromage, devant un verre de bière ou derrière une fine champagne.

A côté des excursionnistes convaincus, mais insuffisants, il y a le « globe-trotter » qui a traversé trente ou quarante fois l'Atlantique, le commis-voyageur qui fait la navette entre Lyon et San-Francisco. Tous les deux se vouent à l'éducation des novices. On exalte Jonathan, on avilit l'oncle Sam, suivant l'inspiration du moment et la tête des auditeurs. Presque toujours le professeur ne connaît qu'un très petit coin du territoire de l'Union ou n'a été en contact qu'avec une classe très spéciale de la société. Cela n'empêche point les généralisations, et les nouveaux venus se laissent souvent persuader, pâlis par les affres du mal de mer qui les tenaille, et fascinés par l'autorité

des estomacs qui résistent aux attaques du tangage et du roulis.

Si les voyages forment la jeunesse, ils ne perfectionnent point nécessairement l'âge mûr. Ils ne détruisent même pas toujours les préjugés. Il est de nos compatriotes qui savent s'emmailloter dans leurs vieilles idées de façon à ne pouvoir exercer leur cervelle. Ils sourient devant tout ce qui sort de leurs habitudes et ceux-là rentrent en Europe pleins de mépris ou de pitié pour tout ce qu'ils ont vu, entendu ou éprouvé.

Les paquebots qui vous emportent constituent un terrain où les voisins font aisément connaissance. Les gens valides se coudoient dès la première heure ; ils se rencontrent mille fois par jour, car à bord de ces maisons flottantes l'espace est parcimonieusement mesuré. Puis, lorsque les malades apparaissent sur le pont, les vaillants leur rendent quelques-uns de ces mille services qui rapprochent, et des conversations

s'établissent, ayant trait presque toujours aux problèmes maritimes. C'est un champ très vaste que l'on n'épuise pas. Il y a des orateurs très documentés, qui vous donnent des détails extraordinaires. On apprend sans le vouloir l'histoire de l'Atlantique, tout en se félicitant du progrès accompli par les constructeurs de navires.

Très curieuses les conversations au fumoir. Très amusantes les discussions sur la qualité des paquebots et la valeur des diverses lignes en existence. Très intéressant, soit, mais très triste aussi pour nous autres Français.

Lorsque l'on parle d'une société importante, on cite la Cunard Line, la White Star Line, l'American Line, le Norddeutscher Lloyd; rarement on mentionne la Compagnie Transatlantique.

Les records appartiennent au *Deutschland*, au *Kaiser Wilhelm*, des Allemands; au *Campania* ou au *Lucania*, des Anglais;

mais de la *Lorraine* ou de la *Savoie* on n'entend guère de compliments. Germains et Anglo-Saxons traversent l'Océan avec une vitesse moyenne qui, pour certains navires, dépasse vingt-deux nœuds et demi à l'heure (quarante kilomètres). Nous, c'est à peine si nous atteignons vingt milles (trente-six kilomètres) dans les meilleures circonstances.

Ce n'est point ici le lieu de critiquer les compagnies de navigation, mais il est mélancolique de penser que si l'on veut de la complaisance de la part du personnel, si l'on demande aux armateurs quelques égards, si l'on aime le confort et si l'on désire aller vite, on doit naviguer sous pavillon anglais ou allemand.

Lorsqu'après une traversée mouvementée on pénètre dans la vaste baie qui bâille entre Sandy Hook et Coney Island, l'impression est des plus bizarres. Presque toujours un rideau de brume voile les profils de la côte, et les contours, que l'on ne devine pas tou-

jours, prennent des airs mystérieux qui provoquent le rêve et surexcitent l'imagination. Le visiteur fouille anxieusement du regard ces collines voilées de vapeur; il en exagère les dimensions et volontiers les croit gigantesques. Les dieux de la mythologie indienne semblent vouloir dérober aux regards curieux les secrets de leur terre et le steamer pénètre dans l'estuaire profond qui s'ouvre comme la mâchoire d'un monstre pour dévorer les importuns.

A droite et à gauche, en avant et en arrière, des sifflets stridents se font entendre, des mugissements éclatent, des grondements retentissent, une activité intense surgit après les bercements de la houle, et, dans la brume grise, la *Liberté* de Bartholdi se dresse, noire et comme menaçante, tandis que, plus loin, New-York montre des maisons qui ressemblent à des tours et son port où se presse toute une cohue de navires.

Le nouveau venu regarde, dépaysé au milieu de ce brouhaha, assourdi par les beuglements diphones des multiples « ferries », presque effrayé. Il contemple cette Amérique dont il a tant rêvé, anxieux d'en fouler le sol et d'en palper l'organisme, désireux d'en finir avec les embarras du débarquement et les formalités de la douane.

Doux pays, d'ailleurs, ces États-Unis avec leur « custom-house » tracassière et exigeante. Fidèles serviteurs, ces agents bourrus qui clignent de l'œil et louchent du côté de votre poche pour voir s'il n'est pas possible *to come to an understanding*. Exceptions évidemment, mais exceptions faciles à rencontrer.

Voici un procédé fort ingénieux recommandé par quelques malins pour passer *au travers* des formalités ennuyeuses (locution anglaise). Que vous ayez ou non quelque chose à déclarer, simplement pour gagner du temps ou éviter de défaire vos valises

article par article, vous ouvrez devant le préposé commis à votre examen un sac quelconque et vous vous arrangez pour que l'inquisiteur aperçoive une de vos cartes sur laquelle vous avez inscrit le nom de l'hôtel que vous avez choisi, ainsi qu'une heure de rendez-vous. Cela suffit. Vos bagages sont rendus à la circulation. Vous vous faites conduire à votre destination, et, à l'heure dite, votre douanier vient chercher les quelques dollars que mérite sa complaisance.

Il est évident que cette manœuvre ne fait point partie du programme que comporte un premier débarquement. Ce n'est qu'à la longue qu'on arrive au degré de « pluck » nécessaire pour mener à bien une pareille opération. On risque d'ailleurs, si l'on s'adresse mal, des désagréments sérieux, car il est bien entendu que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des « custom-house officers » sont honnêtes; mais, voici qui est fort curieux, on a quatre-vingt-dix-neuf

chances sur cent pour tomber sur cette unique exception.

Lorsqu'un Parisien débarque sur les rives de l'Hudson, s'il possède un bon esprit français, bien bourgeoisement équilibré, il y a mille à parier contre un qu'il sera effroyablement désappointé. Tout le choquera, depuis la fébrilité des promeneurs jusqu'à la nonchalance des policemen, depuis l'encombrement de Broadway jusqu'au silence de la cent quarante-cinquième rue.

Qu'il aille se promener dans les quartiers commerçants, il sera outré du sans-gêne avec lequel le heurteront les porteurs; il maugréera contre l'insuffisance de la voirie; il sera navré de se voir au milieu de gens qui crachent tout autour de lui, car l'Américain d'une certaine classe crache sans cesse et à tout propos. Il chique désespérément et considère la salive comme un produit de secrétion dont il doit se débarrasser le plus souvent possible.

Si notre explorateur veut prendre le train, il le verra partir à l'heure dite, sans signal préalable autre que le « all aboard! » du conducteur, appel peu distinct et peu sonore, dont l'efficacité n'existe que dans un rayon de quelques mètres autour de l'employé.

L'usage des voitures, le séjour dans les hôtels lui procureront des déceptions nouvelles. Quant à la cuisine locale, il s'empressera de la trouver exécrable, et, soit dit entre nous, dans la majorité des cas il aura parfaitement raison.

Bref, ce fils du vieux pays verra son rêve s'évanouir et il condamnera, en première instance tout au moins, ces célèbres États-Unis.

Puis peu à peu le tassement se fait, l'habitude vient. On recueille des renseignements. On trouve toujours des amis complaisants qui vous montrent les choses sous leur jour le plus favorable. Par opposition à la décep-

tion initiale, l'intérêt qui naît s'exagère démesurément. Il y a tant de choses à voir, qu'on ne regarde que les plus grandes et les plus belles. De là à conclure que tout est grandiose, il n'y a qu'un pas, et cette courte distance est bien vite franchie.

Alors vient le mépris pour l'Europe, pour les villes encroûtées, pour les transports insuffisants. On sympathise avec les Yankees; ce qui semblait brutalité se change en simple exubérance, et on prend en pitié les petites usines du vieux monde quand on cite les productions des grands établissements sidérurgiques où règnent les Carneggie et les Morgan.

Souvent la femme est pour quelque chose dans cette transformation, car il est bien rare qu'un voyageur n'ait point l'occasion de rencontrer quelques ladies auxquelles il est dûment présenté. La flirtation d'outre-Atlantique a des douceurs particulières et les beaux yeux ont un singulier pouvoir.

Quoi qu'il en soit, le successeur de Christophe Colomb, l'explorateur moderne, passe par une phase de satisfaction qui est voisine de l'extase, surtout s'il a obtenu un succès personnel ou s'il a conscience d'avoir approfondi des problèmes dont la solution a échappé à ses contemporains.

Il est évident que certains esprits conservent les idées de la première période, tandis que d'autres arrivent presque tout de suite aux conclusions de la seconde. Il y a là différents facteurs qui entrent en jeu, et les principaux sont : le concours des circonstances, la perméabilité de l'observateur aux influences extérieures et enfin la durée du séjour.

Lorsque l'on a vécu longtemps dans la famille de Washington (tous les vrais citoyens de l'Union descendent de Washington ou de ses parents), lorsque l'on a parcouru en tous sens le vaste territoire sur lequel M. Roosevelt promène son sceptre,

on finit par s'apercevoir que les États-Unis ont du bon et du mauvais, que les hommes y ont des vices et des qualités, et que les femmes n'y sont pas toujours jolies et millionnaires.

Un observateur impartial constate même des tares spéciales à côté d'éléments de prospérité tout particuliers. Uncle Sam ne marche pas comme nous, ne rit pas comme nous, et n'a pas nos idées. Sa constitution diffère de la nôtre; ses habitudes ne coïncident pas toujours avec les nôtres. Il nous dépasse sur certains points, il est en retard sur d'autres. Il a des appétits plus considérables que les nôtres. Jusqu'à présent, il a montré qu'il avait bon estomac, mais c'est un glouton qui court le risque de s'étrangler.

Tout cela n'est pas chose nouvelle. Quelques Français d'esprit ont vu juste et bien des bonnes pages ont été écrites sur les États-Unis. Mais, en général, les jugements portés montrent de la mansuétude, et puis,

quelquefois, l'écrivain se croit lié par un peu de reconnaissance.

Lorsqu'un homme éminent (littérateur ou conférencier) honore les États-Unis de sa présence, tout un microcosme est en révolution. Naturellement ni Jones ni Smith ne s'en inquiète. Le dit Jones et le précité Smith restent bien tranquillement dans le quartier des affaires, mais l'étoile attendue est cueillie à la passerelle du steamer, conduite à l'hôtel préparé, pilotée à travers les villes, présentée aux lumières du clan des lettres, traitée respectueusement puis livrée à une délégation de la cité voisine qui opère de la même façon, et le gendelettre étranger passe de main en main, jusqu'au bout de son voyage, n'ayant vu souvent que ce qu'on lui a montré, transporté d'aise devant l'attention et l'admiration de ses auditeurs et de ses nouveaux amis.

Il a déversé sur eux la bonne parole et revient enchanté des applaudissements re-

cueillis, louant le goût de ses clients, sans se douter que ceux qui lui ont prodigué les bravos les plus enthousiastes sont ceux qui ont le moins compris les fleurs délicates de sa rhétorique. Oh! la terrible prétention des philologues! Un Français qui ânonne l'anglais et obtient à grand'peine ce qu'il veut dans un hôtel du Far-West ne parle de Shakspeare qu'en faisant allusion au texte original. Une Américaine qui croasse notre langue et parlote, le dictionnaire à la main, ne jure que par Victor Hugo ou se pâme quand on nomme Baudelaire. Du reste la science ne vient que lentement, et la plupart des voyageurs ne restent pas sur place le temps nécessaire pour se perfectionner dans la langue du pays. Ils ne voient donc guère que ce qu'on leur montre, heureux d'ailleurs de constater des faits réels, et ils reviennent charmés d'une excursion où on ne leur a exhibé que des choses manifestement intéressantes.

L'homme éminent est un bijou dont chacun veut se parer. On le reçoit; on le dirige; on prépare le terrain qu'il doit fouler; on chasse loin de lui tout ce qui pourrait le choquer, et il n'a qu'à se laisser vivre, flatté, encensé, au milieu du froufrou des jupes, dans le tête-à-tête des grands yeux profonds et des fronts roses, en communauté d'idées avec les charmantes femmes qui lui citent de ses phrases apprises par cœur, et devant le ricanement des hommes ennuyés de cette supériorité.

Cheveux bouclés et crânes chauves vivent dans cette atmosphère de flatterie, parlent devant des auditoires sympathiques, et trônent dans un palais superbe, prison aussi, car les parois limitent les regards, car toutes ces cajoleries sont des chaînes dorées qui retiennent l'individu. A peine trouve-t-on le temps d'ouvrir une lucarne pour voir au delà du cercle qui vous entoure, à moins que le séjour ne soit assez long pour fatiguer

l'adulation et pour réduire le cercle bruyant à quelques amis véritables, tandis que la foule se jette à la rencontre de quelque astre nouveau.

Tout cela se fait automatiquement et indéfiniment, car, malgré leurs prétentions à marcher en dehors des sentiers battus, ces braves Américains sont « vieux jeu » à leur façon. Ces déplacements qu'ils entreprennent, ces excursions en Europe, en Égypte ou ailleurs, ne résultent généralement que du besoin de faire comme les autres. On traverse la France parce que les amis y sont venus. On visite Paris et on se rend à Nice parce qu'il est admis que c'est tout ce qu'il y a à voir en France.

Ne parlez pas de nos châteaux de la Loire, de la Bretagne ou de l'Auvergne, de nos villes crénelées, comme Carcassonne ou Guérande, ce sont là des choses qui doivent se voir au delà du Rhin. Les donjons sont constructions germaines et il est inutile

d'en voir ailleurs, sauf quelques exceptions qui se rencontrent en Grande-Bretagne.

Les vastes cathédrales provinciales sont en Angleterre, à part Cologne, bien entendu. Amiens, Albi, Reims, Orléans, Rouen n'existent pas.

Les vestiges romains de Nimes, d'Arles, d'Orange, etc., n'ont jamais été mentionnés dans le cercle des « stock-yards ».

Les Américains, suivant une expression triviale, sont gobeurs, essentiellement gobeurs. Comme les Anglais, ils visitent tout le Bædeker en main, excellent procédé qui donne aux excursions la tournure d'un inventaire.

Nous nous hâtons d'ajouter que Bædeker possède toute notre considération. Nous avons souvent goûté ses œuvres (ou celles de ses collaborateurs) éditées sous forme de guides; seulement nous aimons assez compléter notre instruction par ailleurs.

Le résultat de ces promenades toutes

faites est que le France passe pour un corps difforme avec une tête énorme : Paris et une verrue : Nice ; l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie sont vraiment « picturesque and interesting ». L'Égypte est à la mode; la Grèce peu confortable; l'Espagne est ignorée, mais le cap Nord a des attraits. Au milieu de tout cela notre pauvre pays reste la patrie des barbiers et des maîtres de danse.

Donc nous allons jeter un coup d'œil sur ces États-Unis et devenir à notre tour quelque petit Christophe Colomb. Hélas! aucune mention n'est à faire d'une découverte importante. Nous allons répéter des choses déjà dites, mais nous les dirons sans doute un peu autrement.

Le même objet ne semble pas identique à tout le monde. Les uns voient vert ce que d'autres voient rouge, et tel escarpement qui effraye un marinier fait sourire un alpiniste.

Nous allons donc conter ce que nous avons vu, sans narrer nos aventures personnelles. Nous allons traverser la terre de William Penn à vol d'oiseau.

II

LE PAYS

Comparés à notre palais de France, où les détails gracieux se succèdent sans interruption dans une structure architecturale variée, les États-Unis semblent un vaste château, bâti à l'aide de gros blocs, et dont l'ornementation comporte des zones plus étendues que nombreuses. La nature, dans ces régions, a travaillé sur un plan plus vaste, forgeant plutôt que ciselant, et aboutissant à des lignes sinon plus belles, du moins plus amples.

Ce n'est point que les Alpes ou les Pyrénées ne puissent être comparées aux montagnes Rocheuses, mais le développement

des plaines et des cours d'eau est bien plus considérable et la persistance des mêmes paysages est un fait assez commun au delà de l'Atlantique.

Les Rocky Mountains dominent le continent, englobent la région des plateaux et représentent l'échine du Nouveau Monde. Vers le Pacifique, le versant consiste en une série de gradins où les sommets irréguliers enserrent parfois de curieuses vallées, où des cascades de pics semblent s'écrouler dans la mer.

A l'ouest, c'est la prairie, l'interminable plaine occupée par le bassin du Mississipi et qui vient buter contre les soulèvements orientaux.

Le long de l'Océan le pays s'abaisse et de fertiles champs s'étendent du Maine jusqu'à la Floride.

Vers le nord, des lacs, fréquemment des forêts, un peu partout des collines; de tous les côtés des rivières et même des fleuves

qui, sur la carte, semblent insignifiants à côté du Mississipi, exception faite pour le Colorado.

Pourtant ces cours d'eau dédaignés ont des longeurs qui atteignent cinq et six cents kilomètres. Ils se déversent dans la mer par des estuaires importants, dans des baies admirablement abritées, et leurs eaux profondes invitent les navigateurs à remonter vers l'intérieur du pays. Ni l'Hudson, ni la Delaware, ni le Potomac n'ont la puissance et les colères du Père des Eaux, mais ils n'en ont pas non plus les caprices, et leurs lits immergés, décemment recouverts par leurs flots, n'étalent pas au grand jour les impudents bancs de sable que les fleuves mal élevés négligent d'entraîner vers l'Océan.

Toute la partie septentrionale de la côte atlantique a des contours étranges et la dentelle de rocs qui commence au Saint-Laurent s'étend jusqu'au cap Hatteras. Il y

a là une orgie de golfes, un amoncellement de promontoires, qui rappellent les belles découpures de la Scandinavie et de la Grande-Bretagne. Puis, au fond de ces baies, arrivent des fleuves et des ruisseaux dont les noms retentissants sont un écho des voix indiennes et qui semblent encore appeler sur ces rives la protection du Grand Esprit. Et les noms éclatent en volées sonores : Potomac, Delaware, Mohawk, Susquehanna..., dernier vestiges de la nomenclature fixée jadis par les Chasseurs rouges.

Cette musique des noms se retrouve également dans la dénomination des montagnes. Les Alleghanys coudoient encore les Apalaches et se heurtent à l'Uncompaghre ou aux Adirondacks, mais trop souvent les anciens vocables sont inusités et les derniers venus ont appelé leurs chaînes Rocheuses, Bleues, Vertes, etc., tandis que les Espagnols apportaient sans la changer la terminologie de la mère patrie.

Venir au pays des bisons et trouver une Sierra Nevada ou un Colorado! C'est à se croire en Europe! Et ces collines, teintes d'un nom de couleur, par quelque explorateur dédaigneux des baptêmes indigènes, est-ce assez banal? Il est évident que les Anglo-Saxons ont un faible pour le bleu orographique; disciples de Schaunard, ils ont semé partout des Blue Mountains. Malgré le respect que je professe pour un tel maître et de pareils élèves, je salue avec plaisir la Nebraska et l'Arkansas, pauvres entêtés qui se sont refusés au bienfait d'une mutation moderne.

La grande artère des États-Unis c'est le Mississipi, le Meschacebé des Natchez, le puissant Père des Eaux, le fleuve immense long de cinq mille kilomètres. Au-dessous de Saint-Louis sa largeur varie de seize cents à trois mille mètres et il reçoit des affluents qui sont des fleuves et qui s'appellent le Missouri et l'Ohio. Au-dessous de la Nou-

velle-Orléans, il forme un delta boueux des plus curieux, mais dont l'aspect attristant n'évoque point les beautés du bassin supérieur.

Ce fleuve majestueux correspond à un régime hydrographique des plus développés dont aucun de nos systèmes français ne saurait donner une idée, mais si l'Esprit des Eaux triomphe de nos naïades, nous pouvons mieux lutter sur le terrain orographique.

Les Alleghanys, dont l'altitude moyenne ne dépasse guère neuf cents mètres, ne peuvent soutenir la comparaison avec les Pyrénées, et nos Alpes peuvent audacieusement regarder les montagnes Rocheuses. Le mont Blanc n'est inférieur que de quarante mètres au mont Brown.

Les alpinistes, qui tiennent tant à leurs chères montagnes, n'ont point à craindre pour la gloire de leurs glaciers, et les Européens triomphent avec leur Caucase,

où des cimes telles que l'Elbrouz, le Dikh-Taou et le Kazbeck, qui toutes dépassent cinq mille mètres, ne peuvent être inquiétées dans leur orgueil par ce pic dénommé Brown. (Encore une manifestation bien évidente de la tendance au badigeon des explorateurs anglo-saxons).

Dans ce vaste pays qui, pour le touriste, a le défaut d'être trop étendu et d'allonger les distances entre les points à visiter, il est un certain nombre de curiosités qui sont de véritables merveilles. Pas toutes, bien entendu; pas autant qu'on le raconte. Les Américains s'entendent en réclame, et, dès qu'un paysage présente quelque attrait, on l'exploite et on le vante comme un joyau sans pareil.

C'est le cas des Castle Gates et du Garden of the Gods dans le Colorado. Des érosions ont capricieusement découpé le terrain, en le ravinant profondément tout en laissant inaltérés d'étranges piliers, protégés à leur

partie supérieure par des blocs solides, et la nature a ébauché des tableaux plus bizarres que merveilleux. Mais, grâce à la coloration des rocs, avec l'aide d'une lumière tombant sous une heureuse incidence, le voyageur, fatigué des monotonies de la prairie, trouve des charmes à cette fantasmagorie.

Lorsqu'à la chute du jour le train qui vient de Salt Lake City file à toute vitesse sur Denver, les crêtes calcaires de la montagne prennent des airs de château crénelé et la brèche par laquelle la voie est montée à l'escalade des collines se présente sous une forme imposante. Les Castle Gates étonnent les spectateurs imaginatifs qui se répandent en un concert de louanges. Du reste, les compagnies de chemins de fer entendent admirablement leur besogne. Pour attirer les curieux, elles chantent les merveilles de leur tracé et prédisent à leurs clients l'extase et le ravissement. Les descriptions admiratives s'embrouillent dans des phrases

ampoulées, chauffées de louanges, boursouflées d'énergiques épithètes, et le passager, dûment prévenu, admire de confiance pour ne point être accusé de manquer de goût.

Au Garden of the Gods, il reste des reliefs bizarrement sculptés par les eaux sauvages, derniers témoins d'une assise disparue. Ces vestiges ont reçu les noms de le Portail, les Tours, la Roche branlante, etc.; ce sont des formations rougeâtres dont la nudité et les lignes dures contrastent avec la fertilité ambiante et dont certaines portions grotesquement découpées évoquent les souvenirs de la mythologie aborigène.

Si les dieux des Peaux-Rouges ont choisi pour dernière retraite ce coin du Colorado, ils ont été bien mal inspirés. Rien dans cet endroit n'éveille une idée de puissance ou de poésie et les vagues magots perchés au sommet de ces minces cônes ocreux peuvent

à peine rappeler les ébats ridicules des stylites de la Thébaïde.

Plus intéressants sont les grands cañons creusés par les larges fleuves et particulièment ceux de l'Arkansas (Royal Gorge) et du Colorado. C'est à dessein que nous rapprochons ces deux formations, similaires en principe, très dissemblables dans leur aspect. Tout d'abord, l'une, la Royal Gorge, se voit d'en bas; l'autre s'examine d'en haut.

L'Arkansas roule au fond de la première et sur les étroits talus latéraux, tantôt à gauche, tantôt à droite, un peu au-dessus du niveau des eaux, parfois même suspendue à des poutrelles enfoncées dans les parois qui se touchent presque, la voie ferrée se déroule au milieu de cette immense coupure longue de douze kilomètres et profonde de cent mètres.

De la plate-forme du wagon la vue est merveilleuse. Les hautes murailles sombres

montent vers le ciel, parfois voisines l'une de l'autre, parfois entaillées par un ravin secondaire, toujours imposantes et montrant leurs flancs tourmentés où ondulent les bancs variés qui les constituent, tandis qu'au fond de ce couloir sinueux, le train mugit, comme en détresse, et que dans l'air montent, répercutés par les échos sonores, les halètements de la machine qui semble s'enfuir éperdument, comme effrayée, dans sa hâte d'abandonner ces lieux grandioses mais sinistres.

En Arizona, le grand cañon du Colorado est également splendide. Cette vaste coupée s'étend sur près de trois cents kilomètres et sa profondeur, aux endroits les plus intéressants, varie entre neuf cents et quinze cents mètres. Elle porte successivement les noms de Glen Cañon et de Great Cañon.

Les communications dans cette contrée laissent fort à désirer et le touriste doit quitter le chemin de fer à Flagstaff pour

prendre une diligence qui le mène en dix heures au point le plus remarquable. La distance à franchir ainsi est d'un peu moins de cent vingt kilomètres. Mais à l'arrivée, quel dédommagement! Quelle vue splendide sur des entassements de terrasses violemment colorées! Quels merveilleux profils de crêtes et de sommets!

La terre semble manquer tout à coup et lorsque le regard plonge dans l'immense fossé, il en jaillit un flamboiement. Les parois évidées et bariolées ressemblent à la palette d'un maître coloriste, abondamment revêtue par la main prodigue de l'artiste d'une polychromie effrénée. Tout en bas, se démène un ruisselet d'argent; c'est le rude Colorado que la distance rend infime et dont les colères, vues à distance, s'estompent pour ne plus conserver que du charme. De tout cela monte un bruit que répercutent les sonorités de la gorge et qui stupéfie le visiteur.

Et les flots passent, formés de gouttelettes qui viennent du Wyoming, de l'Utah ou de plus loin, rongeant toujours les flancs de leur prison et portant au golfe de Californie les débris arrachés aux assises en place depuis des myriades d'années.

Dans le Kentucky existe la célèbre grotte dite Mammoth Cave, la plus vaste caverne du monde. Ouverte dans le calcaire carbonifère, elle comporte un véritable dédale de galeries dont une partie seulement a été explorée, et la longueur des tronçons relevés dépasse aujourd'hui trois cents kilomètres.

Parfois s'arrondissent de vastes salles; parfois se creusent des précipices où se développent des lacs, et les bizarreries du tracé prennent souvent des aspects lugubres dans la lumière insuffisante de l'éclairage artificiel. L'imagination des guides s'est donné carrière et la nomenclature souterraine atteint un haut degré de fantaisie.

Parmi les curiosités principales de la grotte on trouve : la Rotonde, la Grande Salle, le Puits sans fond, le Supplice du Gros Homme, la Salle des Rivières, la Mer Morte, l'Avenue gothique, le Cercueil du Géant, la Chambre des Étoiles, le Labyrinthe, etc.

Tout cela est installé, étiqueté, presque truqué. Les guides sont là, des guides étranges, non point de ces guides bruyants, habitués au grand air et au soleil, qui mettent la main sur vous comme sur leur chose, mais des sortes de spectres qui vous conduisent dans ce sombre séjour en menant la théorie des visiteurs avec des airs de croquemorts en rupture de convoi. Ici comme ailleurs le curieux est une proie qui ne doit point critiquer, mais écouter, admirer, ne jamais flâner suivant son caprice et marcher automatiquement pour se conformer au programme impérieux d'une excursion toujours la même.

Vers le coin nord-ouest du Wyoming,

aux confins de l'Idaho et du Montana, se trouve le Yellowstone National Park, vaste plateau situé à une altitude de deux mille quatre cents ou deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer. A une époque géologique relativement récente, ce district a été le théâtre d'une activité volcanique dont on voit encore se manifester les échos affaiblis.

Il faudrait des volumes pour décrire les étranges choses qui se trouvent entassées là, entre les collines Gallatin et les sommets d'Absaraka : des montagnes, des escarpements, des ravins énormes, des cratères bizarres, des rivières, des lacs, des sources chaudes, etc. Le lac de Yellowstone a une surface de plus de trois cents kilomètres carrés, et ce n'est pas sans étonnement qu'on en contemple les rives capricieusement découpées.

Mais la caractéristique de cet étrange pays c'est l'existence de nombreux geysers

qui rivalisent avantageusement avec ceux d'Islande et de Nouvelle-Zélande. De tous côtés fusent des eaux thermales et fréquemment le sol frémit, secoué par les convulsions souterraines. On croirait fouler aux pieds la paroi d'une immense chaudière, et les jaillissements qui se produisent rendent l'illusion complète, tout en faisant songer à la possibilité d'une déchirure.

Ici des ruisseaux fument, plus loin des sources bouillonnent, là-bas sifflent des jets de vapeur; on se croirait dans les ateliers de Vulcain et les fervents de l'antiquité classique songent aux cyclopes et en cherchent la forme géante dans les volutes de vapeur

Quelque superbe que soit le Yellowstone Park, il comporte quelque chose de terrifiant, une impression de catastrophe qui étonne l'esprit et qui l'agite sans le satisfaire complètement. C'est en Californie, dans les contreforts occidentaux des Montagnes Rocheuses, qu'il faut aller chercher la

perle des États-Unis, une des véritables merveilles du monde, la féerique et gracieuse Yosemite Valley.

Yosemite Valley (la vallée du grand ours gris) est encore assez loin du chemin de fer (Raymond est à cent kilomètres au moins) et on ne peut y parvenir qu'après un trajet assez pénible à cheval ou en voiture. La route est bonne pour le pays, c'est-à-dire qu'une poussière abondante la couvre moelleusement par les temps secs et que la pluie n'y produit qu'une boue moyennement tenace.

Aux deux tiers de l'excursion, on couche à Wawona, à proximité des fameux « big trees », qu'on ne manque pas de visiter. Évidemment ces géants de la forêt sont des plus intéressants, mais ils ont grandi au milieu de sapins de proportions colossales, et l'œil accoutumé à contempler des formes monumentales ne se laisse pas éblouir à première vue par le Sequoia gigantea. C'est en

vain que le « Grizzly Giant » montre son énorme tronc, dont le diamètre dépasse neuf mètres, c'est en vain que certains de ces colosses montent à plus de quatre-vingts mètres de hauteur; quand inopinément on arrive devant eux on est tenté de s'écrier : « Ce n'est que cela! »

C'est le sort de tous les tableaux trop vantés. L'hyperbole de l'éloge ne fait que préparer la déception. Certes, si les « big trees » étaient brusquement transplantés au bois de Boulogne, ils domineraient les taillis de toute leur majesté. Mais entourés d'arbres de grande taille, ils produisent un moindre effet. Ce n'est qu'après avoir palpé ces troncs gigantesques, ce n'est que lorsque le break attelé de quatre chevaux traverse un de ces vastes fûts dans lequel on a pratiqué un portail de belle venue, qu'on s'aperçoit réellement de l'immensité de cette végétation.

Après cette digression dans le domaine

botanique, on se remet en route vers le but du voyage; on reprend le « stage » aux banquettes cahotantes et l'on se compare volontiers au volant manœuvré par la raquette. Le chemin se déroule au milieu d'une forêt claire où les troncs épais apparaissent comme autant de colonnes, décrivant mille lacets, toujours très dur d'ailleurs et meurtrissant pour les individus délicats. Quelques touristes préfèrent la marche. Ils vont par les sentiers qui sillonnent le pays, par les « trails » qui raccourcissent le tracé, tandis que les paresseux, restés dans les breaks, continuent leur perpétuelle absorption de poussière.

Tout à coup le cocher arrête ses chevaux. Du fouet il montre quelque chose, en avant. Il crache, puis grogne : « Inspiration Point. » Immédiatement tout le monde regarde et des cris d'admiration se font entendre. A un tournant de la route, une échappée s'ouvre sur le merveilleux vallon.

Au delà des arbres verts, Yosemite Valley vient d'apparaître, voilée d'argent, parée de neige, resplendissante, dominée par les cimes sans en être écrasée, vaste écrin où sommeillent les gemmes que l'on a hâte de contempler. Dans le ciel, de fiers sommets étincellent au soleil qui vient caresser leurs formes pittoresques. Au pied des grands murs droits flotte une poussière nacrée qui estompe les arêtes du granit, en donnant aux contours de la roche des allures mystérieuses et sacrées.

Partout ruissellent des eaux, partout chantent des sources et le fond uni de la vallée ressemble au jardin du rêve.

Depuis le jour où Yosemite Valley fut aperçue par des soldats lancés à la poursuite des Indiens (1851), de nombreux visiteurs sont venus pendant la saison estivale, uniquement pendant les beaux jours, car l'hiver est terrible dans ces parages et les communications sont interrompues. Mais

lorsque le soleil brille (d'avril à octobre) le spectacle est enchanteur et le regard se promène de pic en pic, depuis le « Capitan » jusqu'au « Half Dome », pour aller plus loin s'arrêter sur le massif du « Cloud's Rest ».

Les parois de granit, hautes de neuf cents à quinze cents mètres, dominent le thalweg presque horizontal, situé lui-même à une altitude de près de douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Que ce soit le lit d'un ancien glacier ou qu'il y ait là les suites d'un phénomène d'effondrement, peu importe au touriste qui contemple cette immense brèche, longue d'environ douze kilomètres et large de huit cents à trois mille mètres.

Au thalweg court la rivière de la Merced, dont le lit sert de collecteur aux eaux des multiples cascades qui se précipitent du haut des parois abruptes. Le Yosemite fall a une hauteur d'environ sept cent cin-

quante mètres. C'est la chute d'eau la plus grande du monde. A côté d'elle de nombreuses cascades : la Vernal fall, la Nevada fall, la Bridal Veil fall (chute du voile nuptial) la Widow's Tears (les larmes de la veuve), etc.; cette dernière est ainsi nommée parce que, très abondante au début de la saison, elle ne tarde pas à se tarir; mélancolique observation sur la psychologie du veuvage.

Ce coin de la Sierra porte au rêve, mais la rêverie y est presque impossible, tant les visiteurs y sont nombreux. Les feutres durs succèdent aux chapeaux mous, les ombrelles aux voiles de gaze, et, par tous les sentiers, grimpent des bandes joyeuses qui vous interpellent au passage et qui se hâtent de *faire Yosemite Valley*, le guide en main, l'esprit absent.

Une autre des curiosités du Nord-Amérique est l'existence de cette vaste masse d'eau douce qui occupe les dépressions du sol du

côté de la frontière canadienne. Cinq grands lacs groupés ensemble présentent une superficie totale de plus de trois cent mille kilomètres carrés. Le Supérieur, le Michigan et le Huron accusent des profondeurs assez grandes (jusqu'à trois cents mètres), tandis que les sondages pratiqués dans l'Ontario n'ont jamais dépassé cent soixante-dix mètres et que la lame d'eau de l'Érié, plus modeste, n'atteint pas une épaisseur de trente-six mètres.

Ces lacs, alimentés par une multitude de petites rivières qui naissent à la fonte des neiges, se donnent des allures de mer. Ils en ont à la fois les colères et les prétentions et ne restent point insensibles aux séductions de la lune. Cet astre troublant détermine chez eux des irrégularités, et, sur les rives du Michigan, le moins raisonnable d'entre eux, on a pu observer des marées, bien qu'infiniment faibles.

Les vents violents qui se déchaînent dans

ces parages balayent énergiquement la surface des eaux et soulèvent des flots d'un volume parfois considérable. A cause du peu de profondeur des cuvettes, les vagues sont particulièrement dures et les tempêtes assez fréquentes causent de nombreux sinistres.

A proprement parler, le Huron et le Michigan, situés à la même cote, ne sont que les deux parties d'un même lac étrangement découpé. C'est dans ce bassin que se déverse le Supérieur, plus élevé de neuf mètres, par l'intermédiaire des sauts Sainte-Marie. Au sud, le Huron communique avec l'Érié, situé treize mètres plus bas, par les rapides Saint-Clair. Mais entre l'Érié et l'Ontario la dénivellation est considérable, environ cent mètres, et le lien qui unit les deux lacs est le Niagara, dont les chutes sont réputées dans le monde entier.

Bien que les cataractes constituent une véritable merveille, nous n'en ferons point

la description. Le Niagara, le tonnerre des eaux, a inspiré trop de peintres et trop d'écrivains pour que nous nous y appesantissions. La photographie l'a fait connaître et les cartes postales l'ont vulgarisé. D'ailleurs, dans notre voyage à vol d'oiseau, nous n'avons que le temps de l'apercevoir et d'en admirer le bloc d'émeraude, qui semble immobile, tant la chute est régulière.

Malgré le vacarme assourdissant, malgré les rages du bief inférieur, dont les vagues d'écume disparaissent presque sous une poussière d'eau soulevée par les remous de l'atmosphère et projetée par les chocs que l'on devine en bas, l'impression que l'on ressent en face des chutes est celle d'un grand calme. L'eau tombe, sans colère, comme résignée, entraînée par la fatalité. Le Niagara se penche sur un abîme, y glisse presque doucement, et la rivière n'a de révoltes que lorsqu'elle se ressaisit près des

roches du fond sur lesquelles elle semble se déchirer.

Plus loin les fureurs recommencent, dans les « whirlpools » où périt le capitaine Webb et où tant de fous ont succombé; puis tout cela s'apaise et l'Ontario reçoit une rivière joyeuse qui s'épanouit dans son sein.

Que dire du Niagara qu'on ne sache déjà? Que les chutes ont une hauteur de quarante-cinq à quarante-huit mètres; qu'une île, Goat island, les divise en deux; que la section canadienne est longue de neuf cents mètres et courbée en forme d'arc (Horse shoe fall), tandis que la partie américaine n'a que trois cents mètres de longueur; que les eaux usent la roche et font rétrograder la chute; que l'effet de cette rétrogradation a creusé le ravin d'aval? Tout cela peut se lire dans tous les guides et dans toutes les géographies. Le Niagara est classique pour le monde des touristes. Qui n'en a vu au moins une photographie?

Mais ce que l'on ne trouve point dans les livres, c'est l'impression que cause le spectacle, c'est cette sensation poignante faite d'attraction et d'effroi. Dans la nappe d'eau d'en haut passent des appels de sirène et des formes vagues se devinent dans le sinople de l'eau massive. Il y a là je ne sais quel attrait particulier et l'œil suit avec complaisance ces fantasques images que l'on imagine pouvoir toucher, tandis que l'effroi monte d'en bas au milieu d'un tonnerre où l'on croit reconnaître les hurlements de ces apparitions qui tout à l'heure franchissaient le seuil.

La rivière vient rapidement vers le gouffre. Elle se presse, elle court, elle chante; puis, comme prise de recueillement devant l'abîme, elle paraît s'immobiliser pour ne se réveiller brusquement que lorsque le danger est passé pour elle.

Hélas! toutes ces merveilles sont gâtées par les habitants. L'étranger est une vic-

time que l'on égorge, un ballot que l'on se passe de main en main, un ennemi que l'on guette, une proie que l'on dévore. Impossible de rêver, d'admirer en silence. Avez-vous fui les importuns? Croyez-vous être éloigné de la foule des guides? un industriel surgit qui vous offre ses services, qui vous recommande un hôtel, qui vous propose une promenade, le tout d'un ton assez rogue, avec des phrases sèches qui n'admettent pas les objections.

Pourtant l'exploitation du visiteur n'est pas la seule industrie du pays. Une petite ville, Niagara Falls, est née sur la rive américaine; tout autour d'elle sont groupées des usines où mugissent des moteurs. La force est empruntée à des saignées faites à la chute et, en remontant de Whirlpool à Victoria park, il est curieux de voir jaillir, du milieu de la muraille coupée à pic, mille et une cascades créées par la main de l'homme.

En dehors des grandes curiosités du continent, bien des points sont dignes d'attirer l'attention. Les montagnes Rocheuses et la région des plateaux méritent qu'on leur témoigne de l'intérêt. Les gorges sont curieuses et les vallons attrayants, Il est possible de trouver par là d'exceptionnelles villégiatures comme au sein de nos chaînes européennes.

Le Great Salt lake est particulièrement célèbre, non seulement à cause de la présence des Mormons sur ses rives, mais en raison de l'extrême salure de ses eaux. D'ailleurs aucune analogie à établir avec la mer Morte. Les paysages de la Judée diffèrent profondément du décor américain et les Saints des nouveaux jours ne furent même pas des revenants bibliques.

Le sud-ouest des États-Unis est parfois d'aspect désertique. On traverse de vastes étendues sablonneuses, notamment du côté de Yuma, et, dans la partie méridionale de

l'Arizona, on retrouve beaucoup des impressions qu'éveille en nous la vue du Sahara. Les chaleurs de l'été y sont terribles ; le sable fauve semble être devenu la sole d'un four, et au coucher du soleil l'horizon rouge flambe comme un brasier, tandis que les flancs violacés des collines lointaines font involontairement penser aux creusets de la métallurgie.

D'habiles météorologistes ont étudié le climat de l'Amérique et sont parvenus à diviser le territoire des États-Unis en six régions, dont les traits, différents entre eux, sont, paraît-il, absolument caractéristiques pour chacune d'elles. D'autres, savants plus habiles encore, ont reconnu l'inanité de ces divisions et constaté la fausseté de ces caractères spécifiques. Une nouvelle classification étant nécessaire, ce qui du reste n'alla point sans protestation, les critiques en proposèrent d'autres. Les uns voulurent fractionner, les autres condenser; on mit en

avant des arguments, on discuta; bref l'accord ne se fit pas et chacun professa une manière de voir différente de celle du voisin.

Le temps n'en continua pas moins sa marche. Le soleil persista à briller. La pluie tomba de la même façon et les mêmes bourrasques de neige vinrent aux époques usuelles remplir les mêmes vallons.

On trouve de tout aux États-Unis, des pays malsains et des sanatoria, des zones très chaudes et des régions très froides, en passant par la gamme des contrées humides et pluvieuses.

L'hiver est curieux entre le Maine et les Grands Lacs. C'est presque le Canada et le froid y fait rage. La terre s'habille d'hermine et dans l'envahissement de la ouate blanche les arbres luttent pour rester sombres et hérisser le sol de leurs formes noires et grimaçantes. Dans les montagnes, les gorges s'obstruent, les tranchées se rem-

plissent et les trains sont bloqués. Alors viennent des engins spéciaux qui prennent place en avant du convoi et qui attaquent la neige comme on attaque une fortification. Ces massives locomotives déversent dans les airs des flots de fumée noire et de vapeur blanche, se glissent dans la neige comme si elles voulaient s'y enfouir et font jaillir autour d'elles une nuée de flocons qui tourbillonnent comme un vol de papillons avant d'aller se déposer plus loin.

A Chicago, qui se trouve, à peu de chose près, à la même latitude que Nice, l'hiver est aussi rigoureux qu'à Stockholm. La température de décembre et de janvier est sensiblement la même à San-Francisco et à Paris.

Du côté de l'Atlantique, dans le nord-est tout au moins, l'automne est exceptionnellement agréable. En octobre et novembre on jouit généralement d'une série de beaux jours que l'on désigne sous le nom d'*Indian*

summer (été indien). Les Américains ont une affection particulière pour cette saison qui voit la chute des feuilles, et s'inspirant de ce mélancolique phénomène, ils l'ont poétiquement baptisée du nom de *Fall* (chute).

Le Nord-Amérique est la patrie des ouragans. Certes les mers de Chine ont des typhons qui ne souffrent pas de rivaux et les tornades des Antilles ne leur cèdent que de peu en intensité; mais les cyclones des États-Unis occupent un rang respectable dans la hiérarchie des tempêtes. Nous nous rappelons une traversée du Snake river (Idaho), en février 1894, et un voyage du côté du lac de l'Ours qui furent plutôt mouvementés. Nous fûmes assaillis par un « hurricane » extrêmement violent qui commença *piano*, grandit *rinforzando*, et disparut *smorzando*. Lorsque le vent se fut apaisé, le soleil brilla très clair dans le ciel un peu pâli et on ne se serait pas douté de ce qui venait de se passer, si ce n'eût été les arbres abat-

tus et les taillis éventrés. D'ailleurs on se hâta de nous informer que le cyclone n'avait eu qu'une intensité modeste.

Cet incident de route, qui en somme ne nous causa pas d'accident, nous a permis d'apprécier la valeur de ces « hurricanes », leur soudaineté, leur intensité et leur peu de durée. La marche de ces perturbations a été aujourd'hui soigneusement étudiée ; on s'est aperçu qu'ils obéissaient à des lois, et que la nature, réputée si capricieuse, est réglée jusque dans ses colères.

Mais les brises folles ne suffisent pas à l'ambition du continent yankee; il lui faut encore des trombes et des inondations, plus encore, des incendies et des tremblements de terre. Les quatre éléments, l'air, l'eau, la terre, le feu, entrent en jeu et favorisent spécialement Uncle Sam, ce grand amateur de records. C'est lui qui a eu le plus bel incendie, celui de Chicago en 1871; c'est ce qui le console de n'avoir pas le Kraka-

taua, ce roi des volcans, sur son territoire.

Un bon typhon malais est plus terrible qu'un cyclone de l'Union. Évidemment c'est très vexant, mais le Mississipi vaut tous les fleuve du monde.

Et puis trouvez donc beaucoup de pays où la vie soit réglée par quatre horloges différentes, en retard d'une heure l'une sur l'autre; des pays où le temps s'appelle oriental, central, montagnard et pacifique! Une grande nation aime à triompher, même dans les détails.

III

LE SOL

La constitution géologique du sol des États-Unis est à l'heure actuelle suffisamment connue pour qu'il soit permis d'en reconstituer l'histoire. Bien des lacunes existent encore, mais on a déchiffré assez de pages au livre de la nature pour pouvoir se rendre compte de la succession des phénomènes géologiques dans cette portion de notre planète.

Les géologues, dans leur hardiesse, se sont attaqués aux problèmes les plus ardus, et, devant la nature muette, il leur a suffi de regarder pour deviner. Cela ne veut point dire que toutes les hypothèses soient vraies et toutes les théories parfaites. Il

s'en faut de beaucoup, et telle explication, satisfaisante dans son ensemble, croule, heurtée par un détail. Mais, quoi qu'il en soit, les système édifiés n'ont plus actuellement rien de bien choquant.

Lorsque la géologie, née dans un coin de l'Europe, a pris son essor, elle s'est mise en route avec des classifications toutes faites, se proposant de ranger les assises nouvelles dans les casiers déjà établis.

Au fur et à mesure que s'élargissait le cercle de nos connaissances, on s'est rendu compte des défauts qu'entraînaient des divisions trop nettes. Ceux qui croyaient à l'existence de périodes bien tranchées, séparées les unes des autres par des convulsions de notre globe, durent peu à peu modifier leurs idées. Les études stratigraphiques et pétrographiques mirent au jour des types nouveaux et permirent de constater le synchronisme de formations jusque-là réputées non contemporaines.

Les savants américains ont beaucoup fait dans cet ordre d'idées et le sol de l'Amérique du Nord a fourni au vieux monde quelques explications vainement cherchées.

Avant de noter les richesses minérales des États-Unis, qu'il nous soit permis de rappeler très brièvement quelques principes de géologie. Des lecteurs, peu familiers avec cette science, comprendront ensuite plus facilement ce que nous aurons à dire.

On admet aujourd'hui que le système solaire, composé de l'astre central, des planètes et de leurs satellites, a pour origine une nébuleuse faite de produits gazeux ou de fluides rudimentaires.

Sous des influences inconnues, on répète, après Laplace, que cette masse fut animée d'un mouvement de rotation et qu'il se produisit une classification des éléments, les principes les plus lourds tendant à gagner

le centre. Cette masse avait la forme d'un ellipsoïde très aplati.

Une contraction venant à s'exercer, il se produisit une sorte de séparation et la masse se divisa en un noyau central et une bague extérieure entourant ledit noyau. Cette bague, très instable, entraînée dans la rotation générale, se fractura en un point et toute la matière qui la composait, s'attirant molécule à molécule, se concentra en une masse sphéroïdale qui continua à tourner autour du centre primitif en prenant un mouvement de rotation sur elle-même.

Quant au noyau central, dont la contraction se poursuivait, il détacha successivement une série d'anneaux dont chacun engendra un nouveau sphéroïde.

Quelque étranges que ces hypothèses puissent paraître aux profanes, elles sont étayées sur des calculs très soignés et sur des expériences fort concluantes.

Chacun des sphéroïdes détachés se com-

porta à son tour comme la masse primitive, et, se contractant comme elle, engendra des satellites secondaires lorsque les conditions de vitesse et de densité permirent cette formation.

Le noyau central résiduel devint le soleil. Les sphéroïdes détachés donnèrent naissance aux planètes et à leurs satellites.

N'envisageant que ce qui devait être la Terre, nous n'avons à considérer qu'une masse gazeuse de forme ellipsoïdale, animée d'un mouvement de rotation sur elle-même et d'un mouvement de translation autour de ce qui devait plus tard devenir le soleil.

Cette masse fluide dut finir par former une masse liquide dans des conditions de pression et de température dont nous n'avons qu'une idée assez obscure. Qu'était-il advenu des atomes simples qui voguaient par l'espace? Bien difficile est la réponse. Mais on se doute que déjà des combinaisons

s'étaient opérées et que par suite de ces accouplements étaient nées des espèces nouvelles.

De plus, cette contraction, qui correspondait à la chute d'une multitude de molécules de la périphérie vers le centre, représentait un travail mécanique considérable dont une partie s'était transformée en calorique, et le dégagement de chaleur dut être tel que la masse entière se présentait en ignition.

Alors finit la phase cosmique et commencent les périodes géologiques.

Ce devait être une terrible mer que celle qui ondulait à la surface de cette planète sanglante, roulant son globe rouge par les espaces mornes, vêtue de vapeurs denses, dont le manteau crevait parfois, déchiré par des fusées issues du centre, et d'effroyables vagues devaient se heurter les unes aux autres sous le souffle d'ouragans dont nous ne pouvons concevoir la violence, due à la

densité de l'atmosphère de cette époque.

Un jour vint où, sous l'influence du rayonnement, la surface se refroidit. Les roches, jusque-là fondues, se solidifièrent, fragments d'abord, puis îlots, puis continents, puis écorce recouvrant la formation ignée, tout cela au milieu de soubresauts du globe et de révoltes de la lave qui ne voulait pas se laisser emprisonner.

Bien des produits atmosphériques se condensèrent, et tandis que la croûte terrestre s'épaississait par la base, aux dépens de la masse interne se solidifiant par la périphérie, la température de la surface s'abaissait au point d'y permettre le séjour de l'eau.

Les terrains archéens étaient nés et ce sont eux qui forment les assises de notre sol : gneiss, micaschistes, etc.

A partir de ce moment, l'histoire de l'écorce terrestre montre la mise en œuvre de procédés nouveaux.

D'une part les actions extérieures détrui-

sent ce qui existe et les fragments arrachés aux roches primitives voyagent pour aller se réunir ailleurs et former des strates nouvelles. D'autre part les forces internes entrent en jeu : le noyau central se contracte, l'écorce se plisse, des fissures se forment et des roches s'épanchent, tandis que des sources jaillissent ou que des gaz se dégagent.

Dans le premier cas il se dépose des sédiments, dans le second apparaît toute la série des créations plutoniques.

Sédiments et roches deviennent des matériaux nouveaux qu'attaquent les agents érosifs, et indéfiniment des strates se créent, tandis que des convulsions internes viennent bouleverser l'équilibre terrestre, plisser l'écorce et reproduire des dénivellations parfois énormes.

C'est ainsi que les dépôts formés au fond d'une mer ont pu émerger par suite d'un balancement de l'ensemble ou de la naissance

d'un exhaussement produit par les forces centrales.

Toute la géologie est là et l'étude de ces actions fournit l'explication des phénomènes.

Les sédiments comportent les schistes, les grès, les calcaires, les argiles, etc., et on a pu les répartir en groupes qui correspondent à des périodes distinctes, qui sont, en commençant par les plus anciennes : la Laurentienne, la Huronienne, la Cambrienne, la Silurienne, la Devonienne, la Permo-Carbonifère, la Triasique, la Liasique, la Jurassique, la Crétacée, la Tertiaire et la période actuelle.

Quant aux forces internes, elles ont produit des plissements et des dislocations qui ont profondément affecté les assises préexistantes et ce sont elles qui ont engendré les chaînes de montagne.

Tous ces mouvements ont déterminé des fractures et des zones d'affaiblissement qui

offraient des chemins aux émanations de l'intérieur ou à la percolation des eaux, et fréquemment ils étaient accompagnés d'éruptions rocheuses. C'est ainsi que sont venus au jour les granits, les syénites, les diorites, les porphyres, les trapps, les basaltes, etc.

Jadis, on traçait du passé un tableau extrêmement précis; une période succédait à une autre avec une rigueur mathématique. Les débris organiques, connus sous le nom de fossiles, avaient été fort bien étudiés, et la constatation de certains types, dans les bancs reconnus, permettait de les déclarer contemporains de telle ou telle assise devenue typique.

Certes la méthode avait du bon, mais la terre était vaste et les conditions n'étaient nullement identiques par toute sa surface. Au fond de mers différentes, il se produisait des effets différents. Les procédés, excellents dans un champ restreint, perdent sou-

vent de leur valeur par excès de généralisation. C'est ce qui arrive en géologie, et le synchronisme de deux assises essentiellement dissemblables peut parfaitement exister.

Le terrain Laurentien, extrêmement développé dans le nord des États-Unis, est représenté par des gneiss, des micaschites, des quartzites, et des calcaires blancs. C'est dans cet étage que l'on a cru trouver les premiers indices de la vie organique.

Des talschistes et des roches vertes amphiboliques forment le Huronien, au-dessus duquel vient le Cambrien dont les assises atteignent parfois une grande puissance, puisque dans le Wahsatch leur épaisseur atteint trois mille cinq cents mètres.

Dans le Cambrien on a dûment constaté la présence d'organismes bizarres parfaitement définis et classés, trouvés d'ailleurs en assez grande abondance et connus sous le nom de trilobites.

Ces terrains sont surmontés par le Silu-

rien, et celui-ci par le Devonien. De même qu'en Europe on a défini des types pour ces deux époques, étudiées surtout en Angleterre, de même aux États-Unis, où ils sont très développés, on a créé des séries nouvelles.

Au-dessus de ces strates viennent celles du Permo-Carbonifère, qui ont une importance toute spéciale en raison de la présence des couches de houille intercalées. On les trouve dans plus de trente États, dans la Pensylvanie, l'Ohio, la Virginie, l'Alabama, le Tennessee, le Colorado, le Dakota, etc.

Sur les flancs des Alleghanys une bande de trias vient affleurer, plus récente que le permo-carbonifère et plus ancienne que les étages jurassiques, d'ailleurs assez pauvrement développés.

Au-dessus de ces derniers types, s'étendent les lits du crétacé bien représenté par les groupes du Dakota, de Benton et de

Niobrara, et nettement caractérisé dans le Texas et l'Alabama.

Le tertiaire domine cet ensemble; on le retrouve un peu partout, le long de l'Atlantique comme sur le haut Missouri, en Virginie comme auprès des montagnes Rocheuses. On y a constaté des gisements importants de lignites.

Toutes ces formations sont recoupées par des roches éruptives qui se présentent, tantôt en vastes épanchements, tantôt en pointements isolés et dont la venue peut parfois être datée. Ces produits sont en effet postérieurs aux bancs qu'ils ont traversés ou bouleversés, tandis que les sédiments plus modernes se sont tranquillement déposés au-dessus de la zone altérée.

Les mouvements de l'écorce terrestre ont engendré les montagnes, non pas toujours en les mettant tout d'un coup à leur hauteur définitive, mais quelquefois en les ébauchant d'abord pour procéder ensuite par tou-

ches successives. D'après le professeur Dana, les hauteurs de l'Est sont nées à l'époque cambrienne, puis elles ont grandi vers la fin du Silurien, à la suite d'un nouveau mouvement du sol, pour s'exhausser définitivement avant la clôture de la période carbonifère. Le premier soulèvement a créé les Apalaches, le second les montagnes Vertes, et le troisième les Alleghanys. Ces trois plissements, groupés ensemble, forment le massif oriental.

La même observation est à faire au sujet des montagnes Rocheuses qui n'ont pris leur profil définitif que durant l'ère tertiaire.

Les fissures produites lors des dislocations ont quelquefois été remplies ultérieurement par des minéraux ou des produits métallifères, et là il s'est créé d'importants filons, tandis qu'ailleurs des émanations diverses imprégnaient des couches, en donnant naissance à des amas ou à des lentilles d'oxydes ou de sulfures métalliques.

Le territoire de l'Union subit de nos jours une transformation qui, pour être lente, n'en est pas moins réelle. Là, comme partout ailleurs, les forces de la nature entrent en jeu et exercent des efforts destructeurs ou créateurs suivant les conditions dans lesquelles ils se manifestent. Les érosions se produisent partout, les désagrégations se continuent et les parcelles, emportées par les eaux ou par les vents, commencent un voyage qui ne finit qu'au moment où la molécule, enfin devenue stable, entre dans la composition d'une assise nouvelle.

De ce travail multiple et varié, de ces luttes d'éléments qui ont lieu à la surface de notre globe, nous ne ferons que mentionner l'existence. L'Océan frappe les mêmes coups sur les roches, les fleuves rongent leurs berges d'une manière identique, les assises s'écroulent sous des influences semblables, en Amérique comme en Europe, et cet émiettement des formations présente aux

yeux un spectacle pareil sur les deux rives de l'Atlantique.

Il est cependant intéressant de noter que certaines actions prennent une ampleur particulière dans le Nouveau Monde, et nous avons cité quelques-unes de leurs manifestations lorsque nous avons parlé de la Royal Gorge, du grand cañon du Colorado, de la grotte du Mammoth, de la rétrogradation des chutes du Niagara, etc.

A cet égard les environs de la Nouvelle-Orléans sont des plus intéressants et l'embouchure du Mississipi présente des particularités remarquables.

Les eaux du fleuve, chargées de limon, déversent chaque jour des atterrissements considérables dans le golfe du Mexique; elles présentent un aspect jaunâtre et roulent vers l'Océan leurs vagues boueuses dans lesquelles une molécule solide gravite avec seize cents molécules d'eau. De cette façon le Père des Eaux jette annuellement dans le

golfe vingt-huit millions de mètres cubes de matières détritiques. Du côté du delta, long de plus de trois cents kilomètres, et dont la surface dépasse trois millions d'hectares, les fonds ne dépassent guère trente mètres. L'amplitude des marées est de trois à quatre décimètres, et, dans la passe la plus importante, celle du sud-ouest, la barre se déplace parfois de cent mètres dans une année.

Une des curiosités de la région est l'apparition des « mud-lumps, » îles flottantes et boueuses, de dimensions restreintes et dont l'origine est encore mal expliquée. Leur existence fournit un thème intéressant sur lequel les hommes de science ont brodé des variations nombreuses et devant les affirmations d'une école se dressent les négations de l'autre. Pendant ces discussions, le fleuve inlassable laisse naître dans ses entrailles et monter à la surface ces horribles mud-lumps qui s'en vont à la dérive, presque insaisissables, comme pour narguer les curieux.

Du nord au sud, de l'est à l'ouest, le sol est agité par des trépidations, et les tremblements de terre sont fréquents dans certaines régions de cette jeune Amérique, plus nerveuse que l'antique Europe.

Cette activité plutonique, à laquelle se rattache le travail des volcans, se manifeste sous un jour curieux dans l'ouest des États-Unis. Là, en effet, on peut surprendre la nature en mal d'enfant et examiner certains procédés qu'elle a dû employer pour arriver à la création des filons.

En Californie, au *Sulphur Bank*, existent des fissures d'où s'échappent des émanations complexes, et les gaz, en se dégageant, abandonnent le long des parois des concrétions qu'il est facile d'étudier.

Mais l'exemple le plus extraordinaire que nous connaissions est celui des *Steamboat Springs*, dans le Nevada, à une petite distance du célèbre « Comstock lode ». Sur une longueur d'environ un kilomètre, cinq frac-

tures parallèles vomissent continuellement de la vapeur, des gaz et de l'eau bouillante qui contient des sels de soude. L'acide carbonique est abondant et l'air est imprégné d'hydrogène sulfuré qui se dégage en donnant naissance à un dépôt de soufre. Les parois s'incrustent de silice, et, dans ce magma, bâillent des cavités irrégulières qui se déforment rapidement en raison des mouvements du terrain. Les dépôts, parsemés d'oxydes de fer et de pyrite, affectent une structure zonée qui rappelle absolument celle de certains filons.

Les manifestations geysériques du Yellowstone park rentrent dans le même ordre d'idées, et, sous l'influence des forces internes, l'ensemble du pays subit des balancements qui modifient lentement le niveau relatif des mers par rapport au continent.

Les États-Unis n'ont pas de volcans, fait évidemment déplorable, mais enfin on ne peut pas tout avoir.

Sur ce vaste sol qui s'étend de San-Francisco à New-York, de Chicago à Galveston, l'activité humaine a fait bien des constations intéressantes. La nature s'est montrée partiale envers ce territoire, où elle s'est plu à semer les richesses minérales, et l'on ne sait quel district choisir pour y trouver le type de l'industrie minière.

La Pensylvanie est curieuse à bien des égards et un de ses traits caractéristiques est la présence du pétrole et du *natural gas*. Du côté de Pittsburg, le sol est imprégné par des carbures d'hydrogène, gazeux, diversement mélangés, mais parmi lesquels prédomine le grisou, l'ennemi terrible du mineur.

Tandis que dans les sombres galeries qui rampent au milieu des massifs de charbon, le grisou guette l'ouvrier pour l'anéantir, dans les assises pensylvaniennes où il est emmagasiné, il se dégage pour venir en aide aux travailleurs. C'est une cu-

rieuse formation que celle où chaque feuillet rocheux constitue la paroi d'une cellule qui sert de récipient au gaz, et il suffit d'un rien pour le libérer. Aussi l'homme ne s'est point fait faute de provoquer la rupture de l'enveloppe et le dégagement du combustible gazeux. Il a mis en œuvre des moyens mécaniques, pratiqué des sondages, foncé des puits, et le docile combustible est capté dans des conduites qui le distribuent là où il doit être consommé, où il doit dégager le calorique qu'il renferme à l'état latent. Atres domestiques et foyers industriels s'alimentent à cette source bienfaisante, mais non pas inépuisable. Le gaspillage s'est produit et déjà des signes certains annoncent que les réserves finiront par faire défaut.

Sur certains points les bancs imprégnés affleurent et il suffit d'y enfoncer des tubes métalliques qui se transforment en conduites. Des émanations gazeuses, enflam-

mées à l'extrémité de ces colonnes creuses, donnent naissance à de curieuses torches qui flambent jour et nuit en produisant une lueur rougeâtre et fuligineuse, lamentable auprès de l'intensité des arcs électriques, et qui semble prophétiser l'épuisement des stocks souterrains.

Les États-Unis et le Caucase sont actuellement les grands producteurs de pétrole. Le précieux liquide existe en une multitude d'endroits, mais nulle part l'exploitation de cette substance n'a atteint l'intensité que l'on constate sur les rives de la Caspienne ou dans le pays de Washington.

Dans le district qui nous occupe, le pétrole imprègne des sables souterrains que l'on rencontre à des profondeurs variant entre cent et neuf cents mètres. Des sondages, forés à travers les morts terrains, vont chercher les bancs productifs et de multiples engins prennent le carbure tantôt à de fortes profondeurs, tantôt à la surface du sol, pour

le conduire aux réservoirs. Complaisant à l'extrême, le pétrole se déverse dans les caissons qui lui sont préparés, s'engouffre dans des tuyaux dont la longueur s'estime parfois par centaines de kilomètres, roule torrentiellement sur les parties déclives pour arriver à franchir les rampes qui leur succèdent et finalement il sort au jour, dans les bassins creusés pour lui, après avoir été canalisé et distribué comme l'eau qui sert à alimenter une grande ville.

Curieuse extraction que celle du pétrole, intensive souvent, folle parfois, fréquemment passagère. L'humanité boit à ces souterrains comme Gargantua buvait aux sources, pour les épuiser. Plus vastes, plus impressionnantes sont les installations, et plus vite les richesses sont taries. On dirait qu'une pieuvre goulue, s'abattant sur le pays, enfonce dans le sol mille tentacules pour en dévorer la moelle. Plus ardente est la bête, plus désolé reste le pays après son

départ. C'est un spectacle affligeant de suivre les rives de l'Oil creek et d'y contempler les puits abandonnés ; on a l'impression d'un pays mort, d'un cadavre pustuleux, effondré par suite d'un épuisement prématuré.

En face de l'activité et de la prospérité de la Pensylvanie et de l'Ohio, nous n'avons pu visiter ce quartier sans mélancolie. En 1865, le pays était riche. Soixante-quinze mille habitants s'y étaient groupés. Le pétrole qu'on en a sorti en dix ans a été estimé à plus d'un milliard de francs. Aujourd'hui le sol est parsemé de ruines et crevassé de fondrières. *Sic transit gloria mundi.*

A côté et au delà des zones pétrolifères, les districts houillers. Là, rien de particulier à dire ; le noir royaume a les mêmes caractéristiques à l'ouest de l'Atlantique, en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en France, en Russie, etc. Les différences n'existent que pour le savant et l'ingénieur,

mais les traits communs aux diverses formations houillères constituent un tableau sensiblement le même pour le profane.

Le public ne sait guère en quoi les charbons gras diffèrent des houilles anthraciteuses et le mystère des produits volatils demeure pour lui impénétrable.

Proportion des cendres, présence des pyrites sont des facteurs qui ont leur importance. Ces éléments sont nuisibles et leur trop grande abondance peut faire rejeter un combustible qui, sans cela, serait excellent. Une houille calcinée en vase clos dégage des gaz dont la propriété varie suivant sa nature. Plus elle est anthraciteuse, moins le dégagement est abondant, tandis qu'à l'autre bout de la série les combustibles émettent un poids de gaz notablement supérieur à celui des éléments résiduels.

La distillation laisse un produit fixe qui est un coke, et la nature de ce résidu dépend non seulement de l'abondance des gaz dé-

gagés mais aussi du pouvoir collant qui varie d'une façon continue des houilles grasses aux houilles maigres.

Avec un combustible approprié, dégageant à la distillation aux environs de vingt pour cent (de son poids)de produits gazeux, on obtient, si le pouvoir collant est suffisant, un coke solide, sonore et apte aux utilisations industrielles, pourvu que la matière première employée n'y abandonne pas trop de cendres ou trop de soufre.

Eh bien, les États-Unis possèdent en abondance tous les charbons, aussi bien les anthracites purs que les houilles à coke, et de puissantes usines ont pu naître à côté des combustibles désirés.

Le touriste ne voit dans tout cela que de grosses agglomérations où rougeoient les fours de calcination, où fument les haldes, où courent de noirs wagonnets, où trépident mille engins bizarres, et tous ces groupes paraissent identiques. De même les

pulsations des puits semblent battre le même rythme et les machines chanter les mêmes hymnes. Pourtant, pour ceux qui s'y connaissent, de profondes différences apparaissent. A qui est habitué aux travaux français ou autrichiens, l'activité yankee semble fébrile. Les machines plus larges et plus robustes ont un souffle plus puissant, les chemins d'extraction vomissent de plus fortes quantités. Bref, tous les organes semblent jouer davantage et possèdent quelque chose de plus mâle et de plus décidé. L'harmonie mécanique est plus au point, et, si bien des détails laissent à désirer, l'ensemble est la plupart du temps satisfaisant.

Cette observation peut se faire presque partout et l'on ressent en présence des exploitations métalliques la même impression qu'en face des houillères. On a fait grand; pour gâcher parfois, pour aller vite toujours. Qu'il s'agisse de cuivre à

l'Anaconda ou, près des grands lacs, à Calumet et Hécla, ou que l'on considère les grandes mines du Névada ouvertes sur le fameux Comstock Lode, la préoccupation est toujours la même : Ne pas perdre de temps; *time is money*.

Le Comstock Lode! quel rêve! une fracture qui se prolonge sur plus de sept kilomètres, à travers les districts de Gold Hill, de Virginia et d'Ophir. Un gîte dont la puissance transversale a atteint jusqu'à deux cents et trois cents mètres, vaste formation encaissée entre une syénite et une andésite amphibolique! Dans tout cela, des *bonanzas*, réparties en lentilles irrégulières, faites de roches spongieuses où l'on trouvait de tout, de l'or, de l'argent natif, des minéraux argentifères, de la galène, de la pyrite, de la blende... Une seule lentille avait trois cents mètres sur deux cent cinquante mètres. En cinq ans le gîte a donné pour trois cent cinquante millions de francs de métaux pré-

eieux et, depuis l'origine, la valeur des minerais extraits a été voisine de deux milliards.

Et maintenant le Comstock Lode est abandonné. Épuisé? non pas, mais inaccessible. A la profondeur de six cents mètres la chaleur était insupportable. Des sources chaudes envahissaient les galeries et l'on a dû renoncer à une exploitation devenue presque impossible.

Puisque nous touchons à la question minière, nous ne pouvons passer sous silence la Californie. Jadis ce nom était synonyme d'Eldorado. Des exodes ont eu lieu vers le Pacifique, mais les pionniers y rencontrèrent plus de déboires que de succès. Aujourd'hui la Californie est devenue un pays agricole de premier ordre et l'exploitation de l'or n'y est plus qu'un accessoire. La contrée ne vaudrait point une mention spéciale, dans un chapitre minier, si ce n'était pour le curieux travail des « placers » pauvres qui

s'y est développé d'une façon remarquable, par suite de la configuration topographique. Il a été possible de capter des eaux et de les aménager, parfois au prix de travaux colossaux, en les conduisant à flanc de coteau, en créant des aqueducs pour leur faire franchir des vallées, pour les mettre à la disposition des mineurs établis en contre-bas. L'eau, distribuée dans des conduites de fonte, était lancée par des appareils spéciaux, des monitors, où elle parvenait avec une pression considérable, contre les graviers aurifères qu'elle désagrégeait et entraînait dans les sluices où l'on recueillait le précieux métal par les procédés ordinaires.

Il est arrivé ceci qu'il s'est créé dans un district une société ayant pour but des installations hydrauliques et vendant l'eau à un grand nombre d'exploitants. Un petit nombre de mineurs réussissaient à vivre à côté d'une compagnie qui cédait les « water rights » et devenait prospère.

Encore un autre spectacle lamentable qui se dresse en face du visiteur parcourant ces anciennes exploitations. L'eau a tout emporté, sables, cailloux et blocs; le pays est rasé, le roc est à nu; on sent qu'il a passé par là une inondation gigantesque, presque un déluge. Et tous ces graviers, roulés par le torrent temporaire, sont allés encombrer le lit des rivières qui cessaient d'être navigables et soulever les colères et les protestations des riverains.

L'or, les mines, partout on en parle aux États-Unis. Dans l'ouest chacun possède un « claim » si ce n'est pas plusieurs. On colporte des histoires merveilleuses; on mentionne des trouvailles invraisemblables; mais on oublie toujours les désastres et l'on ne parle point de ceux qui meurent de faim à côté de leur trésor.

Il est des pays où tout le monde est mineur. L'amour du tréfonds est absorbant, c'est une passion. On y met tout ce que l'on

rêve et les songes d'un exploitant sont fabuleux.

Le prospecteur s'en va, tout seul, car il craint la rivalité d'un compagnon, conduisant un bourriquet qui porte ses outils et ses vivres. Il reste des semaines dans la montagne et en revient maigre et déguenillé. S'il n'a rien trouvé qui lui plaise, il recommence son voyage et il persévère jusqu'à ce qu'une solution intervienne : découverte ou épuisement.

Puis, quand il a fait son choix, il trouve que sa mine est la meilleure du monde. Presque toujours sans ressources, il est généralement de bonne foi, mais il prend ses illusions pour la réalité. Son imagination l'égare et ses exigences deviennent telles qu'il ne tire aucun parti de sa découverte. Quelquefois il consent à prendre des associés, des malins ceux-là, qui s'épargnent la dure besogne préliminaire et risquent quelques dollars pour s'assurer une propriété.

Lorsque ces nouveaux venus ont vu les égarements de l'inventeur, souvent édifiés sur la valeur réelle du gîte, ils ont un enthousiasme de commande que l'on pourrait flétrir d'un autre nom. Ce sont ces gens-là qui sont habiles à saler les mines, c'est-à-dire à y déposer l'or destiné à tromper les experts à qui l'on cherche à faire prendre des vessies pour des lanternes.

Le nombre des propriétés minières existant aux États-Unis est incalculable, et si quelques grandes exploitations ont triomphé, une multitude de travailleurs ont gaspillé leur capital. Il faut du reste bien distinguer entre la valeur totale des métaux extraits et les bénéfices réalisés; ceux-ci ne sont qu'une faible proportion de celle-là!

Un éminent géologue de Washington nous disait un jour que le nouveau monde avait perdu dans les affaires de mines plus d'argent qu'il n'en avait gagné.

IV

LES PRODUITS

Aux États-Unis comme ailleurs la terre s'habille de vêtements variés. Prairies et forêts se succèdent, vergers et champs alternent, couvrant le sol d'épais manteaux ou de maigres tissus. Souvent le roc jaillit à travers les produits végétaux mal répartis, comme le coude d'un gueux émerge au milieu d'une loque déchiquetée.

La flore américaine comprend actuellement bien des espèces importées, mais ce ne sont point celles-ci qui en forment la caractéristique, et l'émigration des produits indigènes a eu lieu, si bien que l'Europe cultive aujourd'hui de nombreux types dont les ancêtres ont traversé l'Atlantique. Il en

résulte une confusion qui n'est point faite pour édifier les observateurs superficiels, et les investigations scientifiques ont à intervenir pour permettre de reconstituer la physionomie primitive de la contrée.

Du reste, les analyses n'ont point fait défaut et la systématisation des faits recueillis a conduit très vite aux classifications. C'est ainsi que Giesebach, qui répartissait à la surface de notre planète vingt-quatre régions florales, en affectait trois aux États-Unis. Il avait inventé la zone des forêts du nord, celle des prairies de l'ouest et celle du littoral californien. Cela était évidemment très simple, mais cette répartition ne pouvait donner satisfaction qu'à son auteur. Du reste, il est à remarquer que les classifications ont cette qualité commune d'être préférées par leur père à toutes les autres, et d'exciter le mépris ou l'indifférence de ceux dont elles doivent faire l'édification.

Sans vouloir critiquer Giesebach outre mesure, il est permis de se demander s'il faisait entrer les forêts du sud-est dans le groupe du nord et comment il casait le périmètre marécageux de la Floride, où se développent de nombreuses plantes. Nous avons peine à croire qu'il pût les assimiler à des forêts, ou qu'il confondît la vase avec le sous-sol résistant du Far-West, ou enfin qu'il plaçât la Floride du côté de la Californie.

Évidemment il est irrespectueux de formuler des questions aussi saugrenues en face d'une grave autorité scientifique et nous admettrons les susdites régions, en tirant au hasard celle des trois dans laquelle nous devons ranger les déserts de l'Utah et les terres basses de l'Atlantique. Ayant ainsi résolu le problème de la classification, nous cesserons de nous occuper des questions générales pour rappeler les impressions que nous ont causées les individus.

Déjà dans les quelques lignes consacrées aux curiosités des États-Unis, nous avons parlé des big trees dont le nom scientifique est *Wellingtonia* ou *Sequoia gigantea*. C'est une curiosité qui a son prix. Les arbres de dix mètres de diamètre sont choses rares sous la calotte des cieux, et la Californie s'est offert le luxe de monopoliser ces géants de la forêt. L'âge de quelques-uns d'entre eux est fixé à trois ou quatre mille ans. N'y a-t-il pas là de quoi faire rêver? Des arbres déjà vénérables, abritant d'une ombre épaisse des peuplades de l'âge de pierre, au moment où la Grèce, compatissante aux malheurs de ce pauvre Ménélas, se ruait sur l'Asie pour détruire les murailles de Troie!...

Du reste le sequoia, s'il fournit aujourd'hui les plus grandes unités du monde, a des rivaux sérieux, et tout grand arbre n'est pas nécessairement un sequoia. Il arrive même que certains sequoias se voient

dominer par des pins colossaux, bien que ceux-ci ne soient pas encore parvenus à dépasser les plus élevés des big trees. Dans le nord-ouest, au milieu des vastes forêts de l'Orégon, des pins, de vulgaires pins, sinon des pins vulgaires, fusent vers le ciel jusqu'à plus de cent mètres.

Nous avouons n'avoir aucune donnée sur l'âge de ces végétaux ni sur leur état de santé. Continueront-ils à croître et à embellir? Le sequoia est-il menacé dans sa royauté pour les siècles à venir? Laissons à d'autres le soin de répondre.

A ceux qui sont habitués à considérer le sucre comme provenant de la betterave, la canne des tropiques peut déjà paraître prétentieuse; mais que diront-ils de l'érable qui, lui, est un arbre véritable? Il ne s'agit plus de la racine à demi cachée dans la terre dont les champs monotones n'offrent aucun abri, mais de troncs aériens qui cohabitent avec d'autres espèces, se groupent

en bosquets et se développent en bois. L'arbre, saigné au printemps, laisse couler un liquide sucré, le « maple sirup », utile à beaucoup et cher aux gourmands.

Le maïs et la pomme de terre, originaires du Nouveau Monde, ont fait leur chemin en Europe. Le premier s'est répandu dans les régions méridionales tandis que la seconde prit le Hanovre comme point de départ. Tout le monde connaît le nom de Parmentier et le succès qu'il obtint en luttant pour la propagation du précieux tubercule.

Et le coton? le modeste coton qui fait l'objet d'un trafic si considérable? Dans les zones favorables on en voit de tous les côtés. Le cotonnier est un arbuste que l'on chérit à l'égal du caféier. Mais il y a un certain nombre de faux cotonniers, dont il faut bien se garder. Ces individus ne fournissent qu'un textile à fibre courte, se liant mal et donnant un fil de très mauvaise qualité. Quelques-uns d'entre eux ont des airs fort

STATE OF CALIFORNIA

séduisants; ce sont des arbres de taille respectable et qui inspirent confiance; mais leur aspect est essentiellement trompeur. Ils ne possèdent que la beauté du diable et l'industrie ne leur trouve que des défauts. Au contraire, le vrai cotonnier a des dehors modestes et ne cherche pas à éblouir. On va le chercher où il se trouve, et on en apporte où il n'y en a pas. On lui fait l'existence douce, mais on ne le laisse guère vieillir. Dès que le produit perd en qualité par suite du déclin de l'arbuste on détruit ce dernier. La devise du viveur, *courte et bonne*, s'applique au pauvre cotonnier.

La Californie, cette ancienne terre promise du chercheur d'or, est devenue une contrée agricole de premier ordre. Le climat et le sol sont excellents, les habitants industrieux. On y récolte des fruits superbes et on y fabrique d'excellents vins. Un Yankee qui se respecte déclarera que les pêches de Los Angeles sont plus fines que

celles de Montreuil, que les pommes de Sacramento valent cent fois nos reinettes et que les vignobles de Bordeaux sont sans valeur à côté de ceux du San Joaquim. Toutes les opinions étant respectables, nous n'hésitons pas à être d'un avis diamétralement opposé. Nous admettons bien qu'il existe à Paris des restaurants où l'on sert d'abominables fruits à des prix exorbitants et où l'on verse avec des précautions excessives des mixtures qui n'ont de commun avec les grands crus que le nom, et nous ne faisons aucune difficulté de proclamer que la Californie fournit l'égal de ces choses-là. Mais quand il s'agit de choses véritablement fines... Après tout, c'est une question de goût et d'habitude. Allez donc dire aux Nantais que leur *gros plan* est le cousin du vinaigre!...

Tout étant grand aux États-Unis, le nombre d'animaux y est aussi considérable; peut-être faudrait-il dire fut considérable,

mais, comme nous ne précisons pas exactement les dates, laissons le présent sus-mentionné. En dehors des moustiques et des animaux désagréables, désignés sous le nom collectif de vermine, il semble que les pigeons affectionnent particulièrement le nord de l'Amérique.

Un ornithologiste très distingué, Audubon, issu d'un père Français et né à la Nouvelle-Orléans, ce qui donne à ses affirmations un caractère d'authenticité incontestable, déclare avoir assisté un jour à une migration de ces intéressants volatiles. C'était sur les bords de l'Ohio; en vingt minutes l'observateur compta cent soixante-trois colonnes et évalua la passée à deux milliards d'individus. Voilà un chiffre à faire pâlir de dépit les colombiers les mieux garnis et à inspirer des craintes aux cultivateurs jaloux de leurs récoltes.

Fenimore Cooper, dans *les Pionniers*, nous montre un ingénieux citoyen en train

de bombarder des nuages de pigeons avec un vieux pierrier.

A côté des animaux qui pullulent il y a ceux qui sont toujours trop nombreux. Dans cette catégorie il faut ranger bon nombre de reptiles, parmi lesquels le célèbre serpent à sonnettes qui, bien que marquant des préférences pour le Mexique, ne dédaigne point les territoires méridionaux de l'Union. Puis on rencontre nombre d'araignées dangereuses et de reptiles venimeux. Heureusement ils ne forment point des phalanges serrées comme les canards, pardon, comme les pigeons d'Audubon, mais, tels qu'ils se présentent, ils alignent des bataillons numériquement respectables.

Les forêts et les montagnes constituent un habitat qu'affectionnent les fauves. L'Afrique et les Indes priment l'Amérique, puisque ces contrées nourrissent le lion, le tigre, l'éléphant, le rhinocéros, etc.; mais les montagnes Rocheuses regardent les

chaînes européennes avec dédain, dès qu'il s'agit de fauves. Elles mettent en ligne un certain nombre de félins suffisamment féroces et le roi de la montagne, le terrible ours gris. Nos ours du vieux monde sont d'honnêtes plantigrades convenablement civilisés et dont l'humeur n'est pas essentiellement guerrière. Ils comprennent que le règne végétal fournit un certain nombre de mets succulents et que la brutalité expose à des dangers. Aussi, dans les régions ursifères, est-on souvent obligé à se livrer à des recherches consciencieuses pour arriver à rencontrer ce quadrupède.

Aux États-Unis le *grizzly* ne se contente pas de miel. Il se met volontiers en quête d'une proie et prend le premier l'offensive. En raison de sa forme et de ses instincts, c'est certainement le plus terrible des ennemis que l'on puisse rencontrer. Se trouver nez à nez avec un ours gris au coin d'un bois, quand on est en train de contempler

un big tree, vous enlève toute velléité d'admiration, et on trouve infiniment stupide un pays où les arbres sont si gros qu'on ne peut en embrasser le tronc pour grimper jusqu'à leurs branches. Ce sentiment banal qu'inspire au vulgaire une masse ursine pesant quelques centaines de livres n'est point partagée par les chasseurs; la griffe d'ours gris est un trophée envié chez les Peaux-Rouges.

Une des distractions de la prairie, qui en possède bien peu, est la rencontre d'un village de chiens de prairie. Ces curieux animaux édifient dans la plaine de petites huttes où ils se réfugient en cas d'alerte; ces édicules, groupés ensemble, constituent les *dog-towns*. Les habitants de ces bizarres constructions n'ont point de timidité en excès; ils s'installent volontiers à proximité des voies ferrées et une de leurs occupations paraît être le spectacle du train qui passe. Du wagon, on peut les apercevoir, gravement assis sur le derrière, contempler le

convoi, dont le vacarme ne les trouble nullement. On dirait les notables d'une petite ville s'amusant au mouvement de leur chemin de fer.

Quant aux castors, ils reculent tous les jours devant la civilisation, décimés par les chasseurs qui les poursuivent à outrance. Jadis on les rencontrait partout, tandis qu'aujourd'hui leurs colonies se font rares, bien qu'éparpillées sur un large espace entre l'Hudson et l'Orégon.

Que dire de ce pauvre castor qui n'ait déjà été dit? Tout le monde sait que c'est un bûcheron émérite, qu'il abat des arbres à force de les ronger et qu'il met en action le fameux principe : Patience et longueur de temps...

Qu'il est intéressant, ce petit animal! Comme on voudrait l'aider quand on le voit attaquer par le pied un tronc convenablement choisi pour en déterminer la chute en travers d'un ruisseau! Et ce tronc abattu va

servir d'arc-boutant à un amas de pierres et d'argile que les castors vont apporter.

Puis, dans le bief d'amont, créé artificiellement, au moyen de cette digue bien établie, la communauté édifie des cylindres faits de branches et d'argile battue, maisons qui sont fermées par en haut en forme de cônes et où l'on ne peut pénétrer que par une porte inférieure pratiquée au-dessous du niveau des eaux.

Quel curieux travail! L'animal apporte ses pelotes d'argile, les met en place de ses bras courts, puis, faisant volte-face, il se sert du battoir constitué par sa queue pour damer la matière plastique. Ils sont si amusants avec leurs airs de souris affairées, et les coups qu'ils battent avec leur appendice caudal font involontairement songer au travail des lavandières!

Quand on raconte ces choses, on a l'air de se moquer des gens. Allez donc dire à de braves paysans de la Savoie ou du Berri que

des gros rats font ce que des hommes ne savent point faire. Le voyageur qui, le premier, a fait de semblables récits a dû passer pour un échappé du livre de Gulliver.

Plus imposant comme masse, mais infiniment moins intéressant, est le bison, une grosse bête très laide dont on a fait le collègue du castor en rangeant ces deux animaux dans la même classe : celle des individus appelés à disparaître.

Le bison est encore un de ces produits que tout le monde connaît. Tous les auteurs en parlent, même quand ils n'en ont pas vu. Abattre un bison d'une bonne balle bien envoyée n'est pas donné à tout le monde. Généralement on a bien la balle et la bonne intention, mais ce qui fait défaut c'est le bison lui-même, d'autant plus que, quand on se trouve nez à nez avec la brute, souvent on la manque. Sur cent chasseurs qui partent avec l'idée bien arrêtée de procéder

à une hécatombe de buffalos, quatre-vingt-dix-huit reviennent avec des lièvres. Quelquefois les deux autres ne reviennent pas. La chasse au bison est une médaille qui a son revers et la corne d'un beau bœuf n'est pas toujours clémente.

Il fut un temps où la prairie était remplie de troupes de bisons dont les bataillons serrés empêchaient les trains d'avancer, quand il prenait fantaisie à ces quadrupèdes d'envahir la voie devant un convoi en marche. Nous avons bien vu des locomotives en détresse pour cette raison. Mais les troupeaux qui encombraient la voie étaient constitués par de modestes bœufs en rupture de pâturages et affolés par les sifflements de la vapeur. De bisons, nous n'en avons aperçu que dans les ménageries et dans certaines *reserves* où on les entretient pour le plaisir des touristes et la satisfaction de quelques chasseurs privilégiés. Dans la prairie, on leur fait une guerre acharnée. Les immenses

troupeaux d'autrefois sont remplacés par des bandes de paisibles ruminants élevés et soignés dans un but alimentaire.

Peu à peu les races caractéristiques disparaissent, soit qu'on détruise les individus par cupidité comme pour le castor, soit qu'on veuille réellement anéantir l'espèce comme pour l'ours gris. L'homme protège les animaux qui lui sont utiles au détriment des autres, et ceux-ci, lentement peut-être, mais sûrement, finiront par disparaître. En ce moment une sélection s'opère qui transforme la faune, en l'appropriant aux besoins du maître.

Parmi les êtres aborigènes on doit compter l'homme. La race actuelle, faite d'Anglo-Saxons, de Celtes, de Germains, de Français et d'Espagnols, est une agglomération de conquérants. Les nouveaux venus ont emporté là-bas les qualités et les vices européens. Ils parlent nos langues, ils ont des habitudes voisines des nôtres, ils sont de-

venus une nation qui, à proprement parler, n'a d'américain que le nom.

Lorsque au seizième siècle on entreprit de fonder des colonies dans ce pays qui devint depuis les États-Unis, les aborigènes pouvaient exister au nombre d'environ un million cinq cent mille. Aujourd'hui il en reste à peine la cinquième partie.

Ces peuples étaient chasseurs, par suite nomades. Quand ils avaient épuisé un territoire, ils allaient chercher fortune ailleurs. Pour beaucoup d'entre eux ces migrations n'étaient que périodiques. Limités dans leurs vagabondages par les mouvements des peuplades voisines, ils vivaient dans une région déterminée dont ils occupaient successivement les différents points. Ils revenaient parfois planter leurs tentes aux endroits jadis occupés par leurs aïeux et redevenus giboyeux après un épuisement momentané.

Il est assez difficile de préciser les raisons qui motivaient les déplacements de ces peu-

plades : le caprice d'un chef, l'effroi d'une famille, la volonté ou les incantations d'un sorcier déterminaient une migration. Il suffisait qu'un soir d'orage le vent sifflât plus lugubrement dans les branches pour que la tribu s'imaginât entendre un avertissement des ancêtres éveillés ou les menaces des esprits jaloux. Alors on repliait les tentes bariolées, on chargeait les bêtes de somme, et la bande se mettait en route, en quête d'une nouvelle installation.

Souvent de petits rameaux se détachaient du tronc principal; on s'en allait, les armes à la main, tenter la chance. Souvent exterminés, quelquefois vainqueurs, ces chasseurs guerriers donnaient le spectacle des invasions dont l'Europe, longtemps auparavant, avait été le théâtre.

Toujours en guerre les uns contre les autres, ces Indiens s'exterminaient méthodiquement. S'ils n'avaient point le canon comme *ultima ratio regum*, ils possédaient

le tomahawk ou hache de guerre, la lance, le couteau, etc., objets bien suffisants pour faire passer un rival de vie à trépas. La bataille à l'arme blanche engendre la fureur, tandis que la fusillade à distance produit souvent la panique. Dans les luttes modernes, on se préoccupe volontiers de se protéger, car on ne voit pas l'ennemi. Dans la mêlée, on cherche à égorger l'adversaire, car on sait bien qu'on court moins de risques en lui faisant face qu'en lui tournant le dos. Aussi, malgré l'insuffisance de leur armement, les « Red Skins » eurent des boucheries fort décentes.

Aujourd'hui on ne voit plus guère d'Indiens sur le sentier de la guerre. Parqués et gardés comme ils le sont, ils ont cessé d'être dangereux, car ces anciens maîtres du sol en sont devenus les parias. La sécurité du régime actuel exige des précautions. A-t-on pris les meilleures? Que d'autres répondent pour nous.

Quelquefois des bandes s'échappent des réserves, de véritables *desperados* ceux-là. Ces *evasions* se produisent surtout du côté du Mexique. Les Apaches sont coutumiers du fait. Du reste rien de commun entre ces bandits qui brûlent les récoltes, égorgent le bétail, commettent mille méfaits et les héros de Gustave Aimard et de Fenimore Cooper.

En dehors des Peaux-Rouges, qui conservent encore un semblant d'indépendance dans les districts qui leur ont été assignés par ceux qui les dépossédèrent, il existe un certain nombre de villages ou même de villes le long des chemins de fer, et là vivent d'honnêtes Indiens dont l'industrie principale, pour ne pas dire unique, est l'exploitation du voyageur.

Dès que le train entre dans une de ces gares (simple métaphore, car la gare est réduite bien souvent à une cambuse où s'abrite la station télégraphique, et le train stoppe en plein air), les têtes curieuses se

penchent aux portières. On se bouscule pour apercevoir les indigènes en grand costume, et l'on a la naïveté de croire que ces fantoches théâtraux représentent les guerriers de la prairie.

On admire tel personnage à la figure violemment bariolée, couronné de plumes de héron, et traînant au mollet des queues de renard ou des touffes de crin représentant des chevelures, et, tout bas, les curieux nomment un grand chef, sans se douter que cet immobile individu n'est qu'un tenancier de gargotte surveillant du coin de l'œil les squaws qui vendent les petits produits de l'industrie locale.

Ces Indiens portent le costume national à la manière de nos Bas-Bretons, qui pendant toute l'année traînent le sabot et le pantalon de gros drap pour ne revêtir les vêtements ancestraux qu'au jour où des touristes viennent leur marquer de l'intérêt pour d'antiques usages par une pluie de gros sous

qui provoque des libations à l'auberge.

Bien autres sont les vrais « sauvages ». Des guenilles autour des reins, un bon winchester au poing et de la haine plein le cœur : voilà ce qui les caractérise. C'est contre de véritables fauves que les *cow boys* ont à lutter et qu'on lance les troupes régulières. Les belles statues admirées aux stations ne se révoltent pas. Red Cloud était né dans la prairie, et quand il s'est montré aux blancs c'était en brandissant d'une main son rifle fumant, en frappant de l'autre avec le tomahawk.

Buffalo Bill, d'hippodromesque mémoire, nous a exhibé un Wild West de convention, machiné comme une féerie et qui ressemble à la réalité comme une bergerade peint les mœurs des paysans.

D'ailleurs la « question indienne » est complexe. Il existe à Washington tout un service qui en vit. Les uns défendent les Peaux-Rouges comme des victimes aux-

quelles on a tout dérobé; les autres les attaquent en les comparant à des bêtes fauves. Ces discussions montent jusqu'au Parlement, où l'on préconise les mesures de protection tout en envisageant les possibilités d'une extermination. Théories compliquées et pratiques louches abondent autour de ce problème. La vérité est que des groupes financiers visent les territoires affectés aux aborigènes et que mille moyens sont mis en œuvre pour les obtenir. Certains citoyens de l'Union sont très violents à cet égard et formulent les accusations les plus graves. Ne vont-ils pas jusqu'à dire qu'on a vendu aux Peaux-Rouges des couvertures provenant d'hôpitaux où des varioleux étaient en traitement? Vraie ou fausse, l'accusation est formulée et maintes fois nous avons entendu affirmer le fait.

Les caractères généraux de la race sont assez difficiles à saisir. Beaucoup de ces peuplades, désireuses de perfectionner la

nature, déforment la tête des nouveau-nés, déformation qui a une tendance à devenir héréditaire. Une tribu a mérité le nom de Têtes-Plates à cause de l'aspect du crâne, lentement modelé durant l'enfance d'après une conception esthétique des plus spéciales.

Pourtant quelques observateurs ont cru démêler des caractères communs : tête légèrement pyramidale, occiput aplati au-dessous de la protubérance et renflé latéralement, arcade zygomatique présentant un excès d'écartement, fosses nasales grandes, arcade maxillaire projetée en avant, sans proclivité sensible des incisives, branches de la mâchoire inférieure assez fortes et déterminant une courbe et non un angle. Quant aux formes du corps, elles sont extrêmement variables et leur appréciation dépend du goût de l'observateur. Les Iroquois et les Algonquins furent, paraît-il, de beaux hommes, tandis que les Dakotas ont une

réputation de laideur solidement établie.

Toutes ces peuplades ont des traits de caractère communs : un grand amour de l'indépendance et une férocité inouïe. Ce mélange de sentiments étonne toujours un conquérant. Le vainqueur trouve parfaitement stupide que le vaincu ne veuille pas se soumettre, ce qui est évidemment peu sage quoique estimable, et le plus fort ne comprend point les manifestations d'une exaspération qu'il détermine en spoliant le plus faible. Un guerrier qui, toute sa vie, n'a dépendu que de sa force et de son sang-froid ne considère point la résignation comme une vertu capitale. C'est un fauve si l'on veut, mais n'est-il pas supérieur aux bandits qui naissent sur le fumier des grandes villes?

Faut-il nommer les principales tribus? Algonquins, Illinois, Abénaquis, Natchez et Mohicans, célébrés par la littérature; Iroquois et Hurons, qui jouèrent un rôle si im-

portant dans l'histoire du Canada, Cherokees, Creeks, moins connus en France ; Sioux, Dakotas, Osages, Pawnies, entre le Mississipi et les montagnes Rocheuses ; Pueblos, Comanches, Apaches dans le sud, etc., etc.

Actuellement les Indiens comportent deux classes : les Indiens *mansos*, qui ont adopté la domination des Anglo-Saxons, et les Indiens *bravos*, qui vivent dans les *reserves* et qui restent les ennemis terribles des blancs. Ce sont ces derniers qui accomplissent les « raids » au milieu des fermes et qui massacrent les colons. Ce sont leurs chefs qui s'appellent Red Cloud et Geronimo. Ce sont eux qu'on transplante parfois en Floride, où on les choie, après avoir mis leur tête à prix. L'administration ordonne le massacre, mais recule devant l'exécution.

L'origine de ces peuples est obscure. L'ethnographie n'en est point faite. Les savants constatent des infiltrations de sang jaune, blanc et nègre pélagien ; tout cela est

bien vague et bien timide, le sang étant éminemment rouge. Un fait incontestable, c'est que le type mongol est assez fréquent chez les tribus du nord-ouest. La proximité du détroit de Behring laisse entrevoir la possibilité d'une immigration venue d'Asie.

Ceux qui ont écouté les contes locaux et scruté les traditions indigènes ont constaté une parenté entre certaines légendes mexicaines et des croyances asiatiques. Quant aux relations entre l'Extrême-Orient et l'Amérique, elles sont certaines, disent les Chinois et les Japonais. Bouddha, plein de sollicitude pour ce monde ignoré de l'Europe, a, paraît-il, soufflé la vocation de l'apostolat à des missionnaires qui vinrent développer aux Peaux-Rouges les mystères et les béatitudes du nirvâna.

Si le blanc dédaigneux eût appris les dialectes indiens, il eût recueilli nombre de légendes dont l'étude eût sans doute conduit à des conclusions ou tout au moins à

des inductions. Mais les savants qui ont possédé les langues indigènes sont assez rares, et la plupart du temps les récits n'ont été recueillis que par l'intermédiaire d'interprètes ignorants, de chasseurs blancs et de trappeurs qui les déformaient en les traduisant.

La connaissance de ces idiomes devient de plus en plus difficile. Les *mansos* adoptent l'anglais ou l'espagnol et les *bravos* sont devenus intraitables. Il est à regretter que les études philologiques n'aient pas été poussées à fond. On a beaucoup parlé des études américaines, mais à part quelques travaux remarquables d'érudits consciencieux, les Yankees ont fait plus de bruit que de besogne. Qu'il nous soit permis de citer ce que nous avons écrit à ce sujet en 1890.

« Les langues de l'Amérique du Nord ont été appelées polysynthétiques par Duponceau, et Sieber les a dénommées holo-

phrastiques (exprimant l'idée dans son tout). Cette synthèse s'accentue quelquefois dans les mots composés, au moyen d'un enchevêtrement spécial qui a reçu le nom d'*encapsulation*. Tous ces idiomes, inégalement développés, présentent une persistance marquée de l'agglutination; les radicaux sont peu nombreux, et leur mécanisme, tout en permettant une forme imagée, n'est pas compatible avec une grande précision.

« Au point de vue grammatical, relevons quelques bizarreries, telles qu'un double pluriel (l'inclusif et l'exclusif) exprimant la possession ou la non possession; l'existence d'un duel, de conjugaisons par inflexions ou désinences, avec changements par préfixes ou intercalations, d'où une grande richesse du verbe.

« La phonétique comporte l'articulation de certaines consonnes spéciales, quelquefois détonnantes, et dont il est impossible de se faire une idée sans les avoir entendues.

Le rythme de la phrase se base sur deux accentuations, l'une appuyée, l'autre frappée, toutes deux extrêmement singulières pour notre oreille.

« Ajoutons que Max Muller a réparti ces idiomes en douze groupes ainsi dénommés : Kenai, Athapasca, Algonquin, Iroquois, Sioux, Pawnie, Apalache, Goloutche, Orégonais, Californien, Yumien, Texien. »

Quant à la population actuelle, elle comprend les hommes de couleur et les blancs. Pas de nègres, vous entendez bien, des « coloured men », dénomination vague qui ne préjuge rien sur la puissance du pinceau qui a barbouillé l'individu, mais qui dans la bouche de l'Anglo-Saxon a au moins la signification de notre mot mulâtre.

Quant à leur origine, tout le monde la connaît : c'est l'esclavage, c'est l'importation de l'ébène africain, importation due à un excès d'amour pour l'humanité, dans le but d'épargner aux Peaux-Rouges les ri-

gueurs de la servitude. Eh bien, voyez comme les meilleures intentions sont méconnues. Les Red Skins n'en furent pas reconnaissants.

Les blancs sont d'origine anglaise, avec addition de sang allemand, français, italien, espagnol, suédois, etc., une véritable salade russe. Tout cela a fini par faire une race spéciale, encore en cours d'évolution, mais déjà caractérisée.

Si l'homme fait la terre, le sol réagit sur son maître et le façonne à son insu. C'est la théorie de l'adaptation. L'Américain issu de race anglaise pure n'a pas conservé son type primitif. La tête n'a plus le même volume, les os zygomatiques ont pris de la force, la mâchoire s'est modifiée, le pied est moulé d'autre façon... Bref, il y a eu transformation due à l'ambiance, sans compter que...

Parfaitement, il est de beaux Indiens et il en fut de superbes; de plus, certains métis

ne le cédaient point en grâce à feu Antinoüs. Comme les femmes, fussent-elles anglo-saxonnes, ont le cœur tendre et que Vénus est de tous les temps et de tous les pays, nous trouvons bien difficile de faire la part du milieu en face des possibilités amoureuses. Il est bien entendu que prises isolément toutes les femmes sont des dragons de vertu près desquels Lucrèce ne valait pas grand'chose, mais, en masse, c'est étonnant comme l'exception est susceptible de devenir la règle.

Du reste, nous nous déclarons incompétent dans la matière; nous croyons simplement à une affinité mystérieuse capable de vicier les observations les mieux faites. Que la transformation soit due à l'influence d'Éros ou à celle du territoire, elle est indéniable, et nous sommes tout simplement tenté de croire qu'entre ces deux facteurs il y a collaboration.

Quant à l'élément chinois, il a été jusqu'à

présent sans grande influence sur l'évolution de la race. Les jaunes coexistent avec les blancs, sans beaucoup plus, et la plupart, vivants ou morts, retournent vers le Céleste Empire.

V

UN PEU D'HISTOIRE

L'Amérique ouvre pour nous son histoire au moment où elle fut découverte par nos marins ; mais, longtemps avant cette époque, l'humanité s'agitait sur ce territoire, y avait entamé des luttes, fondé des royaumes et passé par des alternatives de prospérité et de revers. Dans la partie qui devint les États-Unis, il ne semble point qu'avant le quinzième siècle on ait vu s'élever de grands royaumes ni qu'on ait joui des bienfaits d'une civilisation avancée.

Les recherches entreprises n'ont jusqu'à ce jour rien montré qui soit comparable aux restes constatés au Mexique, dans l'Amé-

rique centrale ou au Pérou. Ni les Aztèques, ni les Toltèques, n'ont eu de rivaux septentrionaux et la vallée du Mississipi ne s'est point trouvée soumise à un sceptre puissant comme celui des Incas.

La condition générale de ces peuplades préhistoriques qui voguèrent entre le cap Hatteras et le Pacifique semble avoir été très analogue à celle des Peaux-Rouges au moment de la conquête, et l'antiquité américaine cousine de très près avec les âges obscurs de l'Europe. Armes de pierre, instruments éclatés ou polis, débris d'animaux façonnés et rendus utilisables... ce sont les mêmes trouvailles sur les deux rives de l'Atlantique.

Pourtant une curiosité, presque une spécialité : les *earth-works*, œuvres des *Mount-builders*, curieux amas de terre, dont les bizarres tracés affectent parfois des formes animales, tel le *Great Serpent mound*, tumulus long d'environ trois cents mètres,

tandis que sa largeur à la base atteint à peine dix mètres. La hauteur actuelle ne dépasse guère la taille d'un homme. En plan, ce travail représente un serpent, et, dans la gueule ouverte, les constructeurs ont figuré une éminence isolée, de forme elliptique. Que signifie cette construction? Certains auteurs y ont vu la trace d'une croyance asiatique, le mythe de l'œuf et du serpent.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les communications entre l'Asie et l'Amérique n'étaient point impossibles. Le détroit de Behring n'oppose point aux pêcheurs un obstacle bien redoutable et l'Asie a pu rayonner sur l'Amérique comme elle a éclairé l'Europe.

Quant aux relations directes entre le Vieux Monde et les Red Skins, ont-elles jamais eu lieu? De ce que l'on a constaté une certaine similitude dans la raideur des lignes entre quelques monuments mexicains et certains temples égyptiens, faut-il en

conclure que de hardis navigateurs, qui ne sont jamais revenus, sont allés porter aux rives de l'Anahuac, avec les débris de leurs vaisseaux, les principes d'une architecture caractéristique ?

Il n'y a point d'impossibilité à cet égard et la thèse a été soutenue, mais la démonstration n'a jamais été faite et, jusqu'à preuve du contraire, mieux vaut un scepticisme prudent que des théories hasardées.

Quelques Américains fort intéressants, mais plus romanciers qu'historiens, ont repris la tradition de l'Atlantide et ont imaginé que, lors de l'effondrement de ce continent problématique, les dernières hordes portèrent aux différents pays des notions communes. C'est une charmante histoire dont Platon reste toujours le parrain.

Qui sait si quelque barque américaine n'est pas venue, poussée par la tempête, se briser sur les rochers européens? Le moyen âge a bien recueilli d'étranges épaves que

les navigateurs de la renaissance ont considérées comme les œuvres d'une terre occidentale. Une légende a pu naître, soit en présence des débris d'un naufrage, soit par la transmission défigurée de quelque événement, tel que l'arrivée de voyageurs exténués, morts peu de temps après leur venue dans un pays barbare dont ils ne parlaient point la langue.

Mais à quoi bon spéculer? Toutes les hypothèses sont plausibles pourvu qu'elles ne soient point absurdes, et il est absolument inutile de les entasser, car supposer ne prouve rien. Revenons donc aux faits connus et ne nous égarons pas dans les domaines obscurs de la préhistoire.

Cela nous ramène à la découverte, c'est-à-dire à Christophe Colomb, n'est-ce pas? Eh bien, non, le Génois n'a point découvert l'Amérique. On la connaissait bien avant lui.

Le marquis d'Hervey a établi que les

Chinois, dès le deuxième siècle de l'ère chrétienne, déclaraient que, vers l'orient, existait, à une grande distance, un vaste continent baigné à l'est et à l'ouest par la mer. Lorsque Tavernier fit son voyage aux Indes, il dut entendre quelque tradition analogue, car, à propos du commerce des pierres précieuses, il émet l'avis que des relations durent exister entre l'Asie et l'Amérique bien avant les découvertes des Européens.

Du côté Européen, ce furent les Scandinaves qui les premiers allèrent en Amérique; ils n'étaient point poussés par des désirs scientifiques ou des appétits géographiques. Ils allaient droit devant eux, comme des chiens en quête, cherchant peut-être au delà de l'Océan la demeure des géants, le fameux Jotunheim où tant de richesses étaient accumulées.

Pour eux, d'ailleurs, leurs découvertes n'avaient aucun sens spécial. C'était du sol

après de la terre, des golfes après des baies, des sujets après des esclaves. Ils allaient plus loin, toujours plus loin, à la recherche d'une proie qui se dérobait toujours, soutenus par l'espoir de faire quelque jour une découverte merveilleuse, et animés par les exemples d'Odin ou de Thor, qu'ils rêvaient d'imiter pour mériter la Walhalla.

Dès le sixième siècle, des pirates norrains visitèrent le Groenland et Biorn Hersuegsen aborda au Labrador vers la fin du dixième siècle.

Un peu plus tard, Leif Ericson descendit à Terre-Neuve. Au onzième siècle, des Islandais relâchèrent au Vinland, et en 1390, les frères Zeno firent une expédition à Terre-Neuve, que Cabot revit en 1490.

Tout cela n'enlève rien à la gloire de Colomb. Jusqu'alors ces découvertes ne systématisaient point la distribution des terres. Les Scandinaves regardaient les nouveaux territoires comme une extension de leur

domaine, tandis que Terre-Neuve n'était qu'un accident atlantique de même ordre que les Açores. Il n'y avait rien dans ces voyages qui pût influencer l'esprit du grand homme. Son projet basé sur la conviction qu'il avait de la sphéricité de la Terre et du développement des pays orientaux, reste aussi net et aussi majestueux. Mais ce ne fut que le 8 octobre 1492 que Christophe Colomb aborda à Guanahani (San Salvador) et ce voyage fut suivi de trois autres qui lui permirent de reconnaître surtout les Antilles.

Cabot, hanté par les mêmes idées que Colomb, signala l'Acadie en 1497. Trois ans plus tard, Cortereal poussait jusqu'au Labrador. En 1524 Verazzani visitait Terre-Neuve et les grands lacs, région que Cartier revoyait dix ans plus tard.

Au sud, Ponce de Leon découvrait la Floride en 1512; Alvarado, en 1543, poussait jusqu'aux bouches du Mississipi; Ribault

relevait la Caroline en 1562. Alors le mouvement s'accentuait : Frobisher allait au Labrador en 1576, et, en 1608, Champlain voyait la grande baie qu'Hudson explorait en 1609 et 1610. Pendant ce temps, Raleigh abordait en Virginie, et, en 1683, Cavelier de la Salle parcourait la Louisiane.

Sur la côte du Pacifique, même empressement. Cortez en 1535, Ulloa en 1540 suivaient le littoral californien. Drake baptisait la Nouvelle-Albion en 1579. Behring entreprenait d'importants voyages et découvrait le détroit qui porte son nom en 1728 et les îles Aléoutiennes en 1745. De 1778 à 1793, Cook et Lapérouse complétaient la reconnaissance de ces rivages.

Les Français s'étaient établis au Canada et, de 1562 à 1565, ils eurent la Floride pour objectif. Leurs tentatives de colonisation échouèrent. Vingt ans plus tard, les Anglais apparurent en Virginie et, en 1614, ce fut le tour des Hollandais qui s'instal-

lèrent dans les Nouveaux-Pays-Bas. New-York, créée par eux, débuta sous le nom de Nouvelle-Amsterdam. En 1627, les Suédois s'établissaient sur les rives de la Delaware.

Les persécutions religieuses, survenues en Europe à la suite des prédications protestantes, alimentèrent les contingents du Nouveau Monde, et provoquèrent la colonisation du Massachusetts en 1620, du New-Hampshire en 1621, du Maryland en 1632, du Connecticut en 1635, et celle du Rhode-Island en 1638.

En 1662, le comte de Clarendon obtint la Caroline; en 1681, William Penn, venu à bord du *May Flower*, débarquait en Pensylvanie et une compagnie anglaise se fondait pour exploiter la Géorgie en 1732.

Dès 1683, les Français qui, partis du Canada, avaient exploré la vallée du Mississipi, venaient en Louisiane, où ils s'installaient en 1699. La Nouvelle-Orléans fut

créée en 1717 par les soins de la compagnie française.

On ne peut songer sans mélancolie à cette période de l'histoire américaine qui fut si cruellement la nôtre. Nous étions au Canada, où nous avons laissé des traces profondes. Nous étions à la Nouvelle-Orléans, où il reste encore tout un quartier français. En 1682, Cavelier de la Salle érigeait un trophée aux armes de notre pays sur le delta du Missis-sipi. Joliet et Marquette, en 1673, avaient visité le Michigan... Et aujourd'hui il ne reste de tout cela qu'un vague souvenir et notre défaite là-bas a, aux yeux des Yankees actuels, les charmes d'une exécution méritée.

L'héroïsme de Montcalm ne compte plus. Il fut tué en 1759 pour défendre les quelques arpents de neige auxquels on tenait si peu à Versailles. Il tombait en même temps que le général anglais, mortellement frappé lui aussi. Il avait fait des prodiges, avec

une poignée d'hommes, contre une armée dix fois supérieure. Qui se souvient de ce héros, qui n'a pas de statue? Hélas! ce sont des Anglais qui, en 1827, ont élevé un obélisque, dans les plaines d'Abraham, où fut livré le combat décisif, et ils ont gravé, l'un à côté de l'autre, les deux noms de Montcalm et de Wolfe.

En 1763, le traité de Paris cédait à l'Angleterre le Canada, où palpitent encore des villes aux cœurs français, telles que Québec et Montréal. Cette défaite de nos troupes n'était qu'un épisode dans l'histoire de l'Amérique au berceau. Les luttes qui avaient lieu entre les Suédois et les Hollandais avaient tourné à l'avantage de ces derniers, mais les Anglais finirent par expulser les vainqueurs et dominèrent sur les territoires contestés.

Le cabinet de Saint-James, à la tête d'un nouvel empire, trouva de toute urgence d'en organiser la défense et pensa que le protégé devait payer le protecteur, en vertu de

l'axiome que toute peine mérite salaire. Le surcroît de dépenses entraîna l'application de taxes nouvelles dont l'incidence fut mal appréciée par les colons. Ceux-ci, qui n'avaient point demandé les garnisons anglaises, trouvèrent de fort mauvais goût qu'on leur présentât une carte à payer et s'avisèrent de contester la validité de mesures sur lesquelles on ne les avait point consultés.

Le Parlement fit d'abord droit à leur requête, surpris par l'audace des récalcitrants, mais il se ravisa et procéda à de nouvelles impositions. Là-dessus, les colons protestèrent derechef et prirent des mesures vexatoires qui indisposèrent fortement la digne Albion. Toute une série d'aventures se déroula à propos des taxes sur le thé, les seules maintenues en fin de compte. Mais les Américains en herbe se montrèrent intransigeants; ils ne voulurent point faire de concession et refusèrent d'acquitter l'impôt

voté. Ils allèrent même jusqu'à s'emparer de navires chargés de thé, qui se trouvaient dans le port de Boston, et jetèrent la cargaison à la mer.

Les aimables colons qui se divertirent ainsi poussèrent fort loin le raffinement; ils se donnèrent en même temps les plaisirs du carnaval, car ils procédèrent á leur petite opération, déguisés en Indiens. Ce « tea party », ce petit five o'clock avant la lettre, montre de la part des acteurs un certain mépris pour le produit chinois, une ignorance du parfum cher aux Célestes. A vrai dire, cette indifférence palatale subsiste encore aujourd'hui et nous avons vu des Américains dédaigner les délicates feuilles du Pekao ou du Souchong pour l'atroce mixture de Ceylan, ce *delicious english breakfast tea.* Ce que nous avançons là est peut-être une hérésie au point de vue anglo-saxon. Un Français ne boit de thé que lorsqu'il est malade (c'est une plaisanterie qui a

cours aux États-Unis) et son goût atrophié n'est point apte à apprécier l'âcre saveur cinghalaise que chérissent les gourmets d'outre mer échauffés par de multiples absorptions de poivre. Mais après tout on peut être honnête homme et demeurer insensible aux séductions d'une tisane trop infusée, comme aux mérites d'une plante de qualité discutable.

Mais revenons aux faits. Le thé fut le grand père de la République des États-Unis, car il détermina la coalition de treize colonies qui se transformèrent incontinent en états. Cette fédération fut ultérieurement symbolisée par l'édition d'un drapeau dont l'étoffe offrit aux regards treize raies rouges et blanches.

Tout cela n'alla point sans quelques horions et les colons ne tardèrent pas à trouver qu'il fallait pour occuper leurs pensées un objectif nouveau. Pour remplacer le thé, qui devenait insuffisant, ils

choisirent George Washington, et le 4 juillet 1776 se déclarèrent indépendants. L'Angleterre fit la grimace, arma de grands vaisseaux et envoya de petites armées. Anglais et Yankees se heurtèrent pendant environ sept ans avec des chances diverses.

George Washington, qui fut un foudre de guerre, se montra tout à fait inférieur en face de Howe, qui le battit à Long Island, à Chadd's Ford et à Germantown. Mais tous les généraux anglais ne valaient pas Howe et il fallait beaucoup de temps pour aller de Portsmouth à New-York.

D'ailleurs la France, vaincue par l'Angleterre, saisit, avec un empressement assez modéré d'ailleurs, l'occasion d'une revanche. Des officiers français, parmi lesquels Lafayette et Rochambeau, allèrent aider la nouvelle nation. Ce fut un secours plus bruyant qu'efficace et les liens noués à cette époque ont été tranchés depuis longtemps. Quoi qu'il en soit, notre chauvinisme a am-

plifié notre beau geste, et nous contemplons volontiers les États-Unis avec l'œil indulgent d'un bienfaiteur.

Lorsqu'en 1793 la République française, alors en guerre avec la Grande-Bretagne, chercha un appui chez sa sœur d'Amérique, elle ne le trouva point. George Washington commençait à appliquer le principe : « Tout pour moi, rien pour les autres. »

Les États-Unis, reconnus par le traité de Versailles (1783), eurent maille à partir avec nous en 1798. Le Directoire vit une insulte dans le rapprochement qui venait d'avoir lieu entre l'Angleterre et la nouvelle République. Il eut le tort de faire du sentiment, et cela nous valut un échec dans les eaux des Antilles. C'est un des grands triomphes de Jonathan. Pensez donc ! L'antique France humiliée par les nouveaux venus ! La vieille Gaule luttait contre toute l'Europe et en triomphait. Ses généraux écrivaient des épopées et Napoléon préludait à ses

triomphes. Est-ce que cela compte? Quelques vieux sabots se heurtaient aux Antilles et le sort voulut que l'Amérique eût le dessus. Voilà ce qui fut grand et ce qui rappela la France à elle *(sic)!*

Mais passons. Cela est écœurant pour nous. Nous n'avons pas le sens de l'injustice.

En 1803, nous vendions la Louisiane à la jeune Amérique et de 1806 à 1815 les choses n'allèrent point toutes seules; mais en somme pas de grands événements.

Puis suivit une période de calme relatif et le bien-être s'accrut. De nouveaux états et de nouveaux territoires furent créés. En 1848, à la suite de la guerre avec le Mexique, d'immenses acquisitions vinrent augmenter la superficie de l'Union, puis... Mais nous n'écrivons point l'histoire des États-Unis, nous n'en faisons même point un résumé; nous nous bornons à formuler des réflexions sur quelques points qui nous intéressent.

Aussi nous arrivons bien vite à la guerre de Sécession qui eut lieu de 1861 à 1865.

Que fut cette guerre? Une épopée, si nous en croyons les historiens nationaux. Dans leurs récits tout est grandiose. Les deux partis, confédérés et fédéraux, célèbrent à l'envi leurs mérites. Les odes succèdent aux dithyrambes et nous devons conclure qu'à côté des Meade, des Sherman, des Grant et des Lee, Napoléon ne fut qu'un pauvre écolier. Ni Wagram, ni Austerlitz, ni Iéna, ne valent Gettysburg; seulement... voilà, seulement personne n'était là pour y voir. Nous accordons volontiers la même valeur aux deux adversaires, mais comment trouver une mesure absolue? Après tout, ils se battirent bravement, ces Nordistes et ces Sudistes; celui qui meurt victime de la stratégie ou de l'ignorance est toujours digne de pitié, et il faut rendre cette justice aux Américains qu'ils luttèrent avec courage et montrèrent d'excellentes qualités de soldats.

Le Nord triompha du Sud, l'esclavage fut aboli et l'on revint aux contestations et aux discussions d'autrefois.

Démocrates et républicains reprirent leurs petites occupations, se jetant les uns aux autres d'abominables accusations. Les fleurs parlementaires ne valent pas mieux à Washington qu'à Paris et des deux côtés de l'Atlantique une même licence a engendré d'épouvantables abus.

Depuis longtemps déjà les États-Unis ont inventé la doctrine de Monroë, *l'Amérique aux Américains*, et le cabinet de Washington regarde d'un mauvais œil toute manifestation européenne qui s'exerce entre le cap Horn et la baie d'Hudson. Il est évident que les citoyens du Nord se préparent un gâteau qu'ils désirent être seuls à dévorer. Si, dans une réunion joyeuse, plus on est de fous plus on rit, devant une table bien servie, plus on est de gourmands, moins on mange.

Or, quelque bonne opinion qu'Uncle Sam ait de lui-même, il n'est point assez fou pour ne point voir la vérité.

A part le Dominion du Canada qui, flanqué de la Grande-Bretagne, constitue un plat de résistance, Washington ne voit en Amérique que des puissances de troisième ordre. L'Angleterre toujours exceptée, les Yankees n'ont de respect que pour l'Allemagne. Cela tient à une double cause : pléthore de Germains sur le territoire de l'Union et triomphes de Berlin dans ses guerres contre l'Autriche et contre la France. Uncle Sam est un peu... *lécheur* et Bismarck fut un dieu qu'il admira fort.

Donc l'Allemagne n'ayant que des intérêts politiques secondaires dans les pays chers à défunt Monroë, les États-Unis ne comptent comme redoutables ni la France, ni l'Espagne, ni les républiques hispano-américaines.

Sans vouloir absorber le continent méri-

dional, le cabinet de Washington veut s'y réserver des monopoles *per fas et nefas*, et Napoléon III a vu le Mexique se fermer devant lui sous une pression venue du Nord. La doctrine de Monroë se résume en ceci : « Je vous défends de faire ce que je fais. »

L'Europe, divisée par ses jalousies, égarée par ses haines, semble admettre ces théories et chaque nation ressent un malin plaisir devant les déceptions de ses rivales.

Aujourd'hui l'Union verse dans l'impérialisme. Uncle Sam déclare que l'Amérique ne lui suffit plus et qu'il ira en Afrique protéger Libéria, tripoter au Maroc, ou, en Asie, faire alliance avec les Jaunes. Il va ouvrir le canal de Panama et vraisemblablement prendre pied sur les rives méridionales. M. Roosevelt touche à tout, se démène beaucoup et prend Guillaume II pour modèle. Il colporte de tous côtés ses théories présidentielles, comme un commis voyageur

exhibe ses échantillons et il est presque devenu un grand homme parce qu'un beau jour il s'est déclaré tel. Il l'a tellement répété que les autres ont fini par le croire.

Du reste, on se ferait une idée bien fausse de la Constitution des États-Unis si l'on imaginait une ressemblance entre les fonctions présidentielles dans ce pays et les attributions du chef de la République française. Tandis que, chez nous, cet éminent personnage a l'importance communément attribuée à la cinquième roue d'une charrette, à Washington M. Roosevelt est un véritable roi constitutionnel, mais un roi temporaire. Les successeurs de George Washington, à quelque parti qu'ils appartiennent, utilisent leurs prérogatives dès leur avènement.

Quand un nouveau président arrive au pouvoir, beaucoup d'employés de l'administration n'ont plus qu'à faire leurs malles. Les positions qu'ils tenaient de leurs amis défunts ou disparus vont appartenir aux

amis du nouveau venu et le déménagement s'opère sans trop de bruit, sans grandes secousses, comme une chose attendue, comme un événement qui ne peut pas ne pas être. La politique, ainsi conçue, est une belle chose.

Le métier de président ne va pas sans risques aux États-Unis. Lincoln, Garfield, Mac-Kinley ont été assassinés. L'Amérique a ses attentats tout comme le vieux monde, au moment des grandes haines. En temps ordinaire, on se contente de malhonnêteté. Les élections notamment provoquent des manifestations scandaleuses. Un vote est une marchandise qui se tarife et qui a un cours. Un électeur yankee établit peut-être une distinction entre sa conviction qui demeure impénétrable et son opinion qui lui semble bonne à vendre, mais il ne parle guère de la première quand il veut tirer parti de la seconde.

Il existe des honnêtes gens dans le Nou-

veau Monde; il y en a même beaucoup; mais, quand il s'agit de politique, la notion du bien et du mal subit une altération des plus marquées. Les citoyens les plus vertueux se transforment en tentateurs et vont, le dollar en main, acheter les voix de la plus basse crapule. Les appoints électoraux, à New-York, à Philadelphie, à Chicago... sont étrangement composés et l'orgueil des triomphateurs est étayé sur un échafaudage où les madriers pourris entrent pour un quantum important.

Malgré cela, la machine administrative ne fonctionne pas plus mal qu'ailleurs, soit que la vertu ne soit pas nécessaire à sa bonne marche, soit, ce qui est plus probable, que tous les gouvernements comportent une même somme de vices, simplement avec des manifestations différentes.

Les États-Unis constituent une République fédérative. Chaque état a sa personnalité et, jusqu'à un certain point, une existence indé-

pendante; mais leur ensemble est soumis à des obligations communes imposées par les lois fédérales.

L'Union ne s'effraie point de l'adage *Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà*, et il n'est point rare de voir deux états limitrophes adopter pour la solution d'un même problème des mesures radicalement opposées. En général on n'a point recours aux extrêmes et deux voisins sont contents lorsqu'ils ont établi dans leurs législations des différences suffisantes pour qu'on ne puisse les confondre. Le pays est habillé d'un manteau d'arlequin dont chaque pièce représente un état et le vêtement tout entier symbolise la fédération du Nord-Amérique.

Chaque unité s'offre le luxe d'un Sénat et d'une Chambre des députés. Quand il s'agit d'un pays qui n'a pas cent mille habitants comme le Wyoming, le Montana ou l'Idaho, on ne peut manquer de trouver ces noms ambitieux et on a peine à considérer comme

assemblées souveraines des collectivités qui ont des allures de conseils municipaux.

Quand il s'agit du « New-York » ou de la Pensylvanie, dont la population dépasse, pour chacun, cinq millions d'habitants, les choses en vont autrement, et les chambres délibérantes qui président aux destins de ces agglomérations ont l'importance des parlements de Belgique et de Hollande.

De plus chaque état a son gouverneur et son organisation judiciaire. Il est divisé en comtés et en communes. Parfois ces divisions sont superposées les unes aux autres; c'est le cas général dans le nord et dans le centre, tandis que dans les anciens pays esclavagistes c'est le comté qui représente l'unité administrative.

En général les Américains se déclarent fort satisfaits de leur organisation. Ils avouent bien qu'il est facile à une faction de saisir le pouvoir local et d'exposer les grandes villes aux pires aventures. Ils admettent que

des cités prospères ont, dans ces conditions, vu bouleverser leurs budgets, dilapider les fonds publics, conclure des emprunts onéreux, etc.; le tout au plus grand avantage des meneurs. Mais cela ne les empêche pas d'être très fiers de leur édifice administratif, qu'ils trouvent bien supérieur au nôtre. Ils ont bien raison, s'ils ont simplement l'intention de montrer qu'ils peuvent arriver à des résultats auxquels nous ne pouvons pas atteindre.

Au-dessus du pouvoir des états existe le pouvoir de l'État. Le gouvernement fédéral, concentré à Washington, s'occupe des affaires étrangères, du commerce extérieur, des recettes douanières et postales, des questions monétaires, du contrôle des propriétés, et préside en même temps aux relations qu'ont entre elles les unités fédérales.

Malgré son désir de faire du neuf, la jeune Amérique a beaucoup copié le vieux

monde. Elle a séparé le pouvoir exécutif et rendu indépendant le département judiciaire. Elle possède un parlement composé de deux Chambres.

Les sénateurs sont nommés à raison de deux par état. Ils sont présidés par le vice-président des États-Unis, qui est élu en même temps que le président. La durée du mandat de sénateur est de six ans et le renouvellement a lieu par tiers tous les deux ans.

Les représentants, qui forment la chambre basse, sont nommés d'après la méthode que nous baptisons du nom de scrutin d'arrondissement. Ils sont élus pour deux ans et les élections ont lieu pendant les années paires, au mois de novembre.

Cet admirable instrument, le parlement, ne remplit pas toujours les vœux des citoyens. Bien que le Congrès tente de grands efforts, il fait comparativement peu de besogne. Les retards dans les affaires sont extrêmes; on refuse de suivre un chef et il

se manifeste une multitude de courants contraires; les deux Chambres sont souvent en désaccord et chacune rejette ou amende l'œuvre de l'autre. Nous venons de citer textuellement l'opinion d'un écrivain américain.

Le président et le vice-président sont élus pour quatre ans d'après un vote à deux degrés. Le cabinet des ministres est choisi par le président. Le pouvoir exécutif est indépendant des chambres, et tous les emplois qui dépendent du gouvernement fédéral sont à la discrétion du président.

Il en résulte que les tournois politiques se transforment en luttes pour l'existence et que les approches des élections aiguisent les appétits des deux grands partis en présence : les démocrates et les républicains.

Quelle que soit la faction au pouvoir, son adversaire la guette et profite de ses moindres fautes pour tenter de la discréditer. Nous savons du reste ce que sont ces haines

et ces attaques, car chez nous se livrent les mêmes batailles. Mais ce que nous ignorons, c'est la forte organisation de ces partis qui possèdent des permanences énergiques et puissantes et qui disposent de ressources souvent considérables. A New-York se trouve le modèle des organisations de ce genre, et les discussions de *Tammany hall*, toujours si violemment critiquées, se sont transformées fréquemment en véritables scandales.

Au-dessus de tout cela planent un grand orgueil et une légitime fierté. Les Américains se glorifient du chemin parcouru et de l'œuvre accomplie. Ils voient ce vaste pays transformé en contrée productive ; ils comptent les richesses extraites du sol et énumèrent leurs industries prospères. En cela, ils ont bien raison et l'historien ne peut que les approuver.

Mais si l'on cherche le pourquoi des faits, on ne peut s'empêcher de remarquer que le développement des États-Unis est dû à un

amoncellement de causes spéciales et, au milieu des raisons, toutes excellentes, il s'en détache une qui prime toutes les autres : aucun voisin gênant n'est venu entraver la croissance du colosse.

En effet, dès 1783, la part était faite, vers l'Atlantique, entre l'Angleterre et la jeune république. En raison des expéditions napoléoniennes, aucun conflit sérieux n'était à redouter avec l'Europe et le Mexique n'était point une puissance assez forte pour inquiéter les débutants. La conquête de l'intérieur devait se faire tout naturellement; l'Union allait devant elle, en suivant le soleil, tandis qu'au nord l'Angleterre se frayait une route parallèle. Les États-Unis eurent ce bonheur de pouvoir absorber toute la zone tempérée de l'Amérique du nord, sans rencontrer d'adversaires sérieux, et de trouver là un champ merveilleux, en rapport avec leurs qualités, qui se développèrent et s'affinèrent en présence de l'œuvre à accomplir.

VI

L'ACTIVITÉ AMÉRICAINE

Dans le champ très vaste de l'Amérique du Nord, l'activité humaine s'est donné libre carrière. Lorsque les nouveaux venus occupèrent les terres nouvelles, ils apportèrent avec eux un ensemble de connaissances qui manquaient aux indigènes et un stock d'appétits qu'ils ne pouvaient contenter dans le vieux monde.

N'ayant point à respecter les habitudes ou les illusions de la mère patrie, n'étant plus gênés par les parois d'une maison devenue trop étroite, ils se mirent de suite à la hauteur de la tâche et virent grand dans une contrée énorme.

Les États-Unis ne s'édifièrent point comme les puissances européennes. Celles-ci sont le résultat de perfectionnements successifs, de mouvements constants de progression, et chaque amélioration entraîna la destruction d'un matériel ou d'un préjugé. Pour pousser en avant la machine compliquée de nos gouvernements, il fallut un effort d'autant plus considérable que l'obstacle à surmonter fut plus grand ou plus enraciné.

Chaque période correspondit à la mise en œuvre d'idées fécondes qui en engendraient d'autres, et l'application de ces dernières se heurta aux créations des précédentes et à des résistances qui provenaient des intérêts de l'heure présente.

Avant la révolution qui fit les États-Unis, la colonisation n'avait été qu'ébauchée et lorsque les nouveau-nés se prirent à grandir, ils purent appliquer les principes en vigueur à l'époque où soufflait un vent d'émancipation tandis que l'Europe avait

peine à se débarrasser des entraves du passé.

N'ayant rien derrière eux, sachant ce que ne savaient pas les créateurs des vieux empires, guidés par des idées libérales, ces gens purent tracer un programme, irréalisable partout ailleurs devant les erreurs commises par les ancêtres. Ils ne pouvaient faire petit, mais ils ont su faire grand. C'est une justice qu'il convient de leur rendre, ils furent à la hauteur de leur tâche. Ils se trouvèrent dans la situation d'un artiste ayant à peindre une toile immense, forcé d'engendrer une esquisse géante et obligé, pour ne pas perdre de vue l'ensemble, d'en négliger beaucoup de détails. Les fautes d'exécution furent nombreuses, mais il reste une conception grandiose, impressionnante et dont la mise au point se poursuit encore à l'heure actuelle.

De l'école où furent ces gens, des idées qu'ils eurent dès le début, de la puissance

de la nature avec laquelle ils eurent à lutter, il résulta une œuvre complexe et forte où se trempèrent les citoyens, un enseignement bien différent du nôtre et un esprit d'initiative qui alla tous les jours en se développant. On n'envisage point le défrichement de vastes espaces avec la placidité du paysan qui laboure le champ des aïeux dont il a pris la place. Les nouvelles cultures tentées dans des terrains vierges n'offrirent point la sécurité de nos rendements agricoles et, en dehors de l'incertitude des résultats techniques, le fermier entreprenant se doubla d'un explorateur, d'un soldat et d'un commerçant. Au lieu de diviser le travail, on le concentra pour revenir plus tard à la répartition des efforts. Mais cela créa une race vigoureuse assez différente de la nôtre et qui évoluait plus vite, dans un certain sens, par suite de la mise en œuvre de facteurs qui pouvaient agir avec de moindres frictions.

Il est du reste à remarquer que si de multiples découvertes furent faites aux États-Unis, les données scientifiques empruntées à l'Europe furent extrêmement nombreuses. Mais des applications étendues provoquèrent des méthodes nouvelles et la création d'un outillage véritablement très ingénieux. Si, chez nous, le morcellement de la propriété conduit sinon au labeur individuel, du moins au travail fractionné, les vastes espaces de l'ouest, la prairie immense, où couraient seulement quelques Indiens, se prêtaient merveilleusement à la grande culture.

Avec l'esprit d'outre-Atlantique, l'usage des bras ne suffit bientôt plus et les territoires mis en valeur avec les vieux procédés ne pouvaient contenter des propriétaires toujours avides et impatients, qui ne recrutaient qu'avec une extrême difficulté la main-d'œuvre dont ils avaient besoin. Les instruments agricoles se perfectionnèrent et aujourd'hui la vapeur est venue leur prêter

son concours. Labourage, ensemencement, fauchage, bottelage, etc., se font mécaniquement, et des rendements meilleurs, des économies considérables ont récompensé les promoteurs de ces idées nouvelles.

Aujourd'hui, par un phénomène de reflux, l'Amérique nous expédie son outillage. Les machines agricoles qui proviennent de Boston ou d'ailleurs sont des plus estimées, et bien que nos constructeurs aient établi dans notre pays des manufactures analogues, l'estampille U.S.A. est toujours en faveur chez beaucoup de nos exploitants. Reste à savoir si l'honnête Jonathan nous envoie toujours ses meilleurs produits et si nos artisans proportionnent l'outil au but à obtenir.

Cette industrie agricole a engendré mille espèces de farines qui servent à confectionner des myriades d'unités pâtissières : rolls, muffins, cakes, pancakes, etc. L'orge, l'avoine, le froment, le maïs, le riz, etc.,

jouent les rôles les plus variés et fournissent, à l'état isolé ou sous forme de combinaisons, toute une série de matières premières qui se débitent empaquetées de papiers multicolores avec des devises fort alléchantes.

La vigne, également, a fait son chemin. Dans l'est comme dans l'ouest, les pampres ont grandi et malgré la nébulosité des mythes grecs et latins, royalement ignorés dans la plupart des cas, on n'en fête pas moins copieusement Bacchus.

Du reste, l'Ohio fournit de merveilleux raisins et la Californie prétend supplanter la France, l'Espagne et l'Italie dans l'industrie vinicole. Si cette prétention se bornait à viser le remplacement des espèces ordinaires, il ne faudrait point en rire, car c'est un fait certain que nos petits vins ont reculé devant les produits similaires étrangers. Mais lorsqu'un commerçant de San-Francisco affirme qu'il fabrique du corton ou du pontet-canet, et qu'il manufacture un cham-

pagne à faire frissonner tout Reims, on peut se demander s'il n'est pas en train de se moquer de vous. D'ailleurs, si son assertion n'est point satirique, vous pouvez être sûr qu'il n'y a de cet avis que les gens qui ne connaissent point nos grands crus.

De même pour les fruits californiens, que nous apprécions beaucoup, surtout quand on n'a pas autre chose à se mettre sous la dent. Leur vente a donné naissance à un commerce considérable, et les boîtes de fer-blanc qui renferment dans leurs flancs ces produits souvent superbes roulent par le monde entier.

La prairie, très vaste, avec son herbe résistante, devait tenter les amateurs de troupeaux, et la tentation n'est point restée vaine. Dans l'ouest, tout là-bas, où les terrains ne sont point chers, on sème du bétail comme ailleurs on sème du blé. On jette la graine au vent et la nature se charge du reste. Seulement la graine consiste en tau-

reaux et en génisses qu'on abandonne, après les avoir marqués au chiffre du propriétaire, dans de grands espaces enclos tant bien que mal.

Livré à lui-même, le troupeau devient ce qu'il peut. Les naissances se produisent, les accidents surviennent, la sécheresse fait périr le bétail, la foudre le frappe, les maladies le déciment, mais dans l'ensemble l'accroissement se poursuit. A la belle saison, le fermier vient, flanqué de ses cowboys; on traque les bêtes, on les rassemble dans un enclos, et les nouveaux sujets sont marqués comme les anciens, puis on les rend à leur vie errante jusqu'au jour où se presente un acheteur venu de l'est, en quête de bétail maigre. Alors la battue recommence et le spéculateur s'en va, emmenant les animaux qu'il compte engraisser dans le Kansas ou ailleurs, avant de les débiter sur les marchés de Chicago ou de New-York.

Point de blouses là-bas, point de fouets

servant de canne, point de tenue négligée. Ces spéculateurs sont des gentlemen, un peu bizarres d'ailleurs, mais pas trop choquants dans le milieu... prairial. Ils voyagent en wagons-lits avec une valise décente et d'épaisses bagues passées aux doigts. Ils ont fort belle mine pour la plupart, de la jovialité sans trop de familiarité, et ont la conscience de leur importance, car ils nourrissent le monde.

Les bouchers de Chicago et les charcutiers de Cincinnati ont une réputation universelle. Nous regrettons vivement de ne pas connaître les derniers nommés des manufacturiers ci-dessus; nous ne nous sommes familiarisés qu'avec les stock-yards des bords du Michigan où l'on empile les viandes dans la boue, avant de les distribuer aux consommateurs sous forme de pilules ou de boulettes.

Ces boucheries sont curieuses et l'intensité de l'action évoque l'idée d'une grande

bataille. Tout y est mécanique, depuis l'exécution de la victime jusqu'à la mise en boîte, et l'importance de ses stock-yards n'est pas pour Chicago un de ses moindres sujets d'orgueil. C'est là que défilent des théories de porcs et des processions de bœufs destinés à des hécatombes qui eussent satisfait Jupiter-Gargantua.

Les abattoirs ressemblent à de vastes ruminants. Leur consommation est à deux degrés. Ils ont un premier estomac de fer-blanc où ils enferment le résultat de leur première mastication. Ce sont les boîtes qu'ils expédient. Ils en ont un deuxième, celui de leurs clients qui achèvent de mâcher et de digérer la réserve des « potted meats » et tous les produits du « pork-packing ».

Le bétail vient par chemin de fer, par trains de luxe, luxe relatif du reste, dans des wagons où on lui donne à boire et à manger. Les marchands ont trouvé que l'animal perdait moins de graisse en route, grâce à cette

affectueuse préoccupation, et que les bouchers le leur payaient plus cher, douce sollicitude en vertu de laquelle on aplanit devant la victime la route du supplice. Les bêtes en profitent, les marchands y gagnent et les consommateurs sont satisfaits. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possible.

En esquissant la géologie des états de l'Union, nous avons dit un mot de l'exploitation des mines et nous en avons signalé la caractéristique : faire grand et aller vite. Souvent même on va trop vite, et bien des faux pas eussent été épargnés si on eût réfléchi avant de se mettre en route. Quoi qu'il en soit, de belles œuvres ont été accomplies et des idées nouvelles ont été appliquées.

Il est curieux d'étudier le développement d'une contrée minière aux États-Unis. Les événements qui ont suivi la découverte de l'or en Californie ont fait l'objet de maints

récits. Ils ont eu des échos en Australie, en Afrique, au Klondyke... mais sur le territoire de l'Union, actuellement soumis à une législation précise, ils ne peuvent guère se renouveler. Le Colorado s'est développé sans éprouver les secousses qui agitèrent les rives du Pacifique, et bien que la fièvre de l'or existe encore, il semble qu'elle ait perdu de sa malignité en attaquant des gens plus policés.

Nous avons eu la chance de visiter Cripple Creek en janvier 1894. C'était quelque temps après la découverte du précieux métal mais avant l'achèvement d'une ligne de chemin de fer alors en construction. La physionomie de la ville, un camp vieux de quelques mois, était des plus singulières : des maisons de bois, plantées de ci, de là, jetées à droite et à gauche de larges avenues vaguement dessinées sur le terrain. Des bars, des magasins où l'on vendait de tout, depuis des aiguilles jusqu'à de la dynamite,

des maisons ressemblant à des cabanes et des huttes pareilles à des terriers. Puis, dans les rues à peine ébauchées où mouraient de puants quinquets, tout un monde de mineurs, bizarrement accoutrés, traînant la savate, le nez au vent et marchant contre la brise qui embroussaillait leurs longues barbes. Il gelait et cette cohue s'engouffrait dans la grande salle de l'unique hôtel, où l'on s'écrasait, dans une atmosphère lourde où se mêlaient des odeurs de graisse et des parfums de pipe. Dans le fond flambait un grand feu où se carbonisaient des souches, non sans danger pour la sécurité de la maison.

Ces gens parlaient, très sérieux, sans hâte, tirant de leurs poches les trouvailles de la journée pour les soumettre à la critique bienveillante de quelque vieil expert qui se faisait payer sa consultation en whiskey ou en brandy. Sous ces crânes s'agitaient des espoirs, croissaient des mirages, s'éta-

blissaient des convictions. On racontait les grandes histoires du Nevada, les féeries du Comstock lode, et des transactions se concluaient : une part de rêve pour de l'argent comptant.

C'est l'histoire de tous ces nouveaux champs d'or. Les prospecteurs y accourent, y travaillent et y meurent, les uns de misère, les autres d'épuisement, et les propriétés passent en de nouvelles mains qui les tâtent et quelquefois en tirent parti. Mais que de ruines au voisinage d'un succès !

La métallurgie n'eut point de ces folies, seulement des emballements. Méthodiquement elle s'est développée avec des perfectionnements lents et des transformations brusques, au milieu de crises nombreuses, pour arriver à quelques triomphes. C'est des États-Unis que nous vient le « water jacket » utilisé dans la fusion des minerais de plomb et de cuivre, four à manche fait d'éléments creux où circule l'eau, qui l'enve-

loppe et l'habille pour ainsi dire d'une chemise liquide.

Mais c'est surtout sur le terrain sidérurgique que les Yankees se sont montrés bons lutteurs. Depuis longtemps, dans certains cas, ils ont employé des combustibles crus et utilisé l'anthracite au lieu du coke dans la charge des hauts-fourneaux. Ils ont augmenté les dimensions des cuves et multiplié la puissance de production de leurs unités.

Si Tubalcaïn revenait au monde, il pâlirait de jalousie devant les Enochias modernes et Vulcain le claudicant boiterait beaucoup plus bas en voyant combien les outils actuels dépassent la puissance défunte de ses géants Cyclopes.

Si les anciens mirent les premiers forgerons au rang des dieux, nous avons hérité du respect de nos pères. Nous ne déifions point ces métallurges, parce que nous nous plaisons à croire que nous les valons bien, mais leurs concitoyens les adorent à leur

manière, en leur faisant une cour assidue et brûlent en leur honneur de l'encens pour en retirer quelque avantage. Que ces grands hommes s'appellent Schwab ou Carneggie, ce sont les rois de l'acier, et par ces temps de dynamite et d'anarchie cette royauté-là en vaut peut-être une autre.

Dans ces forges il entre du combustible, du minerai et des fondants. Il en sort de la fonte, du fer, de l'acier, des rails, des tôles, des fils, des câbles, etc.; tout ce que l'on peut imaginer. Cela se fait du reste ailleurs, mais la Pensylvanie est un champ bien doté où la sidérurgie s'est largement développée. Les environs de Pittsburg sont célèbres par leurs grandioses installations et l'impression que l'on ressent devant ces immenses usines, plus hospitalières que les vastes établissements Krupp à Essen, est véritablement étrange. Nous n'avons éprouvé la pareille qu'en Angleterre, entre Birmingham et Wolverhampton. C'était en juin 1891. Le soleil

était radieux. Le train nous emportait de Liverpool à Londres, avec des halètements de monstre et des trépidations désespérées. Tout d'un coup le soleil disparut, la pénombre se fit. On eût dit d'une éclipse soudaine. La machine continuait à râler dans un brouillard jaune où jaillissaient parfois de fauves lueurs, et vers le ciel un disque fauve et triste nous montrait ce qui restait du soleil.

Un quart d'heure après, le train émergeait de cette fumée, issue de mille cheminées d'usines qui vomissaient dans les airs assez d'impuretés pour donner l'impression de quelque nouveau météore.

Jamais nous n'oublierons la poignante sensation que nous éprouvâmes alors. Poussée à ce point, l'atrocité devient splendide et nous eûmes une très haute idée de cette puissance capable d'altérer les phénomènes naturels.

Eh bien, cette idée très grande nous l'avons retrouvée en Pensylvanie et un peu en Alle-

magne. Jamais ailleurs, hélas! et nous nous souviendrons toujours des fables antiques, majestueuses et nobles comme les conceptions de leurs auteurs, et dont nous avons cru entrevoir un instant la réalité.

Uncle Sam est réputé pour ses ponts, non pas que son travail dépasse le travail européen, non pas qu'il fasse beaucoup mieux que dans le vieux monde, mais sa réputation est solidement établie à cet égard. D'abord, en arrivant à New-York, on contemple le pont suspendu dit de Brooklyn. C'est une construction très laide à notre idée, mais c'est une curiosité nationale; par conséquent on doit admirer ce « bridge » qui est, de l'avis des Américains, un modèle de grâce et de beauté. Il a coûté soixante-quinze millions de francs et la portée entre les piliers est d'environ cinq cents mètres.

Toute cette industrie américaine est très belle, très impressionnante, mais elle ne laisse pas d'avoir de nombreux défauts. La

simplification des rouages est une grande chose et l'emploi des procédés mécaniques de fabrication en est une autre. La machine travaille brutalement et son emploi constant conduit parfois à la production d'une œuvre grossière. Ajoutez à cela la négligence de tout ce qui n'est pas immédiatement utile, et vous comprendrez pourquoi bien des engins américains ont un aspect lourdaud et une tenue peu soignée. Ils ressemblent souvent à de grosses bêtes mal peignées.

Les Américains oublient volontiers les détails, dans leur préoccupation de l'ensemble, et ils ont ce défaut, en commun avec nous, de vouloir imposer leurs modèles au monde entier. Cela est très bien lorsque la concurrence n'existe pas, mais lorsque, en présence d'un compétiteur habile, on persévère dans cette voie, on s'expose aux plus graves mécomptes. C'est ainsi que, sur bien des marchés, les Américains ont dû reculer devant les Allemands, qui se préoc-

cupent infiniment plus des besoins et même des goûts de la clientèle.

Dans le milieu de cet édifice énorme, il existe encore bien des trous, bien des lacunes. Les grands succès se célèbrent à son de trompe; mais on étouffe les vilains échos, les loups commis; on ne parle ni des commandes prises au rabais, ni des marchés qui coûtent; l'organisme fonctionne, jeune encore, pourtant adulte; et du mouvement général la contrée profite. Tant pis pour ceux qui tombent en route. On ne s'en inquiète guère. Les grands forgerons forgent toujours au milieu d'un fracas assourdissant. La fonte coule et les dollars dansent; *Go ahead!*

Avec une activité industrielle comme celle dont nous venons de parler, le recrutement de la main-d'œuvre devient un facteur capital. Non seulement il faut qu'elle soit intelligente et exercée, mais il convient en outre qu'elle soit abondante. Or, pour une

surface totale voisine de neuf millions de kilomètres carrés, la densité de la population des États-Unis est inférieure à 10 par kilomètre carré, tandis que dans un état industriel par excellence, la Pensylvanie, ce coefficient est voisin de 50. Or, en France, la densité de la population atteint 75 habitants par kilomètre carré, et nous nous considérons comme mal partagés, quand nous nous comparons à l'Angleterre, qui entretient 140 bouches humaines par kilomètre carré.

On comprend donc facilement que, malgré les groupements qui se produisent tout naturellement près des grands centres métallurgiques tels que Pittsburg-Alleghany (environ cinq cent mille habitants), il soit assez difficile, dans un pareil pays, de trouver les ouvriers qui sont nécessaires. Il en résulte des exigences de la part des travailleurs, et les salaires élevés sont de règle là-bas.

Jusqu'à ce jour les prétentions des ou-

vriers américains n'ont point été de même ordre qu'en Europe, et on ne les a pas souvent vus se réunir pour briser les machines qui devaient remplacer les bras humains. La fameuse scène des bateliers de l'Elbe mettant en pièces le premier bateau à vapeur n'a pas eu d'échos au delà de l'Atlantique.

Pourtant la conséquence des hautes payes consenties au travail manuel (ou imposées par lui) fut l'invention des machines-outils destinées à augmenter le rendement de l'ouvrier et aussi à le remplacer. Le but des manufacturiers est incontestablement l'obtention du prix de revient le plus bas possible, de façon à pouvoir se réserver une marge suffisante pour résister aux assauts de concurrents mieux favorisés et capables d'affronter des prix de vente inférieurs.

Du reste, et ceci est tout à la louange des ouvriers yankees, leur rendement est géné-

ralement bon. Bien nourris, ils sont forts et résistants et ils vivent dans un milieu où on aime à en avoir pour son argent. Certes, le travailleur est loin d'être parfait en Pensylvanie comme ailleurs. Il est brutal et a mauvaise tête; mais il n'est pas paresseux. Or ce sont là, à tout prendre, d'excellentes conditions.

Mais, depuis quelque temps, la médaille accuse un revers plus accentué. Le parti socialiste s'organise. Les meneurs ont travaillé, et les grèves éclatent, paralysant les producteurs. Il y a là un nuage menaçant où couve un orage. L'avenir est peut-être gros de surprises, car les « strikes » dégénèrent facilement en bagarres et les bagarres en émeutes. Or le gouvernement de Washington n'est guère prêt contre de pareilles éventualités et ceux qui en sont menacés le savent mieux que personne. A côté des travailleurs persévérants, germains et anglo-saxons, il y a le clan des braillards, les

Irlandais, des Celtes, ceux-là (saluons), tous politiciens, et généralement mauvais politiciens. Il est rare que dans une échauffourée on ne rencontre pas ces fils d'Érin, non pas que Pat soit désagréable; au contraire, il a même des qualités : il estime le vin et apprécie le whiskey; il est bien un peu querelleur dans ses mauvais jours, mais il aime la tranquillité et le repos, ce qui l'entraîne parfois à des chômages que sa femme apprécie peu, bien qu'elle puisse ainsi le voir plus longtemps à la maison.

Et puis il y a les Chinois, pas partout, surtout dans l'ouest. Ceux-là font plus de besogne que de bruit. Ils viennent, travailleurs modestes, se soumettre aux corvées les plus rebutantes. Ceux qui ont de l'ordre réalisent bien vite des économies et ils s'établissent à leur propre compte blanchisseurs, restaurateurs, épiciers, etc. Leur gros défaut est d'être joueurs et la plupart sont les victimes de professionnels près

desquels nos grecs ne sont que de vulgaires maladroits.

En Californie, dans l'Arizona, dans l'Utah, dans l'Orégon, les Chinois, qui se contentaient de salaires relativement peu élevés, ont contribué pour une large part à l'établissement des chemins de fer. Ces coolies travaillent impassibles, trop maigres pour leurs pantalons flottants serrés à la ceinture comme un jupon, par une coulisse, avec des yeux fixes et une face énigmatique de sphinx, comme des automates occupés à quelque œuvre de rêve.

A côté des grosses industries métallurgiques où les Américains sont passés maîtres, il en est d'autres qu'ils ont importées chez eux et dans lesquelles ils progressent chaque jour.

Jadis les États-Unis comptaient parmi les meilleurs clients de la ville de Lyon. Les belles dames de Boston ou de Philadelphie s'arrachaient les soyeux brochés venus de

France, et la douane de l'Union voyait d'un œil paternel ces multiples importations, qui contribuaient à l'arrondissement de sa caisse sans grever outre mesure les produits étrangers.

Mais un beau jour d'audacieux citoyens se sont écriés devant ces pièces d'étoffe : « Et moi aussi, je suis tisseur, » et, pour appuyer leur dire, ils ont demandé le relèvement des taxes douanières sur les articles de soie. Devant tant de logique, le gouvernement ne pouvait que déférer aux désirs des manifestants, et consciencieusement les taxes furent augmentées, et tellement augmentées que des usines s'ouvrirent sur le littoral atlantique et prospérèrent à l'abri des barrières édifiées par la bienveillance administrative.

Les entrepreneurs firent de nouveau ce qu'ils avaient fait bien des fois. On embaucha des spécialistes, qui formèrent des élèves, et aujourd'hui les élèves ont mis les

maîtres à la porte. Cela s'est passé dans l'industrie de la soie comme pour le travail vinicole ou l'art du ciseleur. Les Français, les Italiens et les Suisses ont été mis à contribution, chacun dans sa spécialité, mais, après les services rendus, ils ont trop souvent été congédiés. Tout n'est pas rose dans le métier d'initiateur.

On fabrique de tout aux États-Unis, même des montres de Genève, même du fromage de Brie. L'horlogerie n'est pas la meilleure qui soit et la vache à lait est de seconde qualité. Mais il y a des débouchés. Les horloges américaines ont une certaine réputation.

L'industrie des conserves s'est également extrêmement développée. En Californie les « preserved fruits » sont la base d'un grand commerce. Le « corned beef » de Chicago est universellement connu, toujours apprécié, et les boîtes qui contiennent des homards ne sont point à dédaigner. Nous avons

connu d'honorables négociants français (il doit en exister également dans les autres pays) qui recevaient des conserves sans aucune marque apparente et qui se bornaient à les orner de leurs étiquettes et de leur marque de fabrique. Cela attirait les clients, qui imaginaient des manufactures importantes, alors que l'usine nationale se réduisait à une cave où quelques gamins et des femmes se livraient aux douceurs du découpage du papier et à l'embellissement des boîtes nues au moyen de bandes préalablement préparées par un ciseau habile. Jonathan, lui, envoie sa marchandise telle qu'on la lui demande et ne voit dans ce trafic qu'une augmentation de sa production. Mais l'art de faire passer le petit lobster américain pour un beau homard breton relève du domaine de la féerie, où il est si facile de prendre des vessies pour des lanternes.

La célébrité des chemins de fer américains égale celle des ponts construits à côté

d'eux. Elle a été colportée par les cent bouches de la renommée, tant au point de vue du développement du réseau qu'en raison de l'importance des accidents. Il n'est pourtant pas besoin de franchir l'Océan pour constater des catastrophes sérieuses. Aux portes de Paris, Saint-Mandé a été funeste aux promeneurs dominicaux, et le Sud-Express s'est offert, entre Bordeaux et la frontière espagnole, des fantaisies qui ont fait pas mal de victimes.

Mais le monde est ainsi fait qu'on n'est jamais satisfait de ce qui se passe chez soi et que les événements étrangers ont un ragoût plus appréciable. Aussi regarde-t-on du côté de New-York, de Denver ou de San-Francisco dans l'attente d'un événement véritablement terrible.

Il faut être juste. Les États-Unis ont droit à plus d'accidents que n'importe quel autre pays. Leur réseau dépasse trois cent mille kilomètres; il est environ huit fois plus

étendu que le nôtre. Donc, en bonne statistique, ils doivent obtenir huit fois plus d'accidents, à moins que, se bornant au même nombre de déraillements, tamponnements, explosions, etc., ils ne préfèrent pour chaque événement une gravité huit fois plus grande. Il est vrai qu'on ne choisit guère ces choses-là; aussi, dans la réalité, les amateurs d'horrible peuvent espérer une fréquence et une importance plus grandes que chez nous, une tendance de l'accident à évoluer vers la catastrophe. C'est ce qu'annonce le calcul des probabilités.

Là-bas il n'y a point excès de danger pour excès de vitesse. Les gens qui s'imaginent que les Yankees n'ont que des trains-éclairs se trompent étrangement. On cite constamment le rapide de New-York à Philadelphie, mais la marche relevée est une marche entre stations; par conséquent il faut comparer ce « limited » à notre « Paris-Calais ».

L'express New-York-Chicago est plus

lent que le Flying Scotchman anglais et que le Paris-Bordeaux; donc... la vitesse vertigineuse des convois transatlantiques a été fortement exagérée. Nous avons même vu, sur de grandes lignes, d'honnêtes wagons que la locomotive remorquait à l'allure fort modérée de trente à trente-cinq kilomètres à l'heure.

Le réseau est énorme, mais le pays est immense : trois cent mille kilomètres carrés; cela fait mille mètres de railway pour trois cents hectares. Or, dans notre modeste France, nous comptons deux mille mètres de chemin de fer pour la même superficie. Alors... notre outillage national n'est donc pas si mauvais? Mais non, d'autant plus que chez nous la proportion des voies doubles est bien plus considérable que là-bas. Seulement notre exploitation laisse à désirer, les ports auxquels aboutissent nos lignes sont des plus médiocres, notre marine n'existe pas et les tarifs..... mais,

pardon, continuons notre route et restons où nous devons être.

Toute médaille ayant son revers, regardons le verso après avoir examiné le recto, et nous trouverons qu'un Américain a droit à quatre mètres de voie ferrée tandis qu'un Français doit se contenter d'une part quatre fois moindre. On arrive à ce résultat en divisant le métrage des railways par le nombre des habitants. Comme, à ce point de vue nous sommes en état d'infériorité, n'insistons pas.

Répétons ici qu'une des causes de la grandeur de l'Union a été la possibilité d'appliquer des méthodes nouvelles sans éprouver la gêne du fardeau du passé. Aussi les divers états ont pu se servir des chemins de fer déjà inventés au moment où ils ont eu à communiquer avec les nouveaux centres de l'ouest, et entre une route et un railway ils n'ont pas hésité. Il en est bien résulté qu'on a un peu trop négligé les che-

mins nationaux et vicinaux et que l'accès des stations n'est possible qu'en traversant des fondrières, mais les choses se tassent peu à peu et, tel qu'il est, l'ensemble est plutôt satisfaisant. Quant aux tracés, ils ne sont pas toujours bons. Un seul exemple : un phénomène dont s'enorgueillit tout le corps des ingénieurs locaux. A Marshall Pass, on franchit les Rocky Mountains sans un tunnel. Aussi, quand on arrive au bas de la rampe, on coupe le train en deux. Chaque moitié est encadrée de deux locomotives, tel un sandwich de fer, et l'ascension se fait avec une lenteur désespérante, au milieu des grincements des engins surmenés. On a économisé de grosses sommes en évitant le tunnel, mais on en dépense d'énormes à ce petit jeu, qui prend un temps fou et qui entrave une circulation devenue importante.

La durée des trajets est fonction de l'étendue du pays. Cinq jours pour aller de New-York à San-Francisco. Aussi a-t-il

fallu un peu de confortable pour que le voyageur supportât de pareils déplacements sans être incommodé. De là la création du Pullman car, qui n'est autre qu'un wagon-lit d'un modèle différent de celui adopté par notre Compagnie internationale. Dans les pullmans, le lit est parallèle à l'axe du train; les cellules dans lesquelles on s'encadre pour passer la nuit disparaissent dès que vient le jour et le wagon se transforme en un salon assez bien éclairé.

Ces voitures se fabriquent principalement près de Chicago, dans les ateliers de M. Pullman, le créateur du service et le fondateur de Pullman City; encore un Tubalcaïn moderne qui, dédaigneux de la manie de numération qui sévit dans son pays, a décoré chacun de ses véhicules d'un nom étrange ou élégant. Nous nous permettons de remarquer que cette méthode est infiniment plus pratique que le procédé arithmétique. En effet, les ordres de service sont souvent

transmis par télégraphe. Supposez une erreur de l'opérateur, car enfin on peut être télégraphiste sans être infaillible. Un chiffre mal transmis ne s'interprète pas et un wagon peut être pris pour un autre, tandis qu'un nom, même tronqué, peut souvent se rétablir. Alors?... alors la poésie de M. Pullman a un côté abominablement terre à terre.

Très pratique, l'enregistrement des bagages ; très pratique et très rapide. On attache un ticket à votre malle et on vous en donne le double. C'est tout. Les indications nécessaires sont contenues sur ledit ticket. L'inscription sur le carnet du *baggage master* se fait un peu plus loin sans que le voyageur soit retenu par l'exécution de cette mesure.

Quant à l'obtention du billet, elle est notablement plus longue. Évidemment, il y en a de tout prêts à New-York quand on va à Philadelphie, à Boston, à Chicago, etc., mais si l'on doit se mettre en route pour une

lointaine station de l'ouest, la confection de ce document n'en finit plus. On colle des bandes les unes à la suite des autres, on les rogne avec des ciseaux, on multiplie les indications à la plume... bref on finit par vous livrer un ruban de carton mince dont la longueur se compte souvent par décimètres et est fonction du nombre de compagnies qui doivent concourir au transport du candidat voyageur.

Il y a là une quasi nécessité due à la multiplicité des compagnies en existence et aux formalités de répartition d'une somme encaissée une fois pour toutes. Cette longueur de temps que nécessite la remise du billet a donné naissance à une petite industrie annexe, celle des bureaux urbains, établis par des agences affiliées aux sociétés de chemins de fer, lesquelles, moyennant une commission très légère, se chargent de l'établissement fastidieux de ces billets interminables.

Les trains s'en vont, traversant grandes

villes et campagnes, apportant le mouvement et semant la vie sur leur passage. Là où il est nécessaire, on crée des stations, soit pour desservir des colonies naissantes, soit pour les besoins de l'exploitation. Quelques-unes de ces haltes sont des plus rudimentaires ; elles se réduisent à un poteau sur lequel est cloué un écriteau portant le nom choisi pour le lieu de l'arrêt. Ultérieurement les maisons poussent, des huttes d'abord, puis un bar, accessoire obligé de toute cité au berceau ; si l'on repasse par là quelques années plus tard on est tout étonné de retrouver un véritable village. Cela ne veut pas dire que tout poteau, suffisamment indicateur et planté le long de la voie, représente l'embryon d'une ville prospère ; non, et bien des mécomptes ont eu lieu. Des spéculateurs escomptent l'avenir et ils se trompent. Ils achètent des terrains, les lotissent, les mettent en vente, et les acheteurs ne se présentent pas. L'opération est man-

quée et le poteau initial n'est plus bon qu'à faire du feu.

Pourtant les villes vont vite aux États-Unis. Le bloc de New-York représente trois millions et demi d'habitants. C'est l'agglomération humaine la plus importante après Londres et Pékin. Paris ne compte que deux millions cinq cent mille âmes, mais le groupement parisien, en faisant entrer en ligne de compte la banlieue contiguë aux fortifications, est voisin de trois millions. Philadelphie a près de quinze cent mille habitants et Chicago non loin de deux millions.

Ce développement de Chicago fut colossal et sans exemple dans l'histoire. Cette cité, « the queen of the lakes, » doit son origine au vieux fort Dearborn construit en 1804. En 1837, la municipalité fut créée; il y avait alors à peine quatre mille habitants. En 1870, lors du grand incendie (du 8 au 10 octobre), la population atteignait déjà trois

cent mille âmes. Le million fut franchi en 1890, et cette unité respectable est aujourd'hui à peu près doublée.

La ville a du reste un caractère tout particulier et, devant le Michigan, aux allures de mer, les coquettes villas et les résidences luxueuses se sont accumulées, dans une situation exceptionnelle.

Ces grandes cités américaines sont machinées comme un décor de féerie : tramways, omnibus, métropolitains, téléphones, télégraphes, égouts, etc., toutes choses que nous avons à Paris ; mais là-bas leur multiplicité et leur extension dépassent de beaucoup la réalisation que nous avons enfantée.

Au milieu de tout cela est né un mode d'architecture qui, pour n'être point précis, n'en est pas moins souvent heureux. Nous ne parlons point de ces horribles maisons du quartier des affaires, de ces « buildings » à trente étages, si hauts pour leur largeur qu'ils ressemblent à des tuyaux de chemi-

nées, mais il en est d'autres, de proportions plus harmonieuses, où l'œil satisfait trouve un certain charme résultant d'une conception qui tout d'abord déconcerte, mais à laquelle on finit par trouver des mérites.

A côté de certains grands bâtiments, imposants et dignes, sinon complètement majestueux, de curieuses maisons de granit glissent leurs museaux gris entre des résidences de grès rouge.

Un de nos très bons amis, architecte éminent, se moqua beaucoup de notre satisfaction en face de l'effort américain. Du granit, bon pour des soubassements. Une maison en granit, mais qu'est-ce qu'on pourra bien mettre dessus? Nous avons répondu en lui disant qu'à Denver les efforts tentés dans cette voie ont produit des édifices hideux, tandis qu'à Chicago beaucoup de maisons sont admirablement réussies. Nous avons terminé en conseillant à notre ami d'aller visiter les rives

du Michigan, ce qu'il s'est bien gardé de faire.

Du reste, il règne à Paris un étrange aveuglement au sujet de l'architecture yankee. Nos artistes voient avec indignation d'anciens gâcheurs de plâtre, des mouleurs flétris du nom de pâtissiers, se rendre à Boston ou à Cincinnati et y devenir des personnages. D'autre part, il est évident que les monuments publics, conçus dans l'esprit grec, n'ont point la perfection de ceux que nous bâtissons. Cela tient à ce que les architectes locaux sont loin d'avoir l'éducation artistique que l'on acquiert en Europe. Mais en revanche ils ont d'autres qualités, et à côté des grandes masses habilement disposées, telles que l'Auditorium de Chicago ou les vastes hôtels de New-York, ils ont su, pour répondre aux exigences de la vie anglo-saxonne, qui aime la maison particulière, créer des types satisfaisants dont quelques-uns sont de véritables bijoux.

Les formes auxquelles ils ont abouti sont parfois étranges et l'une des plus remarquables est celle que les ingénieurs ont conçue pour la réalisation des navires destinés aux navigations lacustres et fluviales. Ces steamboats, véritables maisons flottantes à étages superposés, présentent un spectacle curieux quand ils glissent à la surface des eaux calmes comme des monstres immenses, issus de je ne sais quels abîmes et troublant l'air de hurlements graves et presque toujours diphones.

Tout cela c'est le produit de l'activité américaine, de cette puissance qui a pris pour point de départ un de nos termes d'arrivée, de cette force qui a grandi, exempte des soucis qui nous préoccupaient. L'Américain est différent de nous, de par la race, de par les causes, de par les circonstances. Calculateur et audacieux, ambitieux et entreprenant, souvent imprudent, le Yankee possède des qualités incontestables. Il aime

la lutte et le mouvement des affaires et s'y lance volontiers, faisant bonne figure jusqu'au bout. Le « bluff » est une vertu américaine. Bluffer, c'est étonner, éblouir, s'imposer par les dehors, et le citoyen des États-Unis est essentiellement bluffeur.

Cette tendance a engendré la réclame à outrance, et les procédés en sont admis dans tous les milieux et dans tous les endroits. Si le marchand de drogues va peindre des annonces jusque sur les flancs polis des Montagnes Rocheuses, M. Z., le roi du zinc, entretient des journaux qui ne chantent que ses louanges, et les belles mondaines font narrer leurs menus faits jusque dans la moindre feuille de chou.

Quelle que soit la chose dont on parle, pourvu qu'elle plaise à l'orateur, elle devient la meilleure du monde, *the best in the world*. C'est ainsi qu'on arrive à considérer d'innombrables choses comme ayant en commun cette propriété de suprême excellence.

Ces méthodes ne sont pas absolument inconnues dans notre doux pays d'Europe où même elles sont arrivées à un certain degré de culture; mais les applications sont éminemment faibles comparées à celles qu'osent Uncle Sam et Jonathan.

Grâce au bluff et à la réclame, des réputations se créent et de grands hommes s'improvisent. Il est même, dans le bataillon de ces arrivistes, des gens intelligents qui ont fait une œuvre utile. Quelques-uns sont partis de très bas pour arriver très haut. On a vu un ancien cireur de bottes devenir le maître du marché des chemins de fer et passer, au moment de sa plus grande prospérité, pour l'homme le plus riche du monde.

Les financiers du Nouveau Monde sont des spéculateurs enragés. Ils jouent sans cesse et à propos de tout, voire même à propos de rien. Le travail leur sert à étayer de vastes combinaisons dont certaines sont venues nous effrayer sous le nom de trusts. Cette

grande machine est en réalité plus monstrueuse qu'effective et la plupart de ces coalitions n'ont eu qu'une répercussion assez peu durable sur l'état du marché.

Le jour où MM. Schwab et Carneggie élaborent des projets d'alliance, le monde métallurgique tremble jusque dans ses moelles; mais les frissons le secouent encore que déjà M. Carneggie accuse M. Schwab de déloyauté et que ces deux potentats se tournent le dos, faisant deux morceaux de l'outil qui devait tout bouleverser et qui ne travaille plus qu'avec des intermittences résultant des sourires ou des regards de haine qu'échangent les deux pouvoirs susnommés.

Lorsque M. Pierpoint Morgan s'avisa de syndiquer entre elles un certain nombre de compagnies de navigation, un effroi indicible fut sur le point de paralyser toutes les transactions maritimes ne relevant pas du groupe créé. Pourtant le magnat en

question n'a rien transformé du tout et l'Atlantique continue à rouler comme auparavant ses vagues incohérentes. M. Pierpoint Morgan n'a dompté ni les concurrents, ni l'Océan. On ne peut faire deux choses à la fois, spéculer pour soi et être utile aux autres.

Cette question financière prend aux États-Unis des allures qu'en général on ne peut guère vanter. Les rapports aux actionnaires, les communiqués officieux sont souvent rédigés de manière à produire des oscillations dans la valeur des titres et les initiés sont seuls à en profiter. Encore une fois cela se fait partout, mais à New-York ce petit jeu prend souvent une amplitude désespérante pour les gogos. Car l'homme d'affaires est gobeur, extrêmement gobeur, dans Wall street. Il est souvent « green » (naïf), bien qu'il s'en défende, et il se laisse aller à des entraînements qui ne sont excusables que grâce à une forte couche de sim-

plicité alliée à une bonne dose d'insouciance.

Le perdant est presque toujours beau joueur. Après la déveine viendra la chance et l'on répète volontiers la formule : « Never cry over spilt milk » (Ne pleurez jamais sur le lait renversé).

Uncle Sam est contrefacteur dans l'âme, comme les paysans des frontières sont contrebandiers. Il a ça dans le sang. L'imitation de ce qui est défendu le tente comme un billet de banque sollicite un voleur. Aussi il s'ingénie pour tourner les brevets et il faut avouer que son esprit inventif l'aide fort pour résoudre le problème. Du reste il ne considère pas ces procédés comme blâmables et cette manière de voir paraît due à un instinct tout spécial.

Quand ces *business men* viennent en Europe, ils voyagent en princes qui regardent d'un air dédaigneux les petites gens qui les entourent. Ils critiquent et ils méprisent. Quelquefois ils condescendent à louer, mais

c'est du bout des lèvres. Ils admettent l'Angleterre, excusent l'Allemagne et blâment la France. Nous ne trouvons pas grâce à leurs yeux. Pour eux, nous sommes pauvres, étriqués, légers, prétentieux, etc. Ils nous accordent un certain sens artistique, mais dévoyé et orienté vers la pornographie.

Où ont-ils pris ces idées? Ils n'en savent rien, car ils sont ignorants au suprême degré; ils se défient d'un « University-man », c'est-à-dire de quelqu'un qui a fait des études complètes et ils le tiennent en suspicion même quand il a fait ses preuves.

Eh bien, ces idées qui leur hantent le cerveau sont nées des événements de 1870. L'Américain adore le veau d'or et tient à être du côté du manche. Ajoutez à cela une très forte proportion de sang germain dans les veines des citoyens actuels, l'influence des publications allemandes très répandues dans les grandes villes, et le scepticisme poli et obstiné des Français qui ne se laissent pas

toujours éblouir par des parvenus; n'est-ce point assez pour légitimer les idées chaotiques de ces éminents voyageurs? Aussi ne se laissent-ils guère influencer par Paris, tout en en appréciant les plaisirs.

D'autre part, ils trouvent les Allemands lourds et communs. Issus des Anglo-Saxons, ils se considèrent comme *more refined* et en avance sur les résidents de la Grande-Bretagne. Bref, ils n'empruntent guère au vieux monde, et un Américain qui se respecte ne s'européanise pas.

Cela c'est le présent; c'est la résultante des forces sociales mises en jeu dans un milieu très vaste où peuvent s'exercer toutes les activités. C'est le triomphe de l'orgueil résultant des succès rapides. C'est l'hymne national chanté dans tous les clubs, dans toutes les réunions, dans tous les hôtels qui servent de meeting place comme le Palmer House à Chicago. C'est l'éloge échangé entre deux orateurs et la congratulation

pleine d'effusion qu'adresse le bon Uncle Sam prenant son cocktail à Jonathan savourant du whiskey.

L'hôtel, l'hôtel vaste, monumental, resplendissant, qui s'impose par son luxe et son immensité, est une caractéristique américaine. Le voyageur y trouve tout le confort matériel désirable, depuis le « ground floor » jusqu'au douzième étage. Les domestiques y sont étincelants et les grooms automatiques. Le clerk vous renseigne d'une voix rêche et la convention y règne en maîtresse absolue. Les salons lambrissés d'or succèdent aux corridors pourpres ou fauves et dans les salles à manger ruisselantes de lumière, le lustre électrique verse ses rayons sur les visiteurs qui, inconnus les uns aux autres, cherchent à inspirer le respect de leur rang par des agissements quasi pontificaux.

Mais ce pays en pleine ébullition est également en pleine transformation. Les vides se comblent, les rangs se serrent, la main-

d'œuvre devient plus abondante et déjà l'argent se gagne moins facilement. Jadis tout débutant avait l'intention de devenir millionnaire. Aujourd'hui il est des jeunes gens qui abordent des carrières fermées et qui se contentent de viser à la tranquillité des vieux jours. Les grands mouvements continuent; les vastes spéculations s'échafaudent. Mais, des mains des particuliers, elles passent déjà au pouvoir des associations. C'est un signe des temps et une preuve que des altérations sont en train de se produire.

Que sera-ce donc le jour où la population aura doublé? Qu'arrivera-t-il quand il y aura pléthore? Que verront nos petits-enfants?

Il est inutile de jouer aux suppositions. Mais il est bien certain que les conditions économiques ne sont plus les mêmes et, devant des nécessités insoupçonnées aujourd'hui, la race forte, que nous nous plaisons à couvrir de louanges, donnera peut-être des signes de décrépitude.

VII

LA VIE YANKEE

L'étude de la vie et l'observation des mœurs est une des préoccupations du penseur. Du grand nombre de faits examinés, il peut tirer des conclusions qui sont d'autant plus précises qu'il a été plus consciencieux et qu'il a mieux pénétré les secrets motifs des actions des hommes. Nous n'avons point la prétention de peindre un tableau, ni de dessiner une esquisse originale. A peine tentons-nous d'ébaucher un croquis en mettant en place les traits saillants qui nous ont le plus frappé.

Dans cette masse humaine qui grouille dans les grands centres et qui circule d'un

océan à l'autre, il s'est formé une série de courants calmes ou torrentueux qui passent au milieu de tous ces éléments chaotiques. Les États-Unis sont une immense fournaise où le destin jette des éléments multiples qui se fondent ensemble ou persistent isolés, épurés ou détériorés, suivant les conditions du milieu et les qualités initiales.

Le Yankee est né différent de l'Anglo-Saxon, transformé par l'ambiance, altéré par les mélanges, avec des touches inavouées dont les femmes capricieuses sont seules conscientes, mais dont elles se gardent bien de parler, satisfaites d'avoir bu à la coupe des plaisirs défendus.

Mille causes, qu'il est difficile, sinon impossible, d'analyser, ont concouru à la genèse de cet être éminemment actif, parfois insouciant, dédaigneux du passé et des préoccupations non utilitaires, qui va droit devant lui, ayant au cœur le mépris des autres et dans l'esprit l'amour de soi. Goguenard, par essence et

par tempérament, l'Américain est un pince sans rire qui se libère volontiers d'une situation difficile par un mot drôle et qui aborde presque toujours les discussions embarrassantes en ricanant. L'ironie est une arme excellente pour les ignorants quand ils peuvent la manier avec une certaine grâce. Or, pris en masse, les Américains sont foncièrement ignorants. Ils ignorent l'antiquité et exècrent les arts. Cela ne les empêche pas d'aller en Égypte, en Grèce, en Italie... et de confier à des intermédiaires *ad hoc* le soin de leur former des galeries. Cela n'infirme en rien notre manière de voir.

Plus d'un magnat de New-York a horreur de Pharaon qui a appelé ses amis sur les rives du Nil, ce qui l'oblige à exécuter le même voyage pour ne pas rester en état d'infériorité marquée en présence de ces hadjis d'une nouvelle espèce. Il ne se doute point des guerres médiques et, de l'Orient, il ne sait qu'une chose, c'est que c'est un

pays où les déplacements sont coûteux et la nourriture abominable.

On peut vivre sans notions historiques. La preuve est que l'Union s'est développée loin de l'arbre de la science que nous cultivons tant, et que son ensemble forme un grand pays. L'excuse est peut-être que l'Amérique était inconnue à l'époque où Ève s'approchait de l'arbre défendu et puisait dans son commerce ophidien des notions et des goûts qui furent réservés au vieux monde.

Chacun prend son plaisir où il le trouve. Les uns pâlissent sur les hiéroglyphes ou les cunéiformes; ce ne sont pas nécessairement les plus adorés; les autres se complaisent dans la fumée des pipes ou passent leurs loisirs à bord des yachts. Tous vivent et laissent la même poussière; quelques-uns gravent un souvenir et leurs travaux ne sont goûtés que par un petit nombre de silencieux qui s'effacent devant les tumultes du

monde. L'Américain prend la grosse caisse et aime à faire parler de lui. C'est une jouissance qui a sans doute son charme. Être connu pour la beauté de ses gilets ou le scandale de ses banquets est une célébrité toujours appréciée depuis qu'Alcibiade se transformait en tondeur de chiens, afin qu'on pût répéter son nom.

Uncle Sam et sa barbiche ont des allures de casse-noisette. C'est la personnification du blagueur peu scrupuleux, dans lequel il entre beaucoup du sans-gêne du commis-voyageur, avec pas mal de suffisance. De l'acquis, pas toujours; du bon sens, souvent; un esprit pratique, presque toujours.

Les vieux de la vieille, ceux qui firent la guerre de Sécession (soit à l'armée, soit dans les bars), doivent regretter le temps passé, l'entrée au comptoir dès qu'on savait lire, écrire et compter. Ils regardent avec orgueil ces districts de l'ouest où il en est encore ainsi et où un bon estomac, de fortes

épaules, et une opinion immodérée de sa valeur sont pour un jeune homme d'excellents éléments de succès.

Malheureusement, dans l'est, ça se gâte. Il est des villes, comme Boston, « the hub of the world, » où l'on se pique de dépasser l'Europe en raffinement. Des gens riches envoient leurs fils à l'école jusqu'à vingt et vingt-cinq ans. On bourre ces jeunes gens de choses inutiles. On les fait marcher en avant, la tête tournée en arrière, sans souci des mésaventures de la femme de Loth! Enfin, tout va de mal en pis.

Pauvres university men! Pris en grippe par beaucoup, tenus en défiance par tous, ils n'ont d'autre perspective que de se reposer, rebutés et découragés, pour donner raison à leurs détracteurs qui les jugent incapables d'une occupation sérieuse. Des esprits forts les approuvent, les louent tout haut, les jalousent tout bas, et lorsqu'ils les emploient chez eux, ils les tiennent éloignés

des relations extérieures, courbés sur les rebutantes et minutieuses besognes des comptabilités de bureaux et des manipulations d'arrière-boutiques.

Cela n'empêche point les clubs artistiques, les sociétés de patronage, les expositions bruyantes où l'on s'écrase, les manifestations scientifiques. Chacun y apporte son obole et des sociétés de propagande ou de recherches se créent, poussées par des ignorants qui n'ont d'autre mobile que l'amour-propre. C'est ainsi qu'on expédie des missions en Afrique ou en Grèce, car les villes des États-Unis tiennent à avoir des musées comme en Europe. C'est ainsi qu'on subventionne des chaires à l'étranger pour parvenir au rang de protecteur éclairé des arts. Du bluff! encore du bluff! toujours du bluff! eût clamé Danton s'il était né sur les rives de la Delaware.

Pour la même raison on achète des tableaux. Pour les mêmes motifs on lègue ses

galeries à des villes et l'on édifie des musées. De l'ostentation, et rien que cela.

Mais cette tendance n'est point à blâmer. A côté de ceux qui agissent pour éblouir, il existe, surtout parmi les jeunes, des esprits sincères, fortement épris d'art ou passionnés pour les sciences. Ils préparent les couches nouvelles et contribueront à cette maturité à laquelle nous sommes parvenus et qui dépassera peut-être la nôtre en beauté. Les Longfellow, les Draper, les Dana... ne sont plus des exceptions et les travaux scientifiques, déjà très en honneur aux États-Unis, iront de pair avec des études artistiques qui sont encore dans l'enfance.

Actuellement le passe-temps du citoyen est le séjour au bar ou les causeries au club. On absorbe, à toute heure de la journée, des consommations variées, parmi lesquelles de multiples cocktails; on séjourne au cercle, on y parle, on y joue. Vie toute d'extérieur, avec des intermittences d'hôtel où

l'on émigre pour des semaines, malgré les douceurs du home,

> Home, sweet home,
> There is no place like home.

Il paraît que le home est une invention anglo-saxonne, l'apanage de la Grande-Bretagne, et de l'Amérique, du nord au Mexique. Nous autres, Français, nous avons si peu idée de ce qu'est cette charmante chose que nous n'avons pas de mot pour l'exprimer. Nous employons le vulgaire mot foyer! fire-place! Pouah! un mot qui respire les cendres, qui évoque des sentiments terre à terre, tellement terre à terre que nous ne le quittons pas, ce foyer de la famille. Il est évident que nous n'avons aucune notion à cet égard.

Nous avons de singulières idées. Nous tenons bêtement à mille objets qui ont appartenu aux nôtres; de vieux meubles, d'anciennes gravures; nous aimons à garder les choses comme les a laissées une disparue

qui nous fut chère; nous courons des semaines après un bibelot que nous disputons férocement aux revendeurs et nous l'aimons de toute l'âpreté que nous avons mise à l'acquérir. A quoi bon? Un home, ça se constitue très facilement. On s'adresse à un tapissier en renom. C'est d'autant plus facile que c'est moins attachant. Ça se rechange quand c'est fané. Toujours du meuble neuf!

Home, sweet home,
There no place like home.

C'est comme les galeries artistiques. On s'entend avec un marchand de tableaux. Avec de l'argent on obtient ce qu'on veut. Et puis on change une toile, deux toiles, un panneau, plusieurs, etc.; bref, c'est l'extension de la boutique du commerçant.

Dans cette société récemment née, on rencontre un étrange mélange de libertés et de vexations. Il est inouï que l'imposture de Smith, échafaudée sur la découverte pré-

sumée d'un manuscrit antique, ait pu aboutir au mormonisme et que Brigham Young ait pu guider les Saints des nouveaux jours avec leurs multiples épouses. Ce n'est plus de la liberté, c'est de la licence.

En face de ce sans-gêne, combien de mesures ridicules! Un des faits qui nous a le plus frappé est la « prohibition ». Il est parfois défendu de vendre de l'alcool ou des boissons qui en contiennent, dans certains endroits en tous temps, dans d'autres pendant certains jours seulement.

Lorsque vous voyagez en chemin de fer, embarqué pour un de ces interminables déplacements dont le Wild West a le secret, votre somnolence est tout à coup troublée par un des nègres du dining car.

« Sah ! » — Vous vous réveillez. — « Sah ! » insiste la voix (cela veut dire Sir). Vous contemplez les deux yeux ronds, s'ouvrant dans la face sombre, et d'une voix mystérieuse, le waiter, blanc du cou aux poignets dans

ses vêtements immaculés, avec des précautions infinies pour ne point être entendu des voisins, vous informe que dans l'État où l'on va pénétrer il y a prohibition. Cela veut dire : achetez ce qu'il vous faut : vin, bière, whiskey, etc., si vous en voulez boire. Car fort heureusement vous avez le droit d'absorber vos provisions personnelles. Après avoir pris vos ordres, le garçon va répéter à un autre voyageur sa communication secrète, sans oublier une seule des personnes présentes.

Autre chose. A New-York, un dimanche, c'était en 1895, en juillet, il faisait une chaleur insupportable. Nous entrons dans un bar, sans songer à mal, et demandons un verre de bière. Impossible de l'obtenir; il y avait à cette époque prohibition à New-York, le dimanche. Nous disons à cette époque, car nous avons connu New-York sans cette coutume ridicule. Mais le « waiter » nous regarde en riant et nous conseille de comman-

der en même temps un sandwich. Sandwich et bière formant un déjeuner, le liquide put nous être servi; mais il était défendu de savourer uniquement un bon bock.

L'Amérique est pavée de ces contradictions. L'hypocrisie semble être une fleur qu'on y cultive pieusement. Héritage anglais qui n'a rien de bien estimable.

L'application de ces théories salutistes fut tentée à Chicago. Mais là, trois cent mille Allemands firent un vacarme épouvantable. Ils tenaient à leur bière dominicale et voulaient des trains pour aller aux environs le dimanche comme les autres jours. Devant ces trois cent mille entêtements, les piétistes capitulèrent et Chicago put boire de la bière et du whiskey le septième jour.

La question des fêtes se complique un peu aux États-Unis. En dehors des solennités religieuses, qui sont à peu près les mêmes que chez nous, sauf l'Assomption, croyons-nous, il y a les fêtes nationales : le *fourth*

of July, anniversaire de la proclamation de l'indépendance; l'anniversaire de Washington; le *thanksgiving day*, ou jour d'actions de grâces, et le *coronation day,* consacré au souvenir de ceux qui ont succombé pour la patrie. Tout comme le Christmas, le thanksgiving day se célèbre devant un dindon. L'absorption du turkey est le principal rite de ces deux cérémonies. La célébration est complète si, après avoir dévoré l'animal, il y a engouffrement de plum-pudding. En général les dévots des fêtes ne manquent point de satisfaire à cette double obligation.

Ceci nous amène à donner notre appréciation sur la cuisine locale. En général elle est détestable. Les cuisiniers sont rares et les cordons bleus sont l'exception. Nous avouons ne pas apprécier un rôti servi avec de la marmelade ou un *cranberry sauce,* et détester cordialement les jus dans lesquels on a haché de la menthe. A peine avons-nous pu nous faire aux charmes du

gigot bouilli, associé à la sauce aux câpres.

Déplorable, suivant nous, cette coutume ultra-occidentale de servir à la fois tous les plats d'un repas. Potage, poisson, rôti, légume, dessert, sont alignés devant vous simultanément. O douceur des mets cuits à point et bien servis, où es-tu?

Par contre les éléments locaux ont de la valeur. Le gibier est très beau et le poisson délicieux. Malheureusement la cuisine gâte souvent cela. Parmi les bonnes choses, citons encore des huîtres, des *blue points*, des homards, des truites, voire même le sirop d'érable et toute une série de pâtisseries très indigestes qui ont de l'attrait pour de solides estomacs.

Ce département est confié aux soins d'employés inférieurs qui consentent encore à porter le nom de domestiques mais qui ne veulent point être traités comme tels. Ce personnel se recrute parmi des Suédoises en quête de subsistance et qui entrent en service

pour y attendre des jours meilleurs. Ces auxiliaires n'aiment point à faire les courses, et, lorsqu'elles consentent à se déranger, elles se jettent sur la tête des chapeaux extravagants et emprisonnent leurs mains rougeaudes dans des gants qui craquent de toutes parts, tout cela pour aller au *drug-store* (pharmacie) du coin chercher une boîte d'allumettes ou un timbre-poste.

Les patrons ont du reste des principes. Ils aiment un maître d'hôtel anglais et un valet de chambre français. Ils les prennent un peu partout, parmi les anciens marins ou les garçons de ferme. L'étiquette nationale suffit pour qu'on devine en eux la vocation. Il paraît que nous avons d'excellentes aptitudes pour les fonctions domestiques, on s'est plu à nous le répéter. Malgré ces affirmations, nous n'avons jamais été tenté d'aider nos amis à mettre ou à retirer leurs snow-boots.

Du reste les habitudes ne sont pas uni-

formes. San-Francisco ne vit pas comme New-York, et la Nouvelle-Orléans a des mœurs différentes de celles de Chicago. Les parvenus sont désagréables dans toutes les parties du monde. Seulement, c'est aux États-Unis qu'il y en a le plus, à moins que l'Australie et le Transvaal ne se portent comme candidats, et encore... Aussi est-ce là qu'on voit le plus fréquemment des touristes manger leurs œufs à la coque avec la pointe de leur couteau. C'est une opération assez délicate qui rappelle les repas chinois à la baguette ; mais nous avons vu d'honorables propriétaires passés maîtres dans ce genre d'exercice.

Parvenu, tout le monde l'est peu ou prou. Si on ne l'est point, on espère le devenir. C'est pour cela que le conducteur de train se croit obligé de lier conversation avec les voyageurs et que les porteurs de bagages abritent leurs mains dans des gants de peau de buffle pour conserver des doigts conve-

nables en vue d'une prospérité à venir. Une partie de la vie se passe à désirer, là-bas comme ailleurs, puis, quand le rêve est réalisé, on a d'autres mirages et le but définitif recule indéfiniment. L'appétit vient en mangeant, et c'est ainsi que, toujours engrenés dans des combinaisons nouvelles, les millionnaires restent à leurs bureaux et continuent leur profession sans jamais l'abandonner. Ce n'est point un mal, car, n'ayant point notre acquis intellectuel, si ces gens devenaient inoccupés, l'oisiveté leur serait fatale. Puis leur expérience des affaires, le bénéfice de la situation acquise aident au succès et les entreprises prospères donnent le pain quotidien à bien des affamés.

Un beau côté du caractère américain est sa tendance à la cordialité. Sous ce rapport, les fils de Washington nous sont infiniment supérieurs. Trop souvent, en France, le visiteur présenté par un ami arrive mal à propos. On le reçoit poliment, on se met à

sa disposition, mais avec le désir de voir les offres déclinées.

Au contraire, là-bas, on fait des efforts considérables pour plaire au nouveau venu. On cherche à le satisfaire, à le distraire. On le pilote, au besoin on l'exhibe, et en un rien de temps l'étranger, « properly introduced, » se trouve dans un cercle sympathique qui conspire en sa faveur.

Tout cela indépendamment de la valeur absolue des gens, car souvent les « self made men » sont ceux qui se dévouent le plus pour leurs nouveaux amis.

Au sujet de ces parvenus, nous nous rappelons que, voilà une quinzaine d'années, un certain Mr Mc A... avait dit à New-York qu'il n'y avait que quatre cents personnes aristocratiques dans la société de ladite ville. Ce propos, arraché à Mr Mc A... par le dépit de voir les intrus écraser les anciennes familles du poids de leurs dollars, valut nombre de quolibets à son auteur. On se

moqua de lui, on le chansonna, mais, résultat inattendu, on admit presque sa théorie. Seulement chacun prétendit qu'il faisait partie des Four hundred. Cette boutade est fort exagérée. Il existe bon nombre de citoyens distingués, sous tous les rapports, mais il est évident qu'ils ne sont point légion et qu'ils ne forment point la masse de la nation.

Il est curieux de voir comme chacun scrute le passé pour y trouver une touche de noblesse. Celui-ci eut un arrière-grand-cousin qui vint à bord du *May-Flower* avec William Penn. Cet autre descend du beau-frère d'un baronet anglais. Un troisième a un peu de sang des burgraves allemands dans les veines. Un autre encore a connu son arrière-grand'mère, qui, toute jeune, avait admiré Washington.

N'ayant point de parchemins, ils en cherchent l'odeur et ils les procurent à leurs enfants quand ils trouvent à acheter un titre pour leurs héritiers. L'aristocratie de l'ar-

gent s'est constituée, encore un peu fruste, mais pas brutale, car il ne peut y avoir de haine pour le vieux sang bleu de la part de celui qui prétend en avoir dans les veines.

A tout prendre, l'Américain vaut bien l'Européen. Les préoccupations sont différentes dans les deux contrées ; les habitudes aussi. Le régime en usage a du bon comme du mauvais et il faudrait une étrange aberration pour ne trouver dans un pays que des qualités. Ce serait au-dessus de l'humanité. Par contre, une nation arrivée à un haut degré de prospérité ne peut pas n'avoir que des défauts. Ce serait une monstruosité. La vérité, comme toujours, est dans la doctrine du juste milieu.

Ce qui a fait la réputation universelle des États-Unis, c'est l'outillage industriel et la femme. Nous en avons assez dit sur celui-là ; parlons un peu de celle-ci.

Elles sont la coqueluche de l'Europe, ces belles filles qui viennent visiter le vieux pays,

apportant avec elles les libertés de l'Ouest et des parfums d'argent monnayé. On les regarde et on les admire, un peu comme les Hébreux regardaient le veau d'or. On leur pardonne leurs allures excentriques, leurs idées prime-sautières, leurs remarques saugrenues, débitées avec des gazouillements d'oiseaux et des éclats de voix affectés dans le principal but de produire de l'effet et d'émerveiller les spectateurs.

Il y en a de toutes les classes et de toutes les catégories, depuis les matrones occidentales qui accueillent les cowboys avec des froncements de sourcils jusqu'aux produits étiolés de Fifth avenue, qui volontiers prennent des airs souverains. Nous ne les connaissons ici que bien superficiellement et les échantillons expédiés en Europe ne représentent qu'imparfaitement la marchandise restée en stock. Il y en a d'horribles qui ressemblent à des filles de ferme, de grandes femmes, hautes comme des maisons, avec

des figures jaspées de taches de rousseur. Elles s'habillent avec des jupes trop courtes qui, par devant, laissent voir les chevilles, et dont le bord inférieur s'arrête à un demi-pied du sol. Cela ne les empêche pas de trouver des admirateurs dans la prairie, où les femmes sont rares, et c'est une vérité de tous les temps que tout ce qui est rare est apprécié.

Ces énergiques représentants d'un sexe à demi faible ne ressemblent en rien aux Américaines dont rêvent, sous leurs rideaux fermés, les princes à la côte et les barons ruinés, aux brillantes visiteuses qui éblouissent les capitales européennes.

Celles-ci viennent surtout de l'Est, de Boston, de Philadelphie, de New-York, etc., souvent de Chicago ou de Cincinnati, plus rarement de San-Francisco ou de Denver. Comme l'argent n'a pas d'odeur, elles n'apportent ni parfum de pétrole ni relent de stock-yards. Les beautés de la Nouvelle-

Orléans, fortement créoles, affectionnent Paris et viennent y montrer des grâces véritablement séduisantes.

Elles ont du chic, beaucoup de chic, ces jeunes femmes qui viennent on ne sait d'où, dont on n'examine pas la généalogie et qui ont des prétentions spéciales à l'originalité. Cette horreur du convenu s'exerce à tous les instants de leur existence et les porte à agir à l'encontre de leur ambiance. Soyez sûr que, dans un milieu grave, une jeune Américaine bavardera comme une pie borgne, ou que, dans un salon joyeux, elle affectera des préoccupations rêveuses. Le tout avec des soubresauts et des mouvements nerveux qui attireraient des calottes à des enfants moyennement tenus, mais qui excitent l'admiration du chœur des chasseurs de dots.

Dans l'ensemble, la théorie des voyageuses est captivante; ce sont d'exquises poupées qui ont appris des rôles et qui parlent comme des mécaniques. Du reste elles ont

le mérite de préparer leurs effets. Doivent-elles être présentées à quelque illustre orientaliste, à quelque explorateur de Babylone, vite elles consultent un dictionnaire à l'article Chaldée, ou au mot Ninive, et elles dévorent un ou deux articles biographiques. Puis lorsque vient l'entrevue, elles sortent en tas tout ce qu'elles ont lu, dans un amas confus; elle font une salade des choses les plus simples, dans un jargon souvent difficile à comprendre, mais presque toujours musical. Elles énumèrent les titres des ouvrages publiés par le savant vénérable, lui posent des questions sur la progression de ses travaux, et le vieux monsieur, très flatté, malgré sa célébrité, d'avoir retenu quelques instants de beaux yeux, s'en va persuadé que les filles yankees sont infiniment supérieures à ces poupées parisiennes qui ne pensent qu'à leurs toilettes.

Il ne voit point la broyeuse de cœurs *(masher)* arranger rapidement les boucles

qui garnissent son front et il ne pense guère que le soir elle aura l'air d'une grand'mère quand elle se mettra au lit avec tout un attirail d'épingles et de rubans destinés à dompter les cheveux rebelles.

Au fond, très superficielles, ces belles d'outre-mer. Elles en savent ou croient en savoir plus que leurs maris ou leurs frères et elles affichent un profond dédain pour ces derniers. Souvent une femme prétentieuse déclare avoir besoin de sensations artistiques et elle vient vivre en Europe, désertant son foyer. C'est encore là une preuve de son amour du home. Ce qu'elles savent pour la plupart, ce n'est véritablement pas grand'chose. A l'école ou au cours, elles digèrent mal un tas de considérations à l'usage du sexe faible et elles complètent leur éducation en lisant indistinctement tout ce qui leur tombe sous la main. D'esprit critique, elles n'en ont guère. Elles mettent au même plan savants et vulgarisa-

teurs et exercent plus leur mémoire que leur raisonnement. Les vocations se forment tantôt toutes seules, tantôt sous l'influence de circonstances extérieures, et, parmi ces dernières, figure au premier rang l'avis des amies. A force d'entendre répéter qu'elle a un tempérament d'artiste, une femme finit par se croire une nature d'élite, apte à comprendre les émotions qu'éveille la musique ou à éprouver des jouissances spéciales devant les maîtres de la peinture flamande ou italienne.

Dès que cette conviction est ancrée dans l'esprit féminin, l'heureux possesseur de ces qualités rares souffre dans le cadre brutal des affaires. Si le mari s'inquiète de la hausse du blé, si le père consulte la cote de Wall street, l'âme sensible répond en murmurant du Wagner ou en mentionnant l'œuvre de Rubens. Tout l'irrite, tout lui semble stupide, et les élans de son âme la rendent tellement désagréable qu'un beau

jour le « p'pa » ou l'époux conseille un voyage en Europe. Les malles sont vite bouclées et l'incomprise vient errer dans les musées, qu'elle traverse au galop, ou prendre une idée des chefs-d'œuvre de la musique moderne après un dîner qui n'en finit pas et avant une soirée qui commence de bonne heure. Les gens véritablement doués jugent vite et bien.

Heureusement la plupart de ces visiteuses se bornent à regarder ou à écouter, mais il en est qui croient devoir livrer leurs impressions à l'admiration de leurs contemporains ou couler leurs pensées dans le moule d'un roman. Ici finissent les défauts et commence le vice. La littérature féminine fait rage aux États-Unis; les œuvres signées du sexe faible sont innombrables. En général, la conception est faible, les caractères faux et le style incohérent; l'esthétique visée par ces esprits bizarres n'est pas la même que la nôtre et l'harmonie architecturale, que nous

aimons tant, fait place à des arrangements chaotiques où les proportions n'existent pas et où le manque de clarté et d'intérêt est un facteur à peu près constant.

Ce qu'il y a d'étonnant c'est que ces élucubrations aient des lecteurs. C'est pitoyable, mais ça se vend. Nous ne parlons ici, bien entendu, que des œuvres des bas-bleus. La littérature américaine, la vraie, a une étrange saveur, celle d'un fruit sauvage, mais d'un fruit de bonne qualité. En ce moment nous ne visons que les productions féminines, rien de plus, ces publications qui entraînent des manifestations puériles et des enthousiasmes de commande. Que de fois on nous a posé la question : « Avez-vous lu le livre de Mme ou de Mlle une telle? » Au début nous nous fîmes un devoir de parcourir ces œuvres tant vantées, mais le dégoût nous vint bien vite. Aussi quand l'insidieuse question se formulait de nouveau, nous prenions un air aussi dégagé que

possible pour expliquer que nous ne lisions jamais de romans. Cette affirmation nous a valu nombre de regards compatissants qui signifiaient : Pauvre garçon, à quoi donc passez-vous votre temps? De quel plaisir vous vous privez!

Oh! que de fois nous avons entendu parler de Darwin par d'exquises jeunes femmes qui ne l'avaient jamais lu. Un jour même nous fûmes foudroyé par les regards d'un trio de grâces devant lesquelles nous formulâmes l'opinion, contraire à la leur, hélas! que ledit Darwin n'était pas Américain!

A côté de la gloire littéraire, d'autres cherchent la satisfaction de porter un titre. Descendre d'un marchand de cochons et donner le jour à un fils issu des croisés, voilà une chose assurément peu banale. C'est le rêve d'un grand nombre d'Américaines, et les guetteuses de blason font le pendant des coureurs de dot. Celles-là ne

s'occupent guère de littérature. Elles vont au bal, dansent toute la nuit, figurent dans beaucoup de dîners et s'enquièrent de la situation sociale de leurs soupirants.

Pourvu que le père soit riche, la fille tient à un nom historique; il lui faut un château, même en ruines, un vieux château portant le nom du candidat. L'argent gagné dans la prairie viendra en Europe pour se changer en pierres et le donjon croulé quelque jour resplendira.

Un lord anglais et, en deuxième ligne, un baron de Rhin sont les prétendants qui gagnent le plus les cœurs. Les titres français et les comtes italiens sont en mince estime. Quant aux Espagnols, ils n'ont presque pas de chances.

Un autre type curieux est celui qui se livre à l'art : musique ou peinture. La sculpture et l'architecture recrutent peu en Amérique.

Celles qui ont la vocation du pinceau

courent les ateliers, s'assimilent les procédés en quelques jours, heureuses natures qui n'ont que quelques mois à consacrer à leurs études et qui savent si bien les mettre à profit! Elles s'en retournent avec une manière à elles et leurs œuvres sont rangées par les rapins irrévérencieux dans la catégorie des croûtes.

Plus nombreuses sont celles que les lauriers de la Patti empêchent de dormir. Celles-là sont légion. Elles viennent à Paris, à Milan, à Vienne, apprendre l'art du chant. Pour elles, chanter consiste à ouvrir la bouche et à émettre des sons très vigoureux dans les passages de force, par opposition avec des pianissimo indistincts où la voix absente s'éparpille dans les fosses nasales!

La pose de la voix est un problème dont le sens ne paraît pas avoir encore pénétré l'intellect américain. On chante de la gorge et du nez, avec des grincements et des miaulements tout à fait réjouissants dans la plu-

part des cas, mais bien attristants parfois si l'on songe que ces malheureuses exécutantes comptent sur leur gosier pour gagner leur existence.

Du style, de l'articulation, ne parlons pas. Elles chantent dans une langue qui leur est étrangère et elles n'ont naturellement aucune notion de ce que peut être la diction.

Cette façon de voir peut paraître étrange après l'envahissement de nos scènes lyriques par les cantatrices exotiques, mais, bien entendu, il est des étoiles qui finissent par briller. Nous ne parlons que des flambeaux fuligineux qui obscurcissent l'atmosphère des salons et des salles de concert.

Le but que poursuivent ces étudiantes n'est point la satisfaction d'un goût spécialement développé. Ce qu'elles veulent, c'est un moyen de se mettre en évidence, c'est un attrait qu'elles espèrent acquérir pour se faire admirer. Des cabotines, de véritables

cabotines. Du reste les réunions américaines sont basées sur d'autres principes que les nôtres. Lorsque l'un des assistants se produit devant les invités, quelle que soit son exécution, on lui en est reconnaissant. Quelques phrases amicales accueillent sa péroraison et l'artiste fait la roue avec la satisfaction d'un devoir accompli et la conviction d'une supériorité incontestée. Cette manière de voir se retrouve en Angleterre.

Chez nous, nous n'aimons pas les médiocrités et nous ne savons aucun gré à l'auteur d'une exécution atroce. Au contraire nous lui en voulons pour son massacre. Ceux qui, en France, se produisent devant leurs amis sont généralement infiniment meilleurs que leurs rivaux étrangers.

D'ailleurs toutes ces femmes qui séjournent en Europe nous donnent une idée absolument fausse de ce qui se passe au pays du Mississipi, et leurs compatriotes, celles qui rentrent chez elles après un voyage intéres-

sant et instructif, ne sont pas tendres pour ces exilées volontaires.

Beaucoup sont divorcées, errant d'hôtel en pension de famille; d'autres parlent beaucoup de leur mari et l'attendent entre Paris et Nice; le cher époux ne vient jamais, toujours retenu par d'importants intérêts, par des accidents renaissant sans cesse; c'est le coup du « coming husband » qui part toujours et qui n'arrive jamais.

Oh! comme tout cela serait mieux si maris et femmes vivaient ensemble! A qui incombe la responsabilité de ces tiraillements? Est-ce à l'homme, qui n'a point les aspirations de sa compagne? Est-ce à celle-ci, qui ne veut point comprendre la prose de son mari? Question difficile à résoudre, mais que nous sommes tenté de trancher en faveur du sexe fort. L'Américain, vulgaire ou prosaïque, remplit sa mission masculine en se taillant une place au soleil. La femme, malgré ses prétentions, n'a que des aspira-

tions factices et elle ne réussit en général qu'à donner une caricature de l'art qu'elle dit adorer. Devant l'inégalité des résultats, nous allons là où la logique paraît exister, c'est-à-dire du côté du mari.

Avez-vous entendu parler de la flirtation? Oui, sans doute. Mais en avez-vous une idée exacte? Probablement non.

Vous vous imaginez bonnement que flirter avec une jeune Américaine consiste dans l'exercice d'une série d'imprudences qui malgré tout ne franchissent pas les limites de la décence. Oh, naïfs! Il en était sans doute ainsi du temps de Washington. Ces pratiques moyennement honnêtes ont peut-être cours encore dans quelque ville obscure de l'Ouest, où, devant les rares femmes de la localité, les travailleurs n'ont que des aspirations matrimoniales. Mais ailleurs?

Quand deux beaux yeux consentent à parler, ils emploient un langage singulièrement éloquent. Quand on se cause à l'oreille et

que l'haleine de l'orateur caresse l'épiderme de l'auditeur, s'il s'agit de sexes différents et de personnes convenablement appropriées, ces chuchotements produisent des frissons et des désirs. Pensez-vous que les courses au bois, les promenades en automobile, les tête-à-tête au restaurant, ou les équipées dans les cabarets mal famés, soient faits pour restreindre les appétits? Pour être Américaine, on n'en est pas moins femme, et les sens ont des surprises auxquelles on résiste d'abord, mais dont les répétitions conduisent, sinon à la chute finale, du moins aux compromissions.

Dans *Pot-Bouille*, Zola a décrit une veuve vertueuse qui flirtait volontiers jusqu'aux limites les plus extrêmes. On l'avait surnommée « Madame Tout ce que vous voudrez mais pas ça ». Ce sobriquet, un peu long mais descriptif, pourrait être donné à la plupart des flirts de profession.

Oh! que les vertueux ne nous accusent

pas d'immoralité. Non, les femmes françaises ne sont pas au-dessous des femmes américaines. Seulement elles usent moins d'hypocrisie. Tout acte a une signification, toute démarche a un dénouement, et après ces aventures successives qui jettent la jeune fille aux bras passionnés de plusieurs hommes, celle-ci n'est plus à la fin qu'une ombre de vierge avec l'esprit d'une prostituée.

Que jadis, devant la nécessité de se faire une situation, on soit resté longtemps fiancés, cela avait peut-être sa raison d'être. Après les accordailles l'homme disparaissait, temporairement, luttait pour grandir et revenait avec la certitude de retrouver une épouse.

Mais aujourd'hui, dans un contact permanent, avec un ordre social qui permet de tabler sur une situation moyenne, à quoi bon les longues fiançailles? Elles ne sont faites que pour irriter les désirs et arracher

des illusions lorsque la séparation se produit. Puis il en est de ces « engagements » comme du reste : ce ne sont que des masques pour cacher ce que la simple flirtation aurait de choquant dans certaines conditions. Oh! rien ne vaut une bonne et saine union. Si le malheur veut qu'elle se dissolve, la femme au moins n'est plus une fleur fanée avant le mariage et dont un mâle a épuisé tout le parfum.

Aux États-Unis la femme est entourée d'un grand respect apparent. Les manifestations extérieures abondent devant elle. On lui cède sa place en tramway plus facilement qu'on ne le fait chez nous. On se découvre devant des inconnues près desquelles on séjourne dans un ascenseur d'hôtel. Vous allez conduire jusqu'à sa voiture une visiteuse qui venait parler à votre femme. Tout cela est fort bien, mais c'est encore de l'hypocrisie, parce que ces pratiques respectueuses ne cadrent pas du tout

avec l'opinion que professent les clubmen à l'égard des femmes, opinions qu'ils n'hésitent point à ponctuer de détails entre un bon cigare et un verre de whiskey, pour l'édification des amis qui les interrogent.

L'Union aime le bruit sous toutes ses formes : louanges individuelles et réclames collectives. Tout y est vaste ou tâche de l'être, et les entrepreneurs de plaisirs publics n'ont point failli à la tâche. Ces impresarios, estimés aux États-Unis, sont venus se faire apprécier en Europe, Barnum en tête ! Barnum, le grand Barnum, aujourd'hui mort, fut un novateur, le cornac de nombreuses célébrités qui consentaient moyennant un prix honnête à s'exhiber pour un instant aux yeux de dix mille spectateurs.

Puis ce fut William Cody, surnommé Buffalo Bill, un vague colonel des guerres indiennes, devenu directeur d'une entreprise foraine, qui tenta d'étonner l'Europe en lui apportant une prairie de convention, dans

un bariolage de Red Skins et de cow boys.

Après eux Bostock vint, puis d'autres, puis ces précurseurs seront suivis par des armées.

A part le spectacle, quelquefois intéressant, la principale curiosité de ces « greatest shows on earth » est leur mode d'organisation. C'est un véritable microcosme qui possède des maisons de toile, des roulottes de bois, des chevaux, des wagons, des automobiles, qui surgit un beau jour au milieu d'une plaine qu'il anime de ses pulsations soudaines et qui disparaît le lendemain pour aller s'agiter ailleurs. Les bâtiments se démontent, se plient, se mettent en caisse et des trains se forment, serviteurs spéciaux de ces entreprises. L'immensité de ces exhibitions restreint leur champ d'action, car il leur faut assez d'espace ou assez de spectateurs pour satisfaire à leur amplitude. Ces plaisirs olympiques sont donc l'apanage des capitales et des principales métropoles.

Aux États-Unis l'acteur est un artiste, par définition. Nous, nous connaissons des artistes qui sont acteurs, et Paris pourrait en citer plusieurs qui sont de véritables sommités. Mais, en bloc, nous considérons que l'apparition sur les planches ne sacre pas nécessairement grand homme.

En Amérique il suffit d'endosser un pourpoint ou des *tights*, de prendre un air lugubre ou de soupirer très fort, sous l'éclat de la lumière électrique, devant deux mille curieux, pour sentir qu'on acquiert des droits à l'admiration générale, sinon à l'immortalité. Tel cabotin, pitoyable mais plein de suffisance, est traité à l'égal des princes de la science. Mille femmes s'offrent en victimes, chose qui se passe à peu près partout, mais les portes s'ouvrent devant Son Altesse lorsqu'elle consent à honorer de sa présence les salons de Mme So and so.

Certaines troupes sont assez curieusement composées : une planète et des satellites;

une étoile au sein d'une nébuleuse. Le tableau de la compagnie est calqué sur celui de nos troupes de passage et les affiches annoncent insolemment :

THE DANCING GIRL
PERFORMED BY Mrs SMITH
supported by MM. A. B. C. B.
Mrs. M. P...

Le « bill » prévient que la pièce est jouée par Mme Smith, aidée par MM. et Mmes tels, tels et tels. Est-il possible de dire plus crûment qu'on ne verra qu'un acteur convenable environné par des nullités?

Les pièces américaines tiennent à peine debout. L'intrigue en est faible et les développements en sont incohérents. Elles présentent fréquemment une caractéristique bien curieuse dont on informe soigneusement le public. Le programme vous avise qu'à tel moment (souvent au début du der-

nier acte) Mrs Smith ou Mr Untel *shall entertain the public* (divertira les assistants). Au moment voulu, suspendant l'action, facile à arrêter d'ailleurs, l'artiste annoncé s'avance et régale l'auditoire d'un petit numéro adapté à ses moyens; airs de concert, chansons comiques, cris d'animaux, jeux athlétiques, etc., etc. Quand la récréation est finie, la pièce reprend son cours. Ces intermèdes comptent parmi les morceaux les plus appréciés par le public.

A côté de ce cabotinage quelques manifestations sérieuses, trop rares, hélas! quelques troupes homogènes, quelques artistes de haute valeur, mais cela à l'état d'exception.

Ces compagnies sont nomades. Quinze jours ici, huit jours plus loin, un mois dans les grandes villes. Elles entreprennent des tournées sous la conduite d'un impresario, et ce qui est chez nous l'exception, là-bas est presque la règle.

Ces manifestations locales n'empêchent pas les spectacles organisés en Europe. Au Metropolitan Opera house de New-York il y a eu des « saisons » d'opéra allemand. On y a joué la tétralogie de Wagner longtemps avant que notre Académie nationale de musique osât monter *la Walkyrie!*

Puis ce sont de longues tournées dirigées par des managers avec des troupes anglaises qui donnent Shakespeare ou des acteurs français qui produisent le répertoire moderne. Toutes ces tentatives sont fort appréciées et se transforment parfois en marches triomphales. Sarah Bernhardt, la Patti et Constant Coquelin en savent quelque chose.

Nous ne voudrions point gâter les satisfactions des triomphateurs, mais nous nous demandons néanmoins jusqu'à quel point cette admiration est sincère. Quelque impressionnante que puisse être la mimique d'un bon acteur, il est bien difficile d'éprou-

ver une jouissance complète sans une parfaite entente de la langue. Or, ils sont peu nombreux ceux qui peuvent comprendre tout le dialogue, et ils sont en infime minorité ceux qui sont capables d'en apprécier les nuances. Mais c'est là une ignorance qu'un spectateur n'avoue pas, et pour prouver leur connaissance approfondie du français, les hommes et surtout les femmes applaudissent jusqu'à la frénésie. Les objets de ces manifestations flatteuses conçoivent une excellente opinion du goût local, et leurs impressions, ultérieurement narrées à leurs concitoyens, sont empreintes d'une grande bienveillance et d'une estime extrême pour des auditoires aussi intelligents.

Chicago s'enorgueillit de posséder le théâtre le plus vaste du monde; l'Auditorium, six mille fauteuils, jolie salle d'ailleurs où nous avons entendu l'*Otello* de Verdi, longtemps avant qu'il ne fût représenté à Paris. Nous devons dire que, dans ce vaste vais-

seau, Tamagno lui-même nous a paru au-dessous de sa tâche. L'expression artistique dépend évidemment des forces humaines et le plaisir ne peut être complet que s'il y a harmonie entre le moyen mis en œuvre et le cadre où il s'exerce. Dans cette salle colossale, nous nous sentions étranger au drame qui se déroulait trop loin de nous, avec des récits trop affaiblis et des chants trop murmurés. Nous vivions dans un rêve plutôt que dans la réalité.

Le propre du théâtre est de nous émouvoir par des événements qui se passent assez près de nous pour que nous puissions nous y croire mêlés ; la scène de l'Auditorium transforme le drame en une série de tableaux vivants qui n'émeuvent pas le spectateur.

Nous ne prêchons point en faveur des trop petites salles, mais entre les six mille sièges de l'Auditorium et les quatorze cents places de la Comédie-Française, il y a peut-

être un juste milieu, d'autant plus que les Américains ont apporté dans les aménagements des innovations que nos architectes feraient bien d'aller étudier.

Si la vie américaine est quelquefois choquante pour nous, au fond elle est basée sur les principes qui dominent la nôtre. Les dogmes sont les mêmes ; les rites seuls diffèrent. Paris et Londres se servent plus volontiers des fiacres. A New-York, à Boston, à San-Francisco, l'usage des voitures est beaucoup plus restreint. Le tramway est un fraternel véhicule contre lequel on a peu d'aversion et, le soir, enveloppées de dentelles et de fourrures, avec des brillants aux oreilles et des coiffures compliquées, les belles dames se rendent au théâtre ou en soirée, sans se soucier du voisinage des prolétaires qui leur font cortège.

La Presse est reine un peu partout, aux États-Unis comme ailleurs. Les journaux y sont nombreux et leurs éditions quotidiennes

plus multipliées que chez nous. Les grandes feuilles se tirent deux fois par jour, matin et soir ; plus souvent si la fréquence des nouvelles ou l'intérêt des événements l'exige. La soif d'information est un appétit spécial qui se développe avec acuité sur les bords de l'Hudson et du Mississipi. On n'aime pas les dépêches âgées et on déteste attendre que le train apporte les rédactions des capitales. Aussi dès qu'une ville est en formation, dès qu'un petit groupe est né, l'*editor* apparaît, un journal s'imprime, quelquefois deux ; une lutte s'établit et la bascule des intérêts commence à jouer.

Il y en a de ces journaux ! de tous les formats et de toutes les épaisseurs, depuis la modeste feuille simple qui végète péniblement dans les bourgades de l'ouest, jusqu'au *New York Herald* aux pages multiples et aux bruyants appels. Les revues pleuvent également : organes scientifiques et littéraires, instruments de vulgarisation

et de propagande, outils de sociétés ou de clubs, etc., etc. La réclame s'y étale impudemment et aide tous ces rivaux à vivre.

Malgré l'influence locale de la Presse, les descendants de Washington savent en prendre et en laisser. Les polémiques les plus violentes surgissent, les injures s'échangent, les crises semblent au paroxysme, puis tout s'apaise, et de ce flot boueux il ne reste après l'écoulement presque pas de macules. L'éloge succède au blâme et les ennemis d'antan redeviennent de fidèles alliés.

Uncle Sam s'en va, clignant de l'œil, le gousset sonore dans le tintement des dollars, mâchonnant quelques feuilles de tabac, heureux de quelque rêve d'or, avec la persuasion qu'il est le meilleur garçon du monde, « a very fine fellow, the best in the world ! »

VIII

LES TARES

Avec leurs fautes et leurs qualités, les États-Unis poursuivent leur route, indifférents à la critique mais très amateurs de louanges. Ils ont un épiderme de sensibilité variable qu'ils savent anesthésier dès qu'ils prévoient les coups d'épingle. D'ailleurs ce qui est bien chez nous est quelquefois très mal chez eux et ils nous ont assez reproché notre légèreté de caractère et nos mauvaises mœurs pour que nous ayons le droit de les juger à notre mesure. Que les intéressés nous accusent d'être un blasphémateur, c'est leur droit, mais ce n'est point la critique ou le dédain qui nous fera altérer

notre opinion. Des faits, des améliorations bien et dûment constatées, c'est seulement cela qui nous permettra de modifier nos appréciations.

Du reste, l'Amérique du Nord est en voie de progrès. Sans parler de la prospérité industrielle et commerciale, encore dans la phase ascendante, nous nous plaisons à reconnaître que tout annonce actuellement des préoccupations plus relevées que celles d'il y a cinquante ans. Que ce soit par orgueil de la masse ou grâce à la sincérité de quelques bons esprits, une marche en avant se dessine, et les classes les plus éclairées commencent à comprendre qu'à côté du dollar il y a autre chose. Les adeptes du beau veulent arriver d'emblée au septième ciel; c'est là leur erreur. On n'est point supérieur à son siècle parce qu'on rompt en visière avec lui et les tentatives d'originalité quand même restent surtout outrecuidantes quand elles ont lieu de parti pris.

La terre de M. Roosevelt est un pays comme les autres, à cette différence près que chaque citoyen est un grand homme appelé aux plus hautes destinées et que tous les royaumes du vieux pays sont séniles et décrépits à côté de la jeune Amérique.

Il ne faut point prendre ces assertions au pied de la lettre. Nos nations européennes sont un peu les cousines de la Belle au bois dormant. De même que cette princesse vit un siècle lui peser sur la tête sans altérer ses charmes, de même nos empires ont vieilli tout en conservant une certaine juvénilité, et cela leur permet de faire encore bonne figure en face des nouveaux venus qui crient sur tous les toits la supériorité de leur jeunesse.

Laissons dire. Laissons faire. Mieux que les États frais éclos, nous savons ce dont nous sommes capables. Nous connaissons nos forces et pouvons mesurer la relation

qui existe entre nos disponibilités et nos exigences. Nous sommes des gens mûrs qui tâchons d'équilibrer notre machine sociale et qui savons dans quelle ornière elle peut verser. Ce n'est point le lieu de discuter le problème socialiste, mais nous pouvons prévoir à peu près où et comment le coup sera porté.

Nous nous demandons si les États-Unis, infaillibles, analysent exactement leurs conditions d'existence. Évidemment quelques penseurs ont sondé ce problème, mais la masse de la population ne paraît pas s'en douter. Nous sommes grands, disent les Yankees, et nous serons plus grands encore. C'est possible, c'est même probable, mais ce développement ne sera point indéfini.

Qu'on n'oublie pas ceci : le territoire est immense par rapport à sa population; en moyenne huit habitants par kilomètre carré, huit habitants énergiques prêts à

labourer le sol ou à fouiller la terre et disposés à ne point ménager leurs peines. Ce sont des bras nerveux et d'actifs cerveaux; ce sont par conséquent d'excellents outils pour attaquer un champ immense. Il en résulte que la nation possède actuellement une réserve colossale qu'elle sera obligée d'attaquer au fur et à mesure de l'accroissement de la population.

De par sa progression, pour conserver la même valeur absolue, le pays devra diriger vers les autres puissances une quantité toujours croissante de produits.

En effet si les ventes à l'étranger restaient stationnaires, le quantum écoulé devrait se répartir entre un plus grand nombre de producteurs, ce qui amoindrirait la situation de chacun d'eux. Mais les puissants du jour supporteraient-ils cette atteinte à leur position? N'y aurait-il pas lutte, ce qui entraînerait des victoires et des ruines et des déplacements de la suzeraineté?

Pour augmenter les exportations vers les pays étrangers, puisqu'on se heurterait à la concurrence des fabricants locaux, il faudrait diminuer le prix de revient, ce qui comporterait de profondes modifications dans le régime économique actuel et toute une série de difficultés.

Il est donc à penser que l'augmentation du nombre d'habitants apportera dans les rouages actuels de fortes perturbations et que plus l'Union se peuplera, plus s'atténuera la différence qui existe entre les deux mondes.

Déjà la question sociale s'est posée aux États-Unis dans les centres populeux. Les ouvriers mécontents se sont mis en grève et il existe un parti fortement organisé qui se dresse menaçant en face des rois de l'argent. Qu'adviendra-t-il? L'avenir nous l'apprendra. Sur bien des points l'horizon est menaçant, et cette cause, qui va peut-être bouleverser le vieux continent, modifiera

aussi profondément les conditions industrielles de l'Amérique du Nord.

Les jours de pléthore ne sont point encore venus, mais ils approchent. Peut-être qu'une nouvelle découverte va faire jaillir des richesses minérales nouvelles et ouvrir un champ grandiose à l'activité humaine. Les Rocky Mountains sont la terre des merveilles et les vastes lignes de leur architecture donneront peut-être une ampleur inusitée aux exploitations éventuelles.

Mais il faut bien le dire. Au fur et à mesure que le temps court, les chances de semblables découvertes deviennent de plus en plus faibles. Les États sont presque complètement explorés, et c'est dans les mieux connus que les grandes découvertes sont le moins probables. Aujourd'hui on doit attendre plutôt des modifications partielles que des transformations totales, avec cette terrible menace des exigences de la main-

d'œuvre, épée de Damoclès suspendue sur toutes les nations industrielles.

Ces considérations ne sont point absolument spéciales aux États-Unis; elles s'appliquent à toutes les contrées neuves en voie de développement, et font prévoir des modifications qui sont presque fatales. Si l'on veut analyser ces révolutions futures en cherchant un enseignement dans le passé, on ne réussira point.

En effet nos évolutions ont été plus lentes. Nous avons peuplé nos pays simultanément, au voisinage les uns des autres, sans exode d'une terre vers la voisine. Bien entendu nous ne remontons point à l'invasion des Barbares; nous ne parlons que des périodes ascensionnelles plus récentes de la vie civilisée. De plus, nous n'avions à notre disposition que des moyens de communication qu'aujourd'hui nous trouvons rudimentaires, qu'un outillage destiné à opérer avec lenteur.

Les États-Unis, au contraire, sont une terre promise vers laquelle émigre le vieux monde. Ils ont à leur disposition la vapeur, l'électricité et toutes les machines qui en sont nées. La marche en avant est donc précipitée. C'est une course effrénée si on la compare à notre évolution des derniers siècles.

Lorsqu'il s'agit des choses intellectuelles dont l'étude reste souvent indépendante de l'outillage extérieur, en raison des situations acquises et de l'entraînement spécial, nous retrouvons toute notre supériorité. Qu'Uncle Sam triomphe dans sa chair puissante et nous regarde comme des pygmées, il ne peut s'empêcher de nous envier, car, sur bien des points, il est encore à notre remorque.

Il est un problème qui préoccupe énormément le cabinet de Washington : c'est le rôle que doivent jouer les États-Unis dans le concert des puissances. En outre, l'uni-

versel M. Roosevelt, qui se donne des airs d'empereur et semble avoir pris Guillaume II pour idéal, M. Roosevelt l'arbitre russo-japonais, n'est point sans s'être dit qu'un gouvernement prévoyant devait viser à obtenir des débouchés pour les produits nationaux.

Or le président sent très bien que l'écoulement vers les nations européennes ne peut être indéfini, que l'Allemagne et l'Angleterre s'outillent, que la Russie se fermera quelque jour à l'importation, que des pays d'ordre moindre (c'est dans ceux-ci que l'on nous range) feront des efforts pour restreindre le champ de consommation des produits yankees et que c'est du côté des zones vierges que doivent se tourner les regards.

Actuellement la doctrine de Monroë tend à enlever l'Amérique à l'Europe et le cabinet de Washington veut une part du gâteau chinois. Il s'agit surtout et avant tout de créer

des débouchés éventuels, et le Céleste Empire, avec ses quatre cents millions de jaunes, est un client idéal ou susceptible de le devenir. Uncle Sam pense, non sans cause, que les raisons qui l'ont fait grandir depuis la fin du dix-huitième siècle ne se retrouvent pas en Chine. L'Empire du Milieu n'est pas un pays à peupler; au contraire, les hommes y grouillent. De plus, l'antique civilisation y a mis un tour d'esprit qui sera bien lent à disparaître et, en tout état de cause, si les Chinois voulaient imiter les Japonais, les États-Unis désirent être les premiers à en profiter.

Ces tendances impérialistes, bien faites pour chatouiller l'orgueil des marchands et des industriels qui trônent dans leur bureau, impriment à la politique actuelle une allure toute particulière. En dehors de ces raisons dont l'analyse échappe à la masse américaine, il y a la jalousie inspirée par les peuples d'Europe, des gens qui occupent

des lambeaux de territoire et qui deviennent seigneurs et maîtres d'étendues considérables. De petits pays de rien, la France par exemple, en sont arrivés à posséder un empire extérieur grand comme l'Union tout entière.

Devant les faits accomplis, Jonathan grogne. Il veut lui aussi faire comme les autres. Il agite son grand drapeau « red, white and blue », organise des processions et tout le monde crie : à Pékin! à Pékin! Washington cède, avec des arrière-pensées qu'on ne communique point au vulgaire.

Mais ces équipées coûtent très cher. Il faut des flottes, des troupes, toutes choses dont l'Amérique du Nord s'était passée jusqu'à présent. Cette orientation de la politique nouvelle conduit à la nécessité d'augmenter la marine; un peu plus tard on verra que les démonstrations navales entraînent d'autres opérations, et il faudra transformer en une armée permanente, prête à

toutes les éventualités, les quelques bandes éparses qui suffisent actuellement à contenir les Indiens, devenus assez dociles.

Ces nouvelles tendances créeront des charges fort lourdes, et lorsque l'engouement sera passé, les critiques auront beau jeu. Nous ne blâmons point les agissements de M. Roosevelt. C'est d'un gouvernement sage de ne pas vivre à l'écart des autres et de se mêler aux choses de ce monde. Le renoncement des anciens anachorètes de la Thébaïde n'est plus de mise. Nous disons simplement que les choses n'iront pas toutes seules et que les États-Unis vont entrer dans une ère nouvelle féconde en difficultés.

Du reste les avis sont partagés à cet égard. Il suffit que les républicains soutiennent une théorie pour que les démocrates adoptent la manière de voir inverse, et si, trouvant leur chemin de Damas, ces derniers se convertissent, les premiers modifient instantanément leurs idées de façon

à bien établir la permanence du conflit. Par-dessus tout, les Irlandais et les nègres se trémoussent.

Il y en a tellement de ces noirs aux États-Unis, depuis Boston jusqu'à New-Orleans, depuis San-Diego jusqu'à Charleston! Sur certains points ils pullulent, paresseux et bruyants, voleurs et menteurs. Ils traînent la savate un peu partout, s'installent comme cireurs de bottes sous le portique ou dans les sous-sols des hôtels, et monopolisent les emplois de « porters » dans les Pullman cars. Bons garçons au demeurant, ils ont nombre de défauts qui sont l'antithèse des qualités caractéristiques de la race anglo-saxonne.

Cette population noire ne vit point à côté des blancs comme les Chinois, qui restent cantonnés dans leurs quartiers, presque étrangers à la vie américaine, et n'ayant de contact qu'avec leurs patrons et leurs chefs d'équipe. Au contraire, le nègre se trouve

partout. Les anciens esclaves sont devenus citoyens et le nombre de sang-mêlés est considérable. Les mulâtres, les quarterons, les octerons sont d'ailleurs infiniment plus nombreux que les véritables nègres, blue blood devenu aujourd'hui assez rare.

Si l'union entre noirs et blancs est peu fréquente dans les États du nord, et si on éprouve là une horreur invincible pour les coloured people, les districts du sud voient d'un œil favorable les mariages s'accomplir entre blancs et métisses. Il en résulte une race mélangée à termes extrêmement variables, mais qui doit au sang africain qui coule dans ses veines des défauts véritablement terribles.

Le voyageur qui vient des bords de l'Hudson, où il a pu s'étonner à bon droit devant l'activité dévorante qui règne dans ces parages, ne peut croire que la Caroline du Sud ou la Louisiane sont les sœurs du Massachusetts. Au lieu de l'énergie virile et

même brutale qui se manifeste à New-York, on retrouve à la Nouvelle-Orléans toute la nonchalance créole, tout le laisser-aller des pays tropicaux, et la majorité de la population semble apathique et indifférente.

Lentement, mais sûrement, le sang noir s'infiltre, apportant ses propriétés dissolvantes. Les quarteronnes sont de bien belles filles quelquefois et les blonds fils du nord qui voyagent ou travaillent dans ces pays méridionaux en font volontiers des maîtresses. De plus, beaucoup de femmes blanches sont séduites par les fortunes de quelques jeunes coloured men et des foyers se fondent sous le patronage du dieu Dollar, qui remplace Cupidon démodé.

Une grosse partie des États du sud est peuplée par des métis. Là, on n'y pense point. Les peaux lustrées y dominent et les blancs, trop pâles, y paraissent presque maladifs. Sur les franges de la zone contaminée, les symptômes extérieurs sont peu

apparents. Les hommes y prennent des airs de beaux ténébreux et les femmes s'y montrent langoureuses. La touche d'ébène est très légère et les gens en quête d'une femme, les jeunes filles à la recherche d'un mari, apprécient ces types si différents de ceux auxquels ils sont accoutumés.

C'est par millions qu'il faut compter aujourd'hui les Américains qui ont peu ou prou de sang noir, et leur caractère en est profondément affecté. Violents et vindicatifs, ils se laissent aller à des éclats de langage et à des écarts de conduite que le Nord, plus calme, blâme énergiquement. Ils remplacent volontiers le travail par le rêve et se bornent souvent à servir de satellites aux gens venus de New-York ou de Boston, plus froids, mais plus entreprenants. Non seulement les flots variés de l'immigration se combinent entre eux pour se fondre en un même tout, mais le résultat de cette fusion subit au centre et au midi une alté-

ration qui en diminue la qualité. Le produit définitif est loin de valoir l'élément initial, et cet envahissement de l'Union par le microbe africain est une menace terrible pour l'énergie américaine.

Quand on lui parle de ces choses, Uncle Sam hausse les épaules, sa lèvre se crispe en un sourire méprisant, mais ses yeux papillotent et disent son inquiétude, car il sait bien au fond qu'un fléau le menace et il en a une peur terrible.

Les gens de couleur sont citoyens de l'Union et comme tels électeurs. Il s'ensuit que les candidats les flattent et transactionnent avec eux. On les a érigés en puissance et ils ont conscience de leur valeur. Lors de la guerre de Sécession les blancs se sont entre-tués pour des esclaves. C'était les mettre à un bien haut prix. Aujourd'hui, devenus libres et riches, n'ont-ils pas une valeur plus grande? Pour eux le Nord a vaincu le Sud, et maintenant ils se dressent

devant les vainqueurs, forts de leurs droits de citoyens, avec toute la violence du métis et toute la haine d'anciens esclaves. Les goûts, les habitudes, les intérêts séparent profondément les Yankees pur sang de ces hybrides et les passions se font jour pour engendrer la discorde.

Quel étrange creuset que cette Amérique du Nord! L'Europe y a versé des Anglo-Saxons, des Celtes, des Germains, des Suédois, des Français, des Espagnols, etc., et tout cela s'est aggloméré pour former une race spéciale, avec des mélanges bizarres formant des variétés très nettes dès qu'il y a union avec le Peau-Rouge ou avec le nègre.

Quelque vénérable que soit l'Afrique et quelque charmants que soient ses enfants, nous n'avons qu'une estime très mince pour leur esprit d'entreprise et nous pensons que, dans leur croisement avec les blancs, ils ne lèguent point à leurs descendants les qua-

lités capitales qui font les grands peuples.

Nous avons constaté bien des travers, bien des ridicules chez les Yankees, mais nous avons toujours admiré leur énergie et leur persévérance. Ce sont ces deux qualités qui les ont poussés au premier rang, car elles leur ont permis de tirer parti d'un pays exceptionnel. Or ce sont précisément les dons qui manquent à la race noire. Il est donc permis de conclure que la descendance a bien peu de chances de grandir dans une voie où les parents ne sont pas aptes à les pousser. Du reste, l'expérience montre qu'il en est ainsi et les États du sud particulièrement ont une physionomie nonchalante qu'ils doivent à la population hybride, tandis que toute leur puissance et leur richesse dérivent de l'impulsion septentrionale. Il y a là une cause d'affaiblissement réelle que les intéressés peuvent nier, mais qui est des plus désastreuses, et le mal, très accentué déjà, menace de s'étendre encore.

A côté de cette tare de l'envahissement par le sang noir, il en est une autre aussi grave : l'alcoolisme. Depuis l'antiquité la plus reculée, l'alcool eut part aux adorations des hommes. Le « soma » des anciens Iraniens passait pour un don du ciel et Iakkos devint un bienfaiteur de l'humanité pour avoir montré ce que l'on pouvait tirer des treilles. Aujourd'hui ces origines divines ne sont plus de mise et le dieu des liqueurs fortes s'est transformé en un prosaïque alambic, à la panse solide, où l'on entasse tout pour en tirer la quintessence.

Les États-Unis n'ont point failli au culte dionysiaque. Sous forme de vin, de cidre, de bière, de cognac, de gin, de whiskey, etc., ils absorbent de l'alcool, avec l'hypocrisie de la boisson aquatique au moment des repas. Du reste il existe sur place une culture de la soif comme il existe des procédés culinaires. Les american drinks sont célèbres par le monde entier et la confection

de ces mixtures compliquées absorbe les facultés des bar-keepers et des butlers.

Quand un Yankee ne prend pas « something straight » (ce qui ne peut se traduire que par « quelque chose de raide »), il convoite un cocktail soigné, un mélange d'alcools variés, gin, whiskey, vermouth, curaçao, etc., et ces consommations se boivent dans des récipients qui ont l'importance de nos verres à madère.

Un bar-keeper savant est un personnage. Vêtu de blanc, il opère derrière son comptoir, qui lui monte jusqu'aux aisselles ; il va, il vient, affairé, saisissant les flacons, dosant les proportions, remplissant les verres, et les faisant glisser, d'un habile tour de main, jusque sous le nez des clients, perchés sur de hauts tabourets rangés devant le bar.

Un voyageur qui se respecte ne s'embarque point sans un viatique, petite fiole de gin ou de brandy, et avant de se coucher

il prend un «night cap» (bonnet de nuit) qui coiffe l'édifice liquoreux entassé dans son estomac.

Les manifestations de l'ivrognerie sont intenses. Non seulement l'homme du peuple boit d'une façon abominable, mais le vice atteint les classes élevées. Les apéritifs n'ont point la forme adoucie des nôtres, déjà épouvantables ; ils consistent presque uniquement en mélanges concentrés qui brûlent l'estomac, montent à la tête et irritent les nerfs. Puis, après le repas, viennent les digestifs, qui provoquent l'abrutissement final.

C'est un curieux mélange que celui de cette énergie naturelle et de ce vice atroce. Ce double amour de l'action et de l'intoxication est une caractéristique des races violentes. Depuis les anciens Vikings qui se ruaient aux combats pour tomber ivres morts le soir de la victoire, jusqu'aux Anglo-Saxons modernes qui se répandent en entreprises fortes pour s'engourdir dans

les fumées du gin, on constate fréquemment ce parallélisme. L'organisme y résiste. Il semble se créer un milieu approprié qui ne s'altère pas au delà d'un certain point. Question d'habitude; l'accoutumance rend tout familier.

Nous croyons cependant qu'il y a là un danger avec lequel il ne faut pas jouer. L'abrutissement de la descendance ne s'ensuit pas nécessairement lorsque l'homme seul est atteint par le vice. Le germe semé par le mâle est corrigé par la mère, lorsqu'elle est forte et saine, et la localisation de l'ivrognerie du côté masculin contient peut-être le secret du maintien de la virilité d'une race.

Hélas! cette localisation n'existe pas aux États-Unis. L'alcoolisme y a étendu son empire et les femmes elles-mêmes ont pris d'épouvantables habitudes. Ceci est terrible et matériellement vrai. Toutes ces aimables femmes, toutes ces gracieuses jeunes filles

qui susurrent comme des oiseaux, qui s'abreuvent uniquement, en public, des Apollinaris les plus pures, éprouvent le besoin de se donner du ton en utilisant les alcools les plus pernicieux.

Existe-t-il des exceptions? Oui, nous voulons bien le croire. Il est certain que beaucoup de ces femmes limitent leurs appétits et ne tombent pas dans la léthargie que provoquent de larges rasades; mais il en est un grand nombre qui dépassent la mesure et nous sommes certain que ce nombre constitue la très forte majorité. Nous ne parlons pas seulement de celles qui deviennent loquaces ou exaltées sous l'influence d'une absorption légère; non, nous voulons dire que la consommation d'alcool est suffisante pour les conduire jusqu'à la perte de leurs sens. Rarement la quantité prise est assez considérable pour transformer la buveuse en masse inerte, mais trop souvent suffisante pour la faire agir inconsciemment.

Encore en est-il beaucoup qui, en se mettant au lit, complètent la dose par une dernière rasade.

Évidemment ces constatations sont difficiles à faire, car ces agapes ont lieu derrière les murs du fameux home, et on ne peut entrer à toute heure dans les tranquilles résidences; mais il suffit d'avoir l'attention éveillée pour relever mille incohérences qui sont les manifestations du fléau.

Est-il un autre pays où la femme se comporte ainsi? où les classes dirigeantes soient ainsi menacées? Presque adorée sur les rives du Mississipi, reine tout au moins dans une contrée où les hommes sont en immense majorité, la femme pouvait jouer un rôle merveilleux. Si quelques mères de famille ont deviné la route qu'elles devaient fouler, la plupart des Américaines ont tourné, au profit de leur égoïsme, les avantages naturels de leur situation. Poule caqueteuse et prétentieuse, la fille d'Uncle Sam a pris

aux hommes leurs vices et, en se saturant d'alcool, est en train de se détériorer.

Ce fait a une importance capitale. Si le germe est avarié, que deviendra-t-il dans un milieu contaminé? Tout est là. Les causes de correction qui peuvent agir avec la femme sobre n'existent plus, et le produit, dérivé de deux malades, ne peut être que dégénéré. Cette détérioration s'accentue, faisant la boule de neige, car les unités dégradées, issues de parents affaiblis, exagèrent leur insuffisance par la pratique du même vice et préparent une descendance dont l'incapacité ne peut qu'augmenter.

Très certain de ce défaut atroce de l'Américaine, nous sommes absolument convaincu qu'il y a là une menace terrible pour la race future et une cause d'affaiblissement.

Nombre de gens se sont préoccupés de la question et la lutte a été entreprise. Malheureusement elle a été entamée sous une forme ridicule. La législation est sans valeur et la

prohibition n'a été établie que pour être bafouée.

Les sociétés de tempérance qui proscrivent entièrement l'usage des boissons fermentées n'ont obtenu qu'un succès médiocre. Menées par des femmes ou dirigées suivant l'impulsion féminine, elles ne visent que les défauts masculins et semblent ignorer complètement que les épouses partagent les vices des maris. Souvent même certaines matrones ne font partie de ces sociétés bienveillantes mais platoniques que pour dérober aux yeux du monde leur ivrognerie insoupçonnée.

Cela aboutit quelquefois à des meetings, à des processions bruyantes, à des horions échangés. Mais le fond de la population garde ses appétis et les *teetotallers*, démonétisés, passent pour des gens incomplets.

Rien ne craque encore pour beaucoup de raisons : énergie présente, force acquise, possibilité de fournir une activité qui contre-

balance les mauvaises influences, vie au grand air, etc. Mais lorsque deux cent cinquante millions d'habitants lutteront sur un territoire devenu relativement moins vaste, que se passera-t-il?

A ce moment la densité de la population atteindra environ le tiers de celle qu'aura probablement la France et l'inégalité des conditions sociales des deux pays tendra à se combler. Les vices s'accentueront, l'alcoolisme aura fait des progrès, la contamination du sang noir se sera étendue. Il en résultera un caractère nouveau et de nouveaux groupements d'intérêts se seront créés. Des facteurs à peine entrevus à l'heure actuelle auront pris de l'importance et les revendications socialistes ne seront pas restées platoniques.

Qui peut prédire ce qui adviendra? Comment les prétentions de la Californie cadreront-elles avec celles de New-York? Comment les états du nord-ouest s'entendront-ils

avec ceux du sud-est? Les tendances vers l'impérialisme auront créé des charges nouvelles, sans doute l'apparition de l'armée permanente, le service d'une dette... Les luttes deviendront âpres dans ce grand pays et des causes de scission ne peuvent manquer de se manifester.

Ce sera notre revanche, à nous Européens, de voir tomber ce colosse poussé trop vite et dont la maturité développera à n'en pas douter des maladies organiques. Les méthodes actuelles, très libérales dans l'ensemble, ont l'approbation de tous, car tous en bénéficient puisque tous gagnent largement leur vie. Mais lorsque la concurrence sera venue jeter le trouble dans cet édifice somptueux, que diront les habitants? Les luttes qui naissent déjà s'accentueront plus âpres, et Uncle Sam se décide d'après son intérêt. On l'a bien vu lors de la guerre de Sécession. La libération des esclaves, conséquence des idées du jour et résultat de

l'antagonisme existant, ruinait le Sud. Le Sud se révolta et prit les armes. L'unité de l'Union ne compta point; le patriotisme non plus. L'intérêt seul entra en ligne de compte. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi à nouveau?

Tant que, d'une mesure commune, les divers états retireront un avantage commun, une satisfaction à partager, ils marcheront la main dans la main. Ces unités fédérées consentiront même à voir des rivales réaliser des bénéfices, mais sans que cela leur nuise et à charge de revanche. Dans cette voie, où s'arrêteront-elles, au milieu de cette sourde haine qu'on n'avoue pas, mais qui existe? Nul ne peut le prédire. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'avec une population considérable les États-Unis seront infiniment moins à craindre qu'ils ne le sont en ce moment. La compétition engendrera les vices des vieilles sociétés, et les amis du pouvoir, irrités des difficultés

du « struggle for life », chercheront, dans des mesures administratives ou des réglementations trop étroites, la protection dont ils auront besoin pour triompher.

Le jour du démembrement des États-Unis n'est pas encore venu, mais il viendra. Aujourd'hui la fédération laisse fort distincts les intérêts particuliers, mais l'absence de similitude de ces intérêts rendra bien difficile l'uniformité de la législation au moment des crises. Les grands états prospères lutteront les uns contre les autres, d'abord courtoisement au sein du parlement. Ils chercheront des alliés et des clients parmi les états moindres, et des groupes se créeront entre lesquels grandira la haine. L'ambition de chacun se doublera du désir de nuire aux autres et, au milieu de conflits qui auront pris une amplitude impossible à évaluer pour le présent, il suffira peut-être d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres.

Nous voici au terme de notre voyage. Nous avons traversé le continent, examiné les sommets, ausculté Uncle Sam et nous pensons le voir tel qu'il est; un grand bonhomme, très actif, vantard, goguenard et ignorant, menacé par l'alcoolisme et le sang noir, et devant crever de pléthore ou succomber encore jeune, accablé par les maladies du vieil âge.

De ce grand empire nous prévoyons le démembrement en plusieurs parties qui lutteront entre elles après la scission et qui seront forcément astreintes aux mêmes charges militaires que les antiques nations du vieux monde.

L'Europe regardera ce naufrage d'un œil anxieux, et poussera un soupir de soulagement, heureuse de voir disparaître le danger qui, si longtemps, l'aura menacée.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
I.	— Le Voyage aux États-Unis	1
II.	— Le Pays	25
III.	— Le Sol	61
IV.	— Les Produits	95
V.	— Un peu d'histoire	129
VI.	— L'Activité américaine	161
VII.	— La Vie yankee	213
VIII.	— Les Taree	263

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C

8, RUE GARANCIÈRE

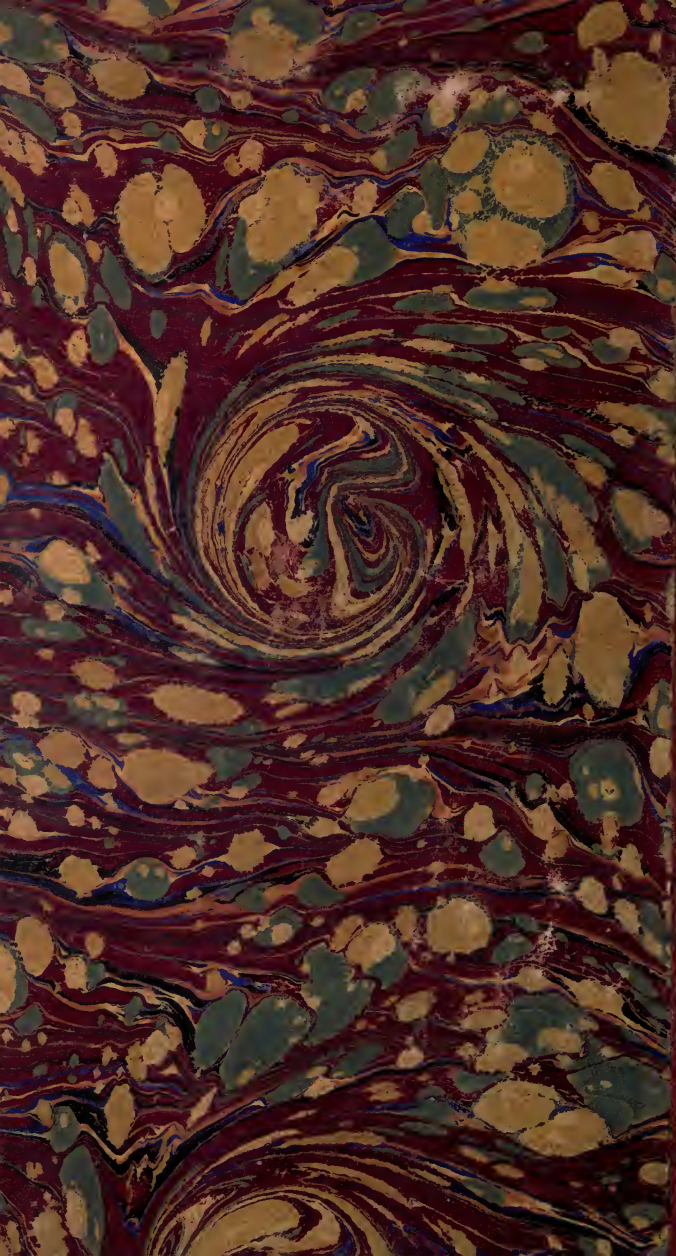
THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

FEB 23 1934

YB 36769

363880

E168
M75

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY